@

LA CHINE et sa civilisation

première partie de
La Chine, passé et présent

par
Jean ESCARRA (1885-1955)

1937

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

**LA CHINE et sa civilisation,
première partie de : La Chine, passé et présent**

par JEAN ESCARRA (1885-1955)

Librairie Armand Colin, Paris, 1937, pages 1-53 et 59-144, des 208 pages de l'ouvrage.

Police de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5'x11''

Édition complétée le 1er mars 2006 à Chicoutimi, Québec.

NOTE CSS

Pourquoi présenter seulement la première partie de l'ouvrage de Jean Escarra, alors que l'auteur justifie dans son introduction le balancement de son plan par l'antagonisme entre les forces du passé et l'appel du présent ?

C'est qu'aux *Classiques*, nous cherchons à n'évoquer dans la collection 'Chine ancienne', en tout cas pour les faits politiques, que des faits se situant avant le 12 février 1912, date de la chute de l'Empire et de la proclamation de la République. Or, la seconde partie de 'La Chine, passé et présent' décrit la reconstruction politique et technique de la Chine après 1911, et le rajustement des relations sino-étrangères, événements évidemment fort importants, mais qui dépasseraient les limites fixées.

Fallait-il dès lors ne pas présenter le livre ? Nous avons préféré, compte tenu de sa qualité, le présenter en le coupant en ses trois-quarts plutôt que de ne pas l'éditer.

TABLE DES MATIÈRES

[Avant-Propos.](#) — [Introduction.](#)

[CHAPITRE PREMIER.](#) — La sinologie. — Ses méthodes.

[CHAPITRE II.](#) — Données géographiques.

Le nom. — Limites. — Superficie. — Population. — Divisions naturelles. — Orographie. — Hydrographie. — Climat.

[CHAPITRE III.](#) — Résumé historique.

Les temps légendaires. — Les trois dynasties royales. — Les hégémonies et les « Royaumes combattants ». — La dynastie Ts'in (221-207). — Les Han (202 av. J.-C.-220 ap. J.-C.). — Les « Trois Royaumes ». — La dynastie Tsin (265-313). — Les invasions barbares du IV^e siècle. — Les Souei (589-619) et les T'ang (620-907). — Les « Cinq Dynasties » (907-960). — Les Song (960-1280). — La dynastie mongole des Yuan (1280-1368). — La dynastie chinoise des Ming (1368-1644). — La dynastie mandchoue des Ts'ing (1644-1911).

[CHAPITRE IV.](#) — La civilisation chinoise

[Les origines.](#)

[Le peuple](#) : Caractères physiques. — Caractères moraux.

[La langue](#) : La langue parlée. — La langue écrite.

[La société](#) : [La famille](#), [le gouvernement](#), [la condition économique](#) : l'agriculture, l'artisanat, le commerce.

[La vie religieuse et la pensée philosophique](#) :

A. — [La vie religieuse](#) : Aspects de la vie religieuse. — La religion primitive. Le confucéisme. — Le taoïsme. — Le bouddhisme. — Le « positivisme superstitieux ».

B. — [La pensée philosophique](#) : Les origines. — Confucius (551-479). — La philosophie taoïste. — Mō tseu. — Les Légistes.

[Littérature. Arts. Sciences](#) :

A. — [Littérature](#) : Classiques. — Histoire. — Philosophie. — Littérature générale.

B. — [Arts](#) : Bronze. — Sculpture. — Peinture. — Céramique.

C. — [Sciences](#).

[Cartes](#) — [Bibliographie.](#)

AVANT-PROPOS

@

^{p.5} *Au moment d'écrire ce livre, il me plaît d'évoquer, parmi les images de Chine qui se lèvent dans ma mémoire, celle que je tiens pour la plus riche de signification. C'est l'image de Pékin, Ville Éternelle de l'Asie, telle qu'elle m'apparut un matin d'automne, alors que descendait du Ciel, sur les toits d'or de la Cité Impériale, une spiritualité hors de l'atteinte des sens et qu'au delà des murailles et des portes, les yeux vaincus par la lumière s'égarèrent sur l'étendue solennelle des grandes plaines jaunes, — ces plaines que l'on m'a appris à aimer. C'est à cette heure, précieuse entre mes souvenirs, que je dois une révélation de la Chine que ne m'ont point apportée des années d'étude. Mais quand on a cru saisir le secret de la Terre des Han, une contrainte mystérieuse s'oppose à sa communication. La connaissance de ce pays échappe à l'appropriation collective, elle n'est faite que d'illuminations individuelles et impartageables.*

Des milliers de livres et d'articles ont été écrits sur la Chine. A s'en tenir à ceux qui s'adressent au grand public, il en est peu que l'on puisse recommander sans réserves. Nombreux sont les auteurs de mauvaise foi. Dans la presse, où l'homme de la rue cherche sa vision du monde, on trouve en abondance des reportages sur Chang-haï, ses dancings, ses fumeries d'opium, ses étudiantes révolutionnaires, ses aventuriers internationaux. Sans doute est-ce là toute la Chine...

^{p.6} *Les raisons ne manquent pas de regarder la connaissance de l'Est comme indispensable à tout esprit cultivé. La question d'Extrême-Orient, — le problème du Pacifique — sera un jour pour le monde aussi lourde d'angoisses que la question d'Orient. Autour de la Chine, centre du problème, gravitent depuis un siècle des luttes d'influence politique et commerciale qui risquent de se transformer en conflagration universelle. La France, on l'oublie souvent, est une Puissance du Pacifique. Et l'accession de la Chine au statut d'un grand État moderne est un événement inéluctable, quelles que soient les modalités de sa réalisation, si lointaine qu'en soit l'échéance. Incalculables en seront les répercussions. Les problèmes plus immédiats qui nous sollicitent ne doivent pas détourner notre attention de ceux qui se posent et s'aggravent chaque jour en Asie.*

C'est pour répondre à ces préoccupations que ce livre a été écrit. Ce n'est pas une affectation de modestie qui me fait tenir mes qualifications pour fort minces. Le sujet est d'une telle ampleur, la place m'est si mesurée, qu'entreprendre ce travail m'apparaît une gageure. Gens et choses de Chine recèlent une si grande richesse de paradoxes que dix auteurs peuvent être également sincères en soutenant dix thèses contraires — et d'ailleurs toutes

exactes. On me reprochera des lacunes, un excès de concision. Je souscris d'avance à ces critiques.

@

INTRODUCTION

@

^{p.7} On est dans l'usage de traiter de la Chine ancienne et de la Chine moderne comme de deux entités distinctes. Le passé est abandonné aux sinologues, le présent réservé aux publicistes. La civilisation chinoise est décrite comme ayant achevé son évolution vers les débuts de l'ère chrétienne, puis demeurée dans un état de stagnation. On fait dater la Chine moderne de la Révolution de 1911, qui a renversé la dynastie des Ts'ing. Sur la foi des apparences, on est prompt à affirmer que ce quart de siècle a suffi pour édifier une nation nouvelle, détachée de son passé.

Ces vues sont erronées. La civilisation chinoise, de ses origines à nos jours, forme un bloc. Elle renferme une somme immense et continue d'expérience humaine. Elle est, a-t-on dit, « la plus massive et la plus durable des civilisations connues ». La Chine existait au temps de Babylone, de l'Assyrie, peut-être de l'Égypte des Pharaons. Elle a survécu à ces empires. Son évolution a connu un long temps d'arrêt, mais il est inexact de parler de stagnation. Non seulement la Chine a éprouvé de puissants sursauts d'évolution interne, mais elle a subi, à toutes les époques, de notables influences étrangères. La Révolution de 1911 n'a pas créé une ^{p.8} nation nouvelle. Elle a été le point de départ d'une de ces périodes d'anarchie qui, tout au long de l'histoire, reviennent selon un rythme régulier. Ce n'est pas à un changement de régime politique qu'est dû l'apport, incontestable, d'éléments neufs au fonds traditionnel. Celui-ci demeure, en grande partie, intact, et c'est dans cette permanence que réside un des traits de la civilisation chinoise. Dans presque tous les domaines, la Chine, c'est le passé vivant. Il existe chez le peuple de ce pays un irrésistible penchant à regarder en arrière, à recréer, sous des étiquettes neuves, d'antiques mouvements d'idées, à qualifier de changement ce qui n'est que réinvention ou renaissance, à légaliser les attitudes de ses chefs en leur cherchant des précédents. Ce sont des philosophes chinois qui ont préconisé une méthode de gouvernement par l'histoire.

Si puissante que soit cette solidarité du présent avec le passé, c'est un fait qu'elle tend aujourd'hui à se rompre. Cette rupture, probablement plus violente qu'à d'autres époques, est un trait de la Chine contemporaine, non un phénomène nouveau. Là encore, dans cette lutte entre l'ordre traditionnel et l'ordre neuf, il y a un rythme qu'il faut percevoir. Les réformateurs du *Kouo-min tang* ne s'expriment pas autrement que les légistes de Ts'in Che houang-ti, ou que Wang Ngan-che, des Song. Eux aussi s'en allaient proclamant que leur pays était alourdi par le poids de ses traditions et qu'il était urgent de l'en affranchir. Dans les essais actuels de transformation, il ne faut pas voir que des manifestations d'anarchie, de chaos, mais la condition

d'une nation qui cherche sa voie. Quête pleine d'embûches et de contradictions.

Ce qui — peut-être — est un trait nouveau de l'évolution contemporaine de la Chine, c'est que, civilisation à demi-statique, elle subit, de plus en plus violente, ^{p,9} la pression des nations dynamiques qui l'entourent. On a dit que l'extrême lenteur des modifications de cette civilisation provenait de l'isolement géographique du pays. Pourtant le bouddhisme, religion étrangère, a eu les effets d'une révolution. Il ne s'agissait là que de croyances véhiculées par des moines pacifiques. Tandis qu'un siècle a suffi pour effacer les traces de la conquête mongole qui fit de la Chine une province de l'empire fondé par Gengis-khan. Mais les Mongols apportaient peu de chose à la Chine. Ils ne pouvaient échapper à la « sinisation ». L'histoire enseigne que les conquérants barbares subissent le joug civilisateur des vaincus. Le bouddhisme n'était pas entré en Chine par la force des armes. Il représentait une forme de civilisation aussi élevée que la civilisation chinoise. Celle-ci fut ébranlée, mais le fonds traditionnel devait reparaître immuable.

Depuis un siècle, les « Barbares » se pressent de nouveau aux portes de la Chine et même, en maints endroits, ont violé son territoire. Mais, avec leur force matérielle, ils apportent aussi des idées, des conceptions, sociales et politiques qui ont révélé leur efficacité, sur la base desquelles se sont édifiées de fortes civilisations. L'Orient et l'Occident sont aux prises, et c'est cette lutte qui trouve aujourd'hui, dans le problème chinois, sa plus dramatique manifestation.

Les uns disent : la Chine, depuis qu'elle est en contact avec les Puissances européennes, a pu apprendre, à ses dépens, ce que lui coûtait son infériorité matérielle. Elle a fait la même expérience avec le Japon, puissance extrême-orientale, mais qui, en l'espace d'une génération, s'est assimilé les techniques occidentales. Qu'elle suive l'exemple du Japon et adopte les progrès matériels apportés par les étrangers, tout en préservant sa condition spirituelle. — Les autres ^{p,10} répondent : conciliation impossible. Il n'est pas permis, dans les institutions d'un peuple, de séparer les données morales des éléments matériels. La Chine ne doit pas seulement importer de l'étranger ses techniques, elle doit lui emprunter des idées, des croyances, des régimes politiques. La supériorité de l'Orient sur l'Occident dans le domaine spirituel n'est pas démontrée. La preuve est faite, en revanche, que la lenteur de mouvement de la civilisation chinoise est une cause de faiblesse. Le salut de la Chine est dans une rupture avec le passé. — Rupture impossible. Une nation, le voudrait-elle, ne jette pas son passé par-dessus bord. Ce sont les vertus éminentes de sa civilisation qui ont permis à la Chine de traverser les siècles en résistant aux forces de décomposition. Elle se doit de préserver ces vertus. Et s'il faut évoluer, elle est assez riche d'expériences pour trouver en elle-même les éléments nécessaires. Ses penseurs, ses hommes d'État, au cours des âges, ont suggéré ou tenté toutes les formules concevables. Il n'est que de choisir.

Ceux qui reprochent à la Chine d'être incapable de « mettre sa maison en ordre », — plus d'un s'emploie à l'en empêcher, — ne se représentent pas l'ampleur des problèmes à résoudre. — A l'intérieur, c'est la recherche des meilleures formules constitutionnelles qui a d'abord retenu l'attention des dirigeants. Le pouvoir impérial, dont le principe faisait corps avec les bases mêmes de la civilisation, a disparu en 1911, sans qu'on ait su alors ce qu'on allait mettre à sa place. L'expérience d'un pseudo-régime parlementaire a été simplement grotesque. Les pouvoirs illimités des gouverneurs militaires des provinces leur ont permis de poursuivre la réalisation de leurs ambitions personnelles, au mépris de l'intérêt général. Entre 1912 et 1928, la Chine a traversé une période d'anarchie totale. Mais ^{p.11} les conséquences d'un tel état de choses ne sauraient être jugées par comparaison avec les pays d'Occident. Le régime politique, le gouvernement, en Chine, cela n'a jamais eu grande importance. Ce qui compte, ce sont les vertus de la civilisation. Celles-là demeuraient intactes.

Le problème constitutionnel apparaissait négligeable en face des problèmes sociaux et économiques. Il fallait envisager une politique démographique et par là remettre en question le dogme millénaire de la procréation incontrôlée. Il fallait étudier les moyens d'éliminer les défauts de la mentalité de clan et du régime familial, sans bouleverser des institutions enracinées dans les mœurs et qui fournissaient à la nation son armature la plus solide. La misère des paysans, c'est-à-dire des huit dixièmes de la population, appelait d'urgentes réformes dans les techniques agricoles et la politique agraire. L'équipement industriel du pays, rudimentaire, faisait surgir d'autres problèmes. Et cette œuvre de reconstruction intérieure avait pour théâtre un territoire à peu près aussi étendu que l'Europe entière.

Depuis 1928, un parti politique, le *Kouo-min tang*, dépositaire des conceptions du Président Sun Yat-sen, s'est attelé à cette œuvre. Quelqu'appréciation que l'on veuille porter sur ces conceptions et les résultats obtenus, c'est un fait que l'anarchie est en régression. Un gouvernement central, plus stable que ceux qui avaient suivi la chute des Ts'ing, fonctionne à Nankin. Les guerres entre chefs militaires sont rares. Les luttes les plus sérieuses sont celles qui se déroulent entre le gouvernement et les communistes. L'autorité des dirigeants, si elle est loin d'être indiscutée sur l'ensemble du territoire, s'accroît pourtant d'une manière constante. L'unification a réalisé des progrès dans de ^{p.12} nombreux domaines. Le travail de reconstruction a été poussé avec une grande activité. Les résultats obtenus sont tangibles. Partout se manifeste un goût de l'effort, une volonté de réussir, un désir de mieux faire, qui contrastent avec la routine et la passivité des anciennes générations. Mais la tâche est compromise par la fragilité du sentiment national, la rivalité des factions, les divisions au sein du parti Kouo-min, la menace communiste, qu'il ne faut pas exagérer.

Les difficultés extérieures ne sont pas moindres. Elles constituent un sérieux obstacle à la réorganisation du pays par ses propres moyens. En

travaillant depuis un siècle à affaiblir la Chine pour des fins mercantiles ou d'un impérialisme discutable, les Puissances occidentales ont, en fin de compte, travaillé pour le Japon. C'est avec lui que la Chine demeure en tête-à-tête. Le Japon dispose à présent d'une puissante organisation matérielle et la Chine a la fragilité d'un être qui mue. La tentation est grande, pour l'État fort, à visées dynamiques, d'absorber l'État faible, tandis qu'il en est temps encore. Cette absorption est l'un des articles du programme japonais de panasiatisme. Affirmer, comme le fait le Japon par la bouche de ses hommes d'État et de ses diplomates, qu'il désire « une Chine unie et forte » est en contradiction absolue avec les faits. Une Chine unie et forte signifierait l'expulsion du Japon du continent asiatique et la ruine de sa politique mégalomane. Aussi le Japon s'efforce-t-il de contrarier l'œuvre de reconstruction entreprise par la Chine ; il s'obstine à détruire les résultats déjà obtenus ; il s'oppose à toute volonté ferme d'unification de la part des dirigeants ; il combat toute réforme susceptible d'améliorer l'économie ; il lutte contre les appuis extérieurs offerts à la Chine, même les moins suspects, pour faciliter cette amélioration.

p.¹³ Ces faits exercent une influence majeure sur les modalités de l'évolution chinoise. La question est de savoir si celle-ci se poursuivra librement, sur un plan spécifiquement national, ou si elle recevra son impulsion du Japon, pour le seul profit de ce pays, et à l'abri de toute réaction étrangère. Même en Chine, il est des hommes qui ne rejettent pas cette deuxième solution, la jugeant en fin de compte salutaire pour leur pays. Il en est d'autres qui la croient inévitable, cherchant seulement à la rendre moins douloureuse. L'inconnue réside dans la puissance d'assimilation, par la Chine, de ceux qui viendraient à lui imposer pour un temps leur domination. Verrait-on, une fois de plus, la « sinisation » des Barbares ? Mais le problème demeure posé dans les mêmes termes. Il est celui du conflit entre deux formes de civilisation. Plus précisément, pour la Chine, il est celui de la transformation d'une civilisation en nation. L'antagonisme entre les forces du passé et l'appel du présent, la révision des valeurs traditionnelles, tels sont les thèmes de ce livre. Telle est aussi la justification de son plan.

CHAPITRE PREMIER

LA SINOLOGIE. — SES MÉTHODES

@

^{p.15} Les premiers faits contrôlés n'apparaissent guère avant le Xe siècle avant J.-C. Les documents sur lesquels on peut faire fond sont plus tardifs encore. Et cependant les Chinois font remonter leur histoire authentique vingt siècles plus haut. Les auteurs orthodoxes enseignent que la civilisation aurait été forgée de toutes pièces, au cours d'un âge d'or où de sages souverains auraient fixé à jamais les règles de la vie sociale, les techniques, les principes de l'administration. Cette thèse, proclamée par l'École confucéenne, deviendra un article de foi pour les lettrés. Elle gouvernera l'histoire entière. A toutes les époques, les conseillers des princes leur ont donné en exemple « les anciens souverains ». Ainsi s'est constituée une ^{p.16} tradition stéréotypée qui, à côté ou en dehors des faits, est demeurée longtemps la base des études sinologiques.

Le problème qui se pose est de retrouver la filiation des événements, la succession véridique des faits sociaux, sans que vienne s'interposer, entre nos investigations et la réalité, l'écran de cette tradition. Mais cette tâche, réalisable parfois dans le cas de civilisations plus vieilles même que la civilisation chinoise est, au regard de celle-ci, pleine d'aléa.

Pour les plus anciens textes, la difficulté de leur utilisation tient à des particularités de la langue et de la littérature qui seront indiquées plus loin. Au sujet de la langue, il suffit de dire ici que les ressources de la philologie et de la stylistique sont restreintes. Quant à la littérature : « Comment utiliser le principe de l'unité de style pour une littérature dont les œuvres les plus personnelles sont une marqueterie continue ¹ ? »

Les faits ne peuvent être établis avec certitude, dans le passé, que par des textes dont la date est contrôlable, des procédés de recoupement, des fouilles. On a pu utiliser ainsi des manuscrits trouvés dans une tombe identifiée, dans une chambre murée à une date connue, des écrits relatant des observations astronomiques vérifiées. Des écailles de tortues, des os, des bronzes couverts d'inscriptions ont même permis de confirmer des traditions qu'on ne connaissait que sous un aspect légendaire. Mais bien minces sont encore les résultats obtenus par ces méthodes.

¹ GRANET, *Danses et légendes de la Chine ancienne*, p. 28. — Les riches techniques de la philologie et de la stylistique latines ont permis de déceler les « interpolations » de Justinien, c'est-à-dire les textes anciens qu'il enrobait dans ses dispositions législatives. Pour les textes chinois, c'est à une méthode d'« extrapolation » qu'il faudrait recourir. La citation ci-dessus montre pourquoi elle est peu praticable.

En face de la sinologie orthodoxe, réduite aux plus médiocres techniques de contrôle et qui accepte toutes^{p.17} les fables, la sinologie critique entreprend de remettre tout en question. Elle voit dans nombre de productions de la littérature confucéenne des fabrications postérieures de plusieurs siècles à l'époque à laquelle vivaient leurs auteurs supposés¹. Le travail est aujourd'hui si poussé que M. Granet a pu écrire : « Si on laisse faire les Chinois et les Sinologues, de toute la littérature ancienne il ne restera bientôt rien qui semble posséder quelque valeur documentaire. » Les conclusions de la sinologie critique sont les suivantes. La Chine confucéenne n'existait peut-être pas au temps de Confucius. Elle n'est probablement que la projection dans le passé des conceptions politiques et sociales de philosophes de la période des Han ou des Six Dynasties. L'histoire de la Chine ancienne, surtout en ce qui touche les faits sociaux, se compose à peu près exclusivement de « légendes historisées ». Ces légendes, élaborées en vue d'un « aménagement orthodoxe » de l'histoire, sont reproduites à l'infini par la littérature de toutes les époques.

Les initiateurs de la sinologie occidentale furent des Jésuites français installés comme missionnaires à Pékin au XVIII^e siècle. Entre 1735 et 1814, ils publièrent en France des travaux conçus selon la tradition orthodoxe, fruit d'un effort immense, et somme des connaissances sinologiques d'une époque : *Description*, du P. du Halde, *Histoire générale*, du P. de Mailla,^{p.18} *Mémoires concernant l'histoire... des Chinois, Lettres édifiantes et curieuses*².

En Chine même, l'érudition critique, qui n'avait jamais été absente, était entrée sérieusement en scène au début du XVIII^e siècle. Les commentaires orthodoxes des Classiques formaient des bibliothèques, mais la tradition était discutée dans des livres retentissants. C'est à partir du moment où la sinologie occidentale, surtout en France, connaît les résultats de ces recherches, qu'une étape importante sera marquée vers une compréhension plus objective de la Chine. Au début du XIX^e siècle brillent les noms de Rémusat et de Stanislas Julien. Plus tard, Legge illustrera la sinologie anglaise par sa traduction des Classiques (1^e éd., 1861-1872). Mais, de nos jours, c'est Éd. Chavannes qui, en utilisant toutes les ressources de l'érudition chinoise et en les soumettant à

¹ Le *Tcheou li* décrit avec une admirable précision les institutions des Tcheou. Cette dynastie a régné nominalelement entre 1050 et 256 avant J.-C. On n'en connaît quelques détails sûrs qu'à partir de 841 et, dès 750, elle était entrée en décadence sous la pression de la féodalité naissante. Le *Tcheou li*, dont quelques parties datent sans doute de la fin des Tcheou, est souvent regardé comme une utopie rédigée au temps des Han ou des Six Dynasties (III^e-Ve siècles après J.-C.). — Le Kouan tseu ouvrage exposant les idées des Légistes et mis sous le patronage de Kouan Tchong, personnage du VII^e siècle avant J.-C., dont la vie est en partie légendaire, est tenu pour un faux du IV^e ou du Ve siècle de notre ère. On multiplierait les exemples.

² Sur l'intérêt suscité en France par les relations de missionnaires antérieures à ces travaux, voir V. PINOT, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Paris, 1932.

la critique la plus pénétrante, a créé la sinologie moderne. Sa traduction des *Mémoires historiques* de Se-ma Ts'ien, dont cinq volumes seulement ont paru (1895-1905), est un ouvrage capital où sont abordés tous les problèmes que pose l'antiquité chinoise. Avec H. Cordier, qui s'est attaché surtout à inventorier, à publier et à mettre en œuvre les sources européennes relatives à la Chine, Chavannes a formé l'école française contemporaine, et bon nombre des représentants les plus marquants de la sinologie étrangère. En collaboration avec lui, Sylvain Lévi a renouvelé la science des études bouddhiques chinoises. Aujourd'hui, la prodigieuse érudition d'un Pelliot projette sur la sinologie française un éclat exceptionnel, tandis que l'œuvre considérable déjà et très variée de M. H. Maspero est fondée sur une analyse critique très poussée^{p.19} des données traditionnelles¹. Cette attitude critique est désormais adoptée par tous ceux qui, en Chine, au Japon, en Occident, travaillent sur le passé chinois. Elle s'accompagne d'une utilisation de plus en plus complète des résultats fournis par des disciplines parallèles : philologie, archéologie, ethnographie, etc.

Depuis quelques années, une nouvelle méthode a été préconisée, qui consiste à substituer, à la science des philologues, l'analyse sociologique, tenant compte d'abord de l'histoire des institutions et des croyances. M. Granet, l'initiateur de cette méthode, en a formulé les principes et donné des applications dans d'importants ouvrages : *Fêtes et chansons anciennes de la Chine* (1919), *Danses et légendes de la Chine ancienne* (1926) et, plus accessibles aux non-spécialistes, *La civilisation chinoise* (1929), *La pensée chinoise* (1934). Dans les deux premiers, M. Granet, sans s'attarder aux difficultés que laisse subsister la seule critique des œuvres, cherche à dégager les faits sociaux qu'elles font apparaître. Soumettant ces faits à l'analyse sociologique, il entreprend de reconstituer l'histoire des institutions. On peut estimer que cette technique apporte un précieux appoint à la méthode traditionnelle, surtout pour l'étude du droit chinois ancien, encore fort mal connu.

@

¹ P. DEMIÉVILLE, *La sinologie* (*La science française*, 2^e éd., II, Paris, 1933).

CHAPITRE II

DONNÉES GÉOGRAPHIQUES

@

^{p.20} **Le nom.** — Le mot « Chine » est une appellation étrangère dont l'origine n'est pas connue. D'après l'opinion commune, c'est le nom de la dynastie Ts'in, au III^e siècle av. J.-C., qui aurait donné naissance au nom « Chine » chez certains peuples étrangers. Cette thèse a été contestée avec de bons arguments. Pour les Chinois, la Chine, c'est ce qui s'étend « sous le Ciel », *T'ien hia* ; c'est le centre du monde, *Tchong kouo*, l'« Empire du Milieu » ; c'est aussi le « Royaume Fleuri », *Houa kouo* (*houa* a encore le sens de : glorieux, splendide). Le nom officiel actuel : *Tchong houa min kouo*, signifie à peu près : République fleurie centrale.

Les Chinois se désignent eux-mêmes sous les noms de *Han jen*, « hommes de Han », du nom d'une de leurs plus glorieuses dynasties, ou de *Tchong kouo jen* ou *Tchong jen*, « hommes de l'Empire du Milieu ». L'appellation : Célestes, familière aux étrangers, n'a aucun sens. L'empereur seul portait le titre de *T'ien tseu* : Fils du Ciel.

Limites. — Les limites politiques ne coïncident pas avec les limites géographiques. Les frontières du Nord, du Nord-Ouest et de l'Ouest ont subi, au cours des ^{p.21} dernières années, les fluctuations suivantes :

1° les « trois provinces de l'Est », Liao-ning, Ki-lin, Hei-long-kiang, formant la Mandchourie, ont été arrachées à la Chine par l'agression japonaise de 1931-1932. La frontière septentrionale, qui suivait auparavant l'Oussouri et le Hei-long-kiang (Amour), est reportée sur la Grande Muraille. Les anciennes limites sont celles du Man-tcheou-kouo ;

2° l'agression japonaise a encore détaché de la Chine la province de Jehol. Celle-ci faisait partie, avec les trois autres provinces de Tcha-har, Souei-yuan, Ning-hia, de la Mongolie intérieure. Le Jehol est incorporé au Man-tcheou-kouo ;

3° la Mongolie extérieure, théoriquement rattachée à la Chine, est en fait sous l'influence de l'U.R.S.S. ;

4° le Sin-kiang (Turkestan chinois) forme aujourd'hui une province soumise, dans sa région occidentale, à une active pénétration soviétique ;

5° la région orientale du Tibet forme une province sous le nom de Si-kang. Mais la démarcation d'avec le Si-tsang, ou Tibet proprement dit, placé sous la suzeraineté nominale de la Chine, reste indécise. Cette indécision

existe même en ce qui concerne les limites du Sseu-tch'ouan, province de la « Chine propre », et du Si-kang ;

6° la frontière entre le Yun-nan et la Birmanie n'est pas encore fixée dans sa section méridionale (v. l'échange de notes sino-britannique du 9 avril 1935).

Superficie. — Les plus grandes dimensions de la Chine sont environ 5 000 km. de l'E. à l'O. et 3 000 km. du N. au S. Pour la Chine propre, celle des « Dix-huit provinces », telles qu'elles étaient définies jusqu'en 1907, — date de la division de la Mandchourie en provinces, — la superficie est de 4 626 512 km². La superficie de la Mandchourie serait de 887 245 km², celle p.22 de la Mongolie de 3 337 120 km², celle du Sin-kiang de 1 343 128 km², celle du Tibet (Si-kang et Si-tsang) de 1 130 269 km². La somme de ces chiffres est égale à 11 324 274 km², soit vingt fois l'étendue de la France. Mais il s'agit ici de la superficie géographique. Celle de la Chine politique comporte les corrections indiquées plus haut ¹.

Population. — Bien que de nombreuses évaluations aient été données au cours des âges, les méthodes scientifiques de recensement ne sont appliquées que depuis peu de temps, et seulement pour certaines régions. On aboutit au chiffre moyen de 440 millions d'habitants, soit environ le quart de la race humaine. Des enquêtes spéciales ont établi des résultats démographiques intéressants ². La répartition de la population suivant le sexe donne 112 hommes pour 100 femmes. Le nombre moyen de personnes par ménage urbain est de 5,11, par ménage rural de 5,46. La population est très inégalement répartie sur le territoire. Les 5/6 des habitants n'occupent que le 1/3 de la superficie. La densité varie énormément d'une province à l'autre : Kiang-sou, 313 habitants au km² (1928), Yun-nan, 26. Dans la plaine de Tch'eng-tou, centre du « bassin rouge » du Sseu-tch'ouan et remarquablement irriguée, la population atteint 650 habitants au km² ³.

¹ Plusieurs provinces ont une étendue comparable à celle de grands États d'Europe. V. dans le *China Year Book*, 1935, p. 4, les chiffres donnés par le géographe chinois M. TSEN SHIH-YING.

² V. NANMING I. LIU, *Contribution à l'étude de la population chinoise*, Genève, 1935.

³ La Chine compte nombre de villes très peuplées. Les dix-huit provinces classiques renferment 98 villes de plus de 100 000 habitants, dont 10 de plus de 500 000. Chang-haï a une population de près de 3 millions et demi d'âmes. T'ien-ts'in, Pei-p'ing (Pékin) et Canton dépassent ou atteignent un million. Nankin, capitale depuis 1928, voit sa population augmenter d'une manière continue.

^{p.23} Le mouvement de la population est mal connu pour l'ensemble. Mais des travaux conduits localement permettent de noter des taux élevés de nuptialité (107-131 pour 10 000 habitants), de natalité (357-387), de mortalité (289-315). Le mouvement migratoire, très important, a été mieux étudié. Environ 8 millions de Chinois sont établis dans les divers pays du monde. L'émigration intérieure est active. En 1927 et en 1929, on a enregistré plus d'un million d'émigrants des provinces du Nord vers la Mandchourie. Variées sont les causes de ces mouvements : calamités naturelles, sécheresse ou inondation, amenant la disette et la famine ; surpeuplement de certaines régions ; insécurité (banditisme, guerres civiles), mauvaise administration (impôts excessifs, exactions de fonctionnaires) dans d'autres. Mais l'esprit d'entreprise joue ici un rôle important. En Indochine, au Siam, dans les Straits Settlements, les colonies chinoises ont une situation commerciale prépondérante.

Divisions naturelles. — La distinction en Chine propre, — celle des « Dix-huit provinces », — et Chine extérieure (*Greater China*) a une signification politique et une valeur géographique.

La *Chine propre* comporte les divisions naturelles ci-après. Au Nord, c'est le bassin du Houang-ho (Fleuve Jaune), succession d'immenses plaines au sol jaunâtre interrompues de loin en loin par des massifs peu élevés de montagnes nues ou des ravins profonds où coulent des torrents. Pays âpre, aux températures extrêmes, aux communications difficiles. C'est la région du loëss, sorte d'argile poreuse arrachée sans doute par les vents à la surface des déserts voisins et qui forme des couches atteignant parfois plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. En été, sous les pluies abondantes, ces ^{p.24} terres bien cultivées se couvrent de récoltes : millet, maïs, blé, sarrasin, coton, riz, sésame.

Une ligne non continue de montagnes basses (monts Ts'in-ling) sépare la Chine du Nord de la Chine centrale, le bassin du Houang-ho de celui du Yang-tseu. Plus de terres jaunes, mais de basses plaines d'alluvions lourdes et marécageuses. Des pluies plus régulières, un climat doux, très constant, la vie plus facile. La végétation est de caractère méridional : bambous, orangers, camphriers. Une population très dense cultive le riz sur de larges étendues, le thé, le coton, qui n'est plus annuel comme dans le Nord.

Les montagnes du Sud, Nan-chan, plus élevées et accidentées, séparent le bassin du Yang-tseu et celui du Si-kiang, ou rivière de l'Ouest. C'est ici la Chine méridionale au climat semi-tropical. Les diverses espèces de palmiers y poussent en abondance.

La *Chine extérieure* comprend la Mandchourie — mais seulement au point de vue géographique, — la Mongolie, le Sin-kiang, le Tibet.

La *Mandchourie* est traversée du N. au S. par les chaînes des monts Hing-ngan et Tchang-po. Elles enserrent de larges et fertiles vallées arrosées par de puissants cours d'eau, la plupart navigables sur de longs parcours : Hei-long-kiang (Amour), Soungari, Oussouri, Yalou, Toumen, Liao-ho.

La *Mongolie* est un immense plateau d'altitude élevée. Au S., ce plateau se redresse en falaise au-dessus des plaines chinoises. Il s'infléchit au N. vers la Sibérie et le bassin du Baïkal. La région désertique du « Désert de Sable », Cha-mo, ou Gobi, sépare la Mongolie intérieure (centre commercial : Tchang-kia-keou, ou Kalgan) de la Mongolie extérieure, capitale Oulan-Bator (Ourga). Bien plus fertile, celle-ci est arrosée par d'importants cours d'eau : Kerulen, Tola, Orkhon, Selenga.

^{p.25} De vastes régions du *Sin-kiang* sont désertiques ou couvertes de hautes montagnes. Les deux déserts de Dzoungarie et de Taklamakan sont la continuation du Gobi mongol. Les principaux systèmes hydrographiques sont ceux de l'Irtych, de l'Ili et du Tarim. Ce dernier fleuve, qui se jette dans le Lob-nor, forme un bassin fermé. Les eaux descendues des hautes chaînes se perdent dans les sables, après avoir contribué à la formation d'oasis réparties suivant une ligne orientée N.E.-S.O. depuis Hami jusqu'à Kachgar¹, Yarkand et Khotan. Ces oasis et la vallée de l'Hi sont les centres de population de la province. Les « Routes de la Soie » passaient au N. et au S. des Monts Célestes (T'ien-chan).

Le *Tibet* proprement dit (Si-tsang) est un plateau dont l'altitude moyenne varie entre 4 000 et 4 500 m., et en bordure duquel sont disposées les plus hautes chaînes de montagnes du globe. Les régions méridionale et orientale sont parcourues par de larges cours d'eau. Ceux du Sud se dirigent vers l'Inde : Indus, Sutlej, Karmali, Tsang-po (Bramapoutre). Ceux de l'Est entrent en Chine : Houang-ho et Yang-tseu, qui restent entièrement fleuves chinois ; Mékong, Irraouaddi, Salouen, qui s'infléchissent vers l'Indochine et la Birmanie.

Orographie. — Les grands systèmes montagneux se développent surtout dans la Chine extérieure ou sur les frontières géographiques de la Chine propre : Altaï, Tien-chan, Kouen-louen, Himalaya et Trans-himalaya, Amni Manchin, Minya Konka. Tous ces massifs dépassent 7 000 et même 8 000 mètres d'altitude. Sur la frontière du Tibet et du Népal, le Chomolungma ou Mont Everest atteint 8 932 m. Le Minya Konka, près de K'ang-ting (Ta-ts'ien-lou), au Si-kang, ^{p.26} a 7 587 m. et est regardé comme la plus haute cime entièrement chinoise (1^e ascension : 28 octobre 1932, par les Américains Terris Moore et Burdsall). Les trois chaînes des T'ien-chan, du Kouen-louen et de l'Himalaya, s'attachent au plateau du Pamir, à l'extrémité occidentale du Sin-kiang, et divergent en éventail vers l'Est. A l'intérieur de la Chine, les

¹ [css : cf. [carte](#)]

reliefs qui forment les divisions naturelles, et sont du reste des rameaux éloignés des grandes chaînes occidentales, n'atteignent qu'une faible altitude. De nombreux massifs indépendants se rencontrent dans plusieurs provinces : Yunnan, Chen-si, Chan-si, Kouang-tong, Kouang-si, Tchö-kiang, Fou-kien, Sseu-tch'ouan. Ils sont en général peu élevés, à l'exception du Wou-t'ai-chan au Chan-si et du Mont Omei au Sseu-tch'ouan, qui dépassent 3 000 mètres. L'aspect des montagnes est exprimé avec beaucoup de fidélité par la peinture chinoise. Les massifs du N. sont presque complètement déboisés. Cinq montagnes sont tenues pour des lieux historiques et sacrés et abritent un grand nombre de temples : ce sont à l'E. le T'ai-chan (Chan-tong), au N. le Heng-chan (Chan-si), au centre le Song-chan (Ho-nan), à l'O. le Houa-chan (Chen-si), au S. le Heng-chan (Hou-nan).

Hydrographie. — La longueur des côtes, compte tenu des accidents : caps, golfes, baies, atteint environ 9 000 kilomètres. La région septentrionale est d'alluvions, le reste est granitique. Au N.-E. abondent les bancs de sable et les hauts-fonds, l'accès des navires n'étant possible que par les estuaires. La mer est au contraire profonde le long des provinces du S-E. et du S. Les îles de toutes dimensions y abondent. — L'Océan Pacifique forme ici une série de mers intérieures séparées de l'océan proprement dit par une ligne d'îles^{p.27} volcaniques (îles Kouriles, archipel du Japon, îles Lieou-k'ieou, Philippines). Ces mers sont appelées Houang-haï (mer Jaune, avec les golfes du Tche-li et du Liao-tong) ; Tong-haï (mer de l'Est, avec le canal de Formose) ; Nan-haï (mer du Sud). Les marées y sont de faible amplitude. — Parmi les points remarquables des côtes, il convient de citer : en Mandchourie, — actuellement Man-tcheou-kouo, — les ports de Ngan-Long, Dairen et Port-Arthur ; ceux de Nieou-tchouang et de Yin-k'ieou, bloqués par les glaces en hiver. Dans la Chine propre : Chan-haï-kouan, d'où part la Grande Muraille, le port de Ts'in-wang-tao, libre de glaces, celui de Ta-kou, sur l'estuaire du Pei-ho, avec une barre importante, donnant accès à T'ien-ts'in ; Tche-fou ; Wei-haï-wei, ancien territoire à bail britannique ; la baie de Kiao-tcheou, avec Ts'ing-tao, ancien territoire à bail allemand ; l'embouchure du Houang-ho ; l'estuaire du Yang-tseu, avec l'île basse de Tsong-ming et la base de Wou-song, accès de Chang-haï ; la baie de Hang-tcheou ; Ning-po ; les archipels de Chou-san et des Saddles, centres de pêche ; la baie de San-men ; les ports de Fou-tcheou et d'Amoy ; celui de Sien-t'ieou (Swatow) ; Mirs Bay et Bias Bay, refuges de pirates ; Kieou-long et Hong-kong, territoire à bail et colonies britanniques ; Macao, territoire portugais ; la rivière des Perles et Canton ; Kouang-tcheou-wan, territoire à bail français ; l'île de Haï-nan ; le port de Pakhoi.

Les *eaux intérieures* sont, en Chine, un élément primordial de l'aspect physique et de l'économie du pays. Grands fleuves, rivières, torrents, lacs, canaux, composent un régime hydrographique complexe. Le Houang-ho et le Yang-tseu ont joué un rôle majeur dans l'histoire et la civilisation.

Le *Houang-ho* prend sa source au S. du Koko-nor, ^{p.28} dans la province de Ts'ing-haï. Il forme, au Souei-yuan, une immense boucle contournant le plateau des Ordos. Dans la dernière partie de son parcours, le limon qu'il roule a exhaussé son lit au point que le fleuve domine de plusieurs mètres les régions qu'il arrose. Grossi, sur sa longueur d'environ 4 200 km, d'importants affluents : Wei, Si-ning-ho, Fen-ho, Tao-ho, Lo-ho, le Fleuve Jaune est navigable depuis Lan-tcheou, malgré l'existence de quelques rapides. Mais à partir de K'ai-fong, il présente la particularité d'être un fleuve « vagabond ». Son cours actuel date de 1854. Avant cette époque, il coulait vers le S.O. et, au long des âges, son estuaire s'est plusieurs fois déplacé au nord et au sud du promontoire du Chan-tong. Les catastrophes causées par ces divagations ont valu au Houang-ho l'épithète de : « Fléau des hommes de Han ».

Le *Yang-tseu*, avec ses 5 200 km, est le cinquième fleuve du monde ¹. Sa source se trouve au centre du Tibet, à 500 km environ au nord de Lhassa. La première partie de son parcours s'effectue à plus de 4 800 mètres d'altitude. A Siu-fou, c'est-à-dire à plus de 3 000 km de son estuaire, il commence à être navigable. Entre Tch'ong-k'ing et Yi-tch'ang se trouvent les célèbres défilés et les rapides qui rendent la navigation parfois fort dangereuse. A partir de Yi-tch'ang, le Yang-tseu, grossi de larges affluents : Min-kiang, Kia-ling-kiang, Ho-kiang, Wou-kiang — plus tard : Han-kiang et Siang-kiang — est un fleuve majestueux roulant des eaux chargées de limon arraché aux hautes terres tibétaines et à la plaine du Sseu-tch'ouan, le ^{p.29} « bassin rouge ». Limon si épais et si abondant que le colmatage de l'estuaire, jusqu'à l'archipel des Chou-san, se poursuit avec une grande rapidité. Le Yang-tseu, après avoir baigné plusieurs villes importantes : Cha-si, Han-yang, Han-k'eu, Wou-tch'ang, Ngan-k'ing, Nankin, Tchen-kiang, achève sa course dans un des plus vastes estuaires du monde. Un bras de son delta se détache vers le S.O. à Wou-song, et sous le nom de Houang-p'ou, assure la communication entre Chang-haï et la mer. Celle-ci, à plus de cent milles de l'embouchure du fleuve, garde la couleur jaune des sédiments qu'il charrie.

En dehors de ces deux grandes voies, une mention est due au Si-kiang, long de près de 2 000 km et qui traverse la Chine méridionale. A l'extrémité de son delta se trouve Macao. Un bras — la rivière des Perles — conduit à Canton.

Parmi les rivières — plus d'une, en Europe, serait classée comme fleuve — l'une des plus curieuses est la Houai, dont la source est au Ho-nan et qui, jusqu'au milieu du XIV^e siècle, se jetait dans la mer Jaune. A cette époque la

¹ C'est le Yang-tse-kiang (kiang= fleuve) des atlas. L'appellation « Fleuve Bleu » est une fantaisie dénuée de sens — les eaux du Yang-tseu sont d'un jaune-rouge prononcé — n'ayant aucun équivalent parmi les divers noms donnés par les Chinois à leur grand fleuve. — Le Yang-tseu arrive au 4^e rang par son débit. La moyenne annuelle est de plus de 28 000 m³ par seconde. Le maximum enregistré a été de 82 000 m³.

dernière partie du cours de la Houai fut absorbée par le Houang-ho. Les eaux s'en vont depuis au Yang-tseu par le Grand Canal et les lacs qui le flanquent.

Très nombreux sont les *lacs* dans la Chine propre et dans la Chine extérieure. Ces derniers sont surtout au Tibet : Koko-nor, Tengri-nor, Manasarowar, etc. Le Tong-ting, dans le Hou-nan, sert de déversoir au Yang-tseu. Ses eaux, comme celles du T'ai-hou, dans le Kiang-sou, disparaissent presque complètement en hiver.

Les *canaux* sont innombrables, surtout dans le Sud, où une partie de la population vit sur l'eau. L'ouvrage le plus remarquable en ce genre est le Grand Canal, ^{p.30} Yun-ho. Il réunit Pékin et Hang-tcheou par une voie de 1 200 km. Certaines portions ont été construites au Ve siècle av. J.-C. Les autres datent des Song et des Yuan. Il servait jadis à apporter à la Cour le tribut de riz envoyé par les provinces du Sud. Mal entretenu, il a perdu de nos jours beaucoup de son importance.

Climat. — Le climat de la Chine est commandé par l'existence de très hautes pressions en hiver et de basses pressions en été. Sous l'influence des premières — elles atteignent jusqu'à 815° au voisinage du lac Baïkal, — s'établit dès le début de décembre un régime de mousson d'hiver, direction N.O.-S.E. C'est l'époque des vents glacés et des ciels clairs. La sécheresse est intense, la lumière radieuse, l'atmosphère électrique. Le sol est gelé à grande profondeur, la glace apparaît sur la mer, bloquant les ports. En été, les basses pressions rayonnent d'Indochine, et la mousson souffle du S.E. C'est l'époque des vents humides et chauds et des pluies torrentielles. Le printemps, fort bref, est une saison d'orages, de vents irréguliers, de pluies rares, de brouillards persistants sur les côtes. L'automne est caractérisé par un régime d'équilibre parfait. L'absence de vent, la température fraîche, la pureté du ciel, l'éclat adouci du soleil, tout concourt à donner à cette époque un charme exceptionnel. Le régime qu'on vient de décrire n'est pas uniforme pour tout le territoire. Les caractéristiques du climat hivernal sont bien plus marquées dans la Chine du Nord, celles du climat d'été dans la Chine du Sud.

Les *typhons*, qui se forment normalement, de juin à octobre, au moment du renversement des moussons, dans la région des îles Carolines et Mariannes, abordent les côtes dans la proportion de 10 environ sur une moyenne annuelle de 30. En dehors de leur influence ^{p.31} temporaire sur le régime climatique normal, ils causent souvent d'énormes dégâts et entraînent la perte de nombreuses vies humaines. La navigation internationale n'a guère à en souffrir, grâce à un admirable système de prévision et d'information dont la création est un des titres de gloire des Jésuites français installés à Zikawei, près Chang-haï.

Les *tremblements de terre* sont fréquents. Dans le Kan-sou et le haut bassin du Houang-ho, ils atteignent une extrême violence et font des milliers de victimes.

@

CHAPITRE III

RÉSUMÉ HISTORIQUE

^{p.32} Il y a, en Chine, un « rythme » de l'histoire. D'après les notions traditionnelles, il existe un ordre universel qui régit à la fois le monde et les hommes. La tâche du Prince est de veiller à ce que cet ordre soit maintenu. Il n'y réussit que s'il possède le « mandat du Ciel », *T'ien ming*. Son investiture est attestée par le fait que, sous son règne, cette harmonie n'est pas troublée. Les hommes se conduisant selon les règles, la nature observe ses propres lois. La survenance de troubles, de prodiges, est le signe que le Ciel entend retirer son mandat. S'ouvre alors une période anarchique qui ne prend fin que lorsqu'un soldat heureux ramène l'ordre et la prospérité. C'est le témoignage qu'il a recueilli le mandat du Ciel. En fait, tout au long des siècles, le processus se répète. Le fondateur d'une dynastie est un chef énergique, souvent d'origine étrangère, un Mongol (dynastie Yuan), un Mandchou (dynastie Ts'ing). Mais, même étranger, il est très rapidement assimilé par la civilisation chinoise, et c'est l'ordre chinois qu'il préserve. Sous ses successeurs, l'autorité initiale s'affaiblit, d'ordinaire par suite des intrigues de cour et de la corruption des fonctionnaires. — Il n'est guère de révolutions qui n'aient eu ^{p.33} leur source dans les exactions en matière d'impôts fonciers. — Des chefs locaux se soulèvent, des bandes armées parcourent le pays, qui s'ouvre aux invasions barbares. La période d'anarchie s'instaure. Des dynasties partielles se partagent la Chine. Au bout d'un temps plus ou moins long surgit de ce chaos l'homme énergique — chef de bandes, aventurier heureux, général étranger — qui remet les choses en ordre, unifie le pays, fait apparaître le mandat du Ciel. Et l'histoire recommence. Mais à travers les âges, la Chine conserve intacte sa civilisation. Les valeurs traditionnelles s'affermissent, après un ébranlement ou une révision qui ne laissent pour ainsi dire point de traces. Ce bloc formidable défie les tempêtes. La pérennité des formes de la civilisation en face de l'alternance régulière des périodes d'ordre et d'anarchie, la « sinisation » rapide des conquérants étrangers : tels sont les traits fondamentaux de l'histoire de Chine.

Les temps légendaires ¹. — Leur importance tient à ce fait que l'histoire orthodoxe y fait vivre des personnages auxquels sont attribués tous les progrès

¹ D'après les croyances chinoises ils auraient été précédés d'une période mythologique d'au moins 500 000 années. Les mythes, qui se rapportent à la création et à l'aménagement du monde et racontent les faits et gestes de personnages tels que P'an Kou, Yeou Tch'ao, Souei Jen, etc., trahissent l'influence de la pensée taoïste.

réalisés par la race au cours de son évolution. C'est l'âge d'or des souverains modèles dont la philosophie confucéenne affirmera transmettre les traditions. Dans les écrits de l'école reviendront inlassablement les noms de Fou-hi, inventeur de l'écriture, auteur des lois du mariage : la chronologie chinoise place son avènement en 2852 av. J.-C. ; — Chen-nong, le père de l'agriculture et de la médecine ; Houang-ti, inventeur du calendrier et de la divination, et dont l'épouse ^{p.34} apprit aux femmes l'élevage des vers du mûrier et le tissage de la soie ; Yao et son gendre Chouen, idoles de tous les fonctionnaires.

Les trois dynasties royales. — Leurs souverains portent le titre de *wang*, c'est-à-dire roi, et non de *houang-ti*, que nous traduisons par empereur. Mais on les classe d'ordinaire parmi les dynasties impériales, et la première, celle des Hia, qu'on fait régner de 1989 à 1559 ¹, ouvre une liste qui ne sera clôturée qu'en 1911 ap. J. C.

Elle aurait été fondée par Yu le Grand qui, au temps de Yao, se serait illustré en réparant le désastre d'un déluge universel. Le dernier souverain des Hia, le tyran Kie, apparaît, aux yeux des historiens orthodoxes, comme le premier exemple de ces princes qui perdent le mandat du Ciel et sont chassés du trône par un aventurier énergique. — Grâce à de récentes découvertes archéologiques, la dynastie Chang (puis Yin) (1558-1051) sort un peu de la brume des légendes. Des écailles de tortues et des os portant des inscriptions nous ont donné les noms de plusieurs souverains et quelques détails sur leur administration. Le dernier roi des Yin, Cheou, cruel et débauché, fut battu et tué par un roi local, Wou, qui fonda la dynastie Tcheou. Dans la littérature, Kie et Cheou, les deux souverains indignes, sont constamment opposés à Yao et à Chouen, les deux empereurs modèles. — Avec les Tcheou (1050-256), les faits historiques apparaissent. A vrai dire, des premiers rois de la dynastie, on ne connaît avec certitude que les noms et les titres : les rois Wou, Tch'eng, K'ang, Tchao, Mou. Leurs faits et gestes ont engendré une vaste littérature entièrement faite ^{p.35} de légendes romancées ². Mais avec le roi Siuan (827-782) commence la période de l'histoire de Chine contrôlable par les premiers documents authentiques. Il semble que la décadence de la dynastie était commencée dès cette époque, le roi Siuan ayant dû employer son règne à lutter à la fois contre ses vassaux et les hordes barbares. La décadence deviendra complète après le roi Yeou (781-771). Les grands feudataires accroîtront leurs domaines et ne reconnaîtront plus aux Tcheou qu'une suzeraineté nominale qui finira par disparaître.

¹ Pour ces dynasties archaïques, les Chinois connaissent deux chronologies, l'une dite *courte* et l'autre *longue*. La sinologie moderne adopte de préférence la chronologie courte.

² Ces légendes, et celles des temps mythiques, forment le fonds d'où la sinologie moderne, critique et sociologique, cherche à extraire les éléments réels cachés derrière l'aménagement orthodoxe des historiens chinois.

Les hégémonies et les « Royaumes combattants ». — Les cinq derniers siècles de la dynastie Tcheou ont une importance capitale pour l'histoire et la civilisation. Au point de vue politique, ils offrent de parfaits exemples du « rythme » signalé plus haut. Ils s'achèveront par la réunion sous une autorité unique de tous les territoires chinois et la fondation du premier empire. Ils verront en même temps surgir la plupart des grands mouvements d'idées, des conceptions sociales, politiques, littéraires, philosophiques, sur la base desquelles s'est construit le passé chinois, si proche du présent ¹.

A partir du moment où les rois Tcheou ne possèdent plus qu'une autorité nominale, la Chine est partagée en une vingtaine de principautés féodales ou royaumes. Le domaine impérial des Tcheou est situé à Lo-yang, dans le nord-ouest du Ho-nan ; l'État de Yen occupe la région de Pékin ; ceux de Ts'i et de Lou se partagent ^{p.36} le Chan-tong ; le Chan-si est le fief du grand État de Tsin, le Chen-si, celui du Ts'in ; Tch'eng et Tch'en se partagent le Ho-nan ; Tch'ou occupe le Hou-pei ; Song, Wou, Y-Lie, Chou, occupent les provinces méridionales. Les États de Ts'in et de Tch'ou étaient habités par des races non purement chinoises, mais largement métissées de barbares et, de ce fait, énergiques et belliqueuses.

Une fois constitués et organisés, ces États s'affrontèrent. La diplomatie et la force entrèrent en jeu ². Les plus puissants d'entre eux s'assurèrent à tour de rôle l'hégémonie ³. Celle du Ts'i, puis du Tsin s'écroulèrent aussi soudainement qu'elles s'étaient formées. Tsin forma alors alliance avec Wou. Mais ce dernier fut détruit et annexé par Yue (473) et Tsin, entre 457 et 376, disparut, anéanti par des dissensions intestines. La période des hégémonies est close. Seuls restent en présence trois grands États : Ts'i, Tch'ou et Ts'in et quelques principautés secondaires. Le tumulte de leurs rivalités — les « Royaumes combattants » — emplît les deux derniers siècles de la dynastie Tcheou, dont le rôle est depuis longtemps complètement effacé. Tch'ou commença par absorber Tch'en, Lou et Yue. Mais Ts'in, sous la conduite de quatre rois successifs : Houei-wen, Tchao-siang, Tchouang-siang et surtout Tch'eng, vainquit l'un après l'autre les États du Nord et, au Sud, triompha de Tch'ou ^{p.37} lui-même. En un siècle, toutes ces souverainetés rivales avaient

¹ Cette période est divisée en deux parties. L'une, de 722 à 484, est appelée *Tch'ouen ts'ieou*, « Printemps et Automne », du nom de la chronique officielle de la principauté de Lou qui résume les faits essentiels. L'autre, de 484 à 221, est appelée *Tchan kouo*, « Royaumes combattants ».

² Les souverains de ces États sont naturellement assistés de ministres et de conseillers. C'est ainsi que Confucius sera le conseiller des ducs de Lou. Les théories politiques à l'aide desquelles ils s'efforçaient de faire prévaloir les prétentions de leurs pays respectifs sont devenus des éléments de la philosophie. La plupart des philosophes, entre les VI^e et III^e siècles, sont en même temps des hommes d'État et des diplomates.

³ L'histoire orthodoxe parle de « cinq hégémons », *wou pa*. On a vu là un exemple d'arrangement artificiel par des correspondances numériques, les cinq hégémons étant rattachés aux cinq éléments H. MASPERO, *La Chine antique*, note 537. — V. aussi M. GRANET, *Danses et légendes*, pp. 72-143.

disparu. Le domaine impérial des Tcheou était annexé en 256. En 221 av. J.-C., le roi Tcheng prit le titre de *Che-houang-ti*, « le premier empereur ». Pour la première fois dans l'histoire, la Chine venait d'être unifiée par le fer et par le feu. A l'empire patriarcal et féodal des Tcheou succédait un empire unitaire, militaire et centralisé, celui-là même qui, avec des fortunes diverses, allait durer près de vingt-deux siècles.

La dynastie Ts'in (221-207). — Le « premier empereur » établit sa capitale près de l'actuel Si-ngan fou, au Chen-si. Il lutta rudement pour consolider et étendre l'empire. Au Nord, il contint les Hiong-nou (les Huns), qui vivaient en Mongolie et, pour arrêter leurs incursions, fit, en 214, compléter la Grande Muraille, dont diverses portions avaient été construites dans des temps plus anciens. Au Sud, il conquiert les pays annamites. Son administration intérieure fut énergique et réformatrice. Sur les conseils de son ministre, Li Sseu, il combattit les lettrés et les théories confucéennes. En 213, il décréta la destruction des anciens livres, de toute la littérature classique. Acte d'une haute signification politique, mais qui lui a valu à jamais l'exécration des lettrés. Ce fut la première réaction de la Chine pour échapper à l'étreinte de son passé. Son fils, tyran incapable, fut tué au cours d'une révolte. L'un des chefs de celle-ci, Lieou Pang, prit le pouvoir et fonda une dynastie : il avait à son tour reçu le mandat du Ciel. Ce fut la dynastie Han.

Les Han (202 av. J.-C. - 220 ap. J.-C.). — Le premier des Han est connu sous le nom posthume de ^{p.38} Kao-ti ou Kao-tsou ¹. Il établit sa capitale à Tch'ang-ngan, non loin de Si-ngan-fou. Une ère nouvelle exige une capitale nouvelle, des noms nouveaux pour les institutions. C'est encore là un « rythme » que n'a pas désappris la Chine contemporaine.

A la suite d'une révolte et d'une usurpation qui survinrent au début de l'ère chrétienne, la capitale fut transférée à Lo-yang, au Ho-nan. On distingue ainsi des Han occidentaux ou antérieurs, Si Han ou Ts'ien Han et, à partir de 25 ap. J.-C., des Han orientaux ou postérieurs, Tong Han ou Heou Han. — Tout en poursuivant la politique centralisatrice des Ts'in, Kao-tsou se concilia les lettrés, fit rechercher et reconstituer les Classiques, institua le culte de Confucius. A l'extérieur, surtout sous le règne de l'empereur Wou-ti (140-87), la dynastie pratiqua une politique d'impérialisme et d'expansion dans toutes les directions. Successivement, le Kan-sou occidental et le Fergâna, les pays sino-annamites, la Corée, tombèrent sous la domination ou l'influence

¹ Parmi les nombreux noms et titres donnés à chaque empereur, deux surtout sont utiles à connaître : le nom posthume ou dynastique et le nom de règne ou *nien hao*. Ce dernier est le plus employé, du moins par les étrangers. Il ne sert en effet d'ordinaire que pour un seul règne, tandis que les mêmes noms posthumes reviennent, selon un ordre déterminé, dans toutes les dynasties. Il y a ainsi de nombreux T'ai-tsou, Kao-ksou. T'ai-tsong, Che-tsong, Jen-tsong, Kao-tsong, etc., qu'on ne peut distinguer qu'à l'aide du titre de la dynastie.

chinoises. L'expansion vers l'Ouest allait permettre à la Chine de pénétrer peu à peu en Asie centrale et, plus tard, par l'intermédiaire des pays iraniens, d'ouvrir une voie aux échanges entre l'Extrême-Orient et le monde gréco-romain.

En l'an 9 de notre ère, un ministre ambitieux, Wang Mang, s'empara du trône. Son passage au pouvoir, qui dura seize ans, fut marqué par des essais de réformes sociales et économiques, une grande impulsion donnée ^{p.39} à l'étude — d'aucuns disent : à la fabrication — de la littérature confucéenne, des révoltes de paysans dirigées par la société secrète des « Sourcils Rouges ». La dynastie fut restaurée en la personne de Kouang Wou-ti (25-57 ap. J.-C.), qui ouvre la série des Han orientaux. Mais la domination chinoise en Asie avait été ébranlée par cette révolution intérieure. Il fallut reconquérir l'Annam et, avec plus de difficultés, les régions de l'Asie centrale jadis soumises par l'empereur Wou. Au cours de ces campagnes, le général Pan Tch'ao, considéré comme un des grands hommes de guerre de l'antiquité, accomplit de mémorables exploits. Il reconquit tous les royaumes perdus jusqu'aux Pamirs et envisagea d'aller reconnaître l'Empire romain (Ta-ts'in) (97). L'un de ses lieutenants fut dissuadé de cette entreprise par les indigènes alors que, parvenu au golfe Persique, il se disposait à se rendre par mer vers la nation qui jouait alors en Occident le rôle tenu par la Chine en Extrême-Orient.

La décadence apparaît vers la fin du II^e siècle. Mais la dynastie laissait un grand souvenir dans tous les domaines : administratif, littéraire, artistique, militaire. Elle avait fait rayonner en Asie la civilisation chinoise et mis celle-ci en contact avec des influences artistiques et religieuses étrangères. L'art gréco-bactrien et le bouddhisme pénétreront en Chine sous les Han. Cette ère glorieuse va être suivie de quatre siècles de désordre.

Les « Trois Royaumes » (221-265). — A la suite d'un soulèvement populaire dirigé par la société secrète des « Bonnets Jaunes », s'ouvrit une période de troubles durant laquelle les chefs militaires s'arrogèrent le pouvoir. Trois d'entre eux, Ts'ao Ts'ao, Souen K'iuân et Lieou Pei, s'installèrent respectivement à Lo-yang, à ^{p.40} Kien-k'ang (Nankin) et à Tch'eng-tou, chacun groupant sous son autorité un certain nombre de provinces. Le fils de Ts'ao Ts'ao fonda une dynastie Wei, Lieou Pei continua une dynastie partielle Han, Souen K'iuân fonda une dynastie Wou. Ces « Trois Royaumes » se disputèrent l'hégémonie ¹.

¹ Cette période forme le sujet d'un célèbre roman écrit sous la dynastie mongole des Yuan et qui met en scène les grandes figures du temps. Les noms des généraux de Lieou Pei, Tchou-ko Leang et Kouan Yu — ce dernier divinisé plus tard comme dieu de la guerre — sont restés populaires.

La dynastie Tsin (265-313). — Une fois de plus, une famille énergique émergea du désordre. Les Sseu-ma, de Wei, absorbèrent les royaumes de Han et de Wou et fondèrent la dynastie Tsin (Tsin de l'Ouest), qui, pendant quelques années, régna sur une Chine unifiée, avec capitale à Lo-yang.

Les invasions barbares du II^e siècle. — La puissance militaire chinoise s'affaiblit sous les derniers Tsin. Pendant plus d'un siècle, les barbares du Nord (Huns, Mongols, Turcs), envahirent la Chine et se répandirent en Asie centrale, où ils formèrent un vaste empire. Les Tsin durent transporter leur capitale à Nankin (Tsin de l'Est) et ne régnèrent plus que sur les provinces méridionales, tout le reste de la Chine, au nord du Houang-ho, puis du Yang-tseu, étant abandonné aux barbares. Ils furent d'ailleurs renversés en 420 par un général rebelle et, entre cette date et l'arrivée des Souei, en 589, quatre dynasties chinoises se succédèrent sur le trône de Nankin : les Song (Lieou Song) (420-479), les Ts'i (479-502), les Leang (502-557), les Tch'en (557-589).

Pendant ce temps, des États barbares se fondaient dans la Chine du Nord. Le plus important de tous, ^{p.41} celui des T'o-pa, peuple de race mongole ou turque, finit par absorber ses voisins. Une dynastie tartare, celle des Wei du Nord, s'établit au nord du Yang-tseu, à P'ing-tch'eng, puis à Lo-yang, tandis que l'Empire national chinois se perpétuait au Sud. C'est ici le premier exemple authentique d'une séparation politique dont les conséquences ne cesseront plus de se faire sentir sous des formes diverses, jusqu'à l'époque contemporaine. Séparation qui, du reste, ne compromet en rien l'unité de civilisation. Bien que barbares d'origine, les Wei se sinisèrent très rapidement. Ils jouèrent un grand rôle dans l'expansion du bouddhisme. Vers le milieu du VI^e siècle, leur royaume fut partagé entre deux branches dynastiques, d'où les quatre dynasties des Wei de l'Est, des Ts'i du Nord, des Wei de l'Ouest et des Tcheou du Nord. En 581, les deux États fondés par les T'o-pa passèrent sous l'autorité d'une dynastie unique, celle des Souei.

Les Souei (589-619) et les T'ang (620-907). — En 589, le premier empereur Souei, Yang Kien, conquiert l'empire chinois du Sud et la Chine se trouva réunifiée après un morcellement de près de trois siècles. L'hégémonie chinoise en Extrême-Orient fut rétablie par des expéditions contre les Annamites, les habitants des îles Lieou-k'ieou (Formose), les Turcs de Kachgarie. Contre la Corée, en revanche, les armées de Yang-ti, le successeur de Yang Kien, furent moins heureuses. Les désastres qu'elles subirent déterminèrent une révolte contre la dynastie. Les chefs militaires se rendirent indépendants dans leurs provinces. Yang-ti fut assassiné. Deux chefs se distinguèrent par leur valeur et leur énergie. C'étaient les ducs de T'ang, Li Yuan et son fils Li Che-min. En 618, Li Yuan se proclama empereur (nom posthume Kao-tsou). En ^{p.42} 626, il abdiqua en faveur de son fils. Celui-ci fut

l'empereur T'ai-tsong, et le véritable fondateur de la dynastie T'ang. C'est probablement le plus grand souverain qu'ait eu la Chine. La période T'ang a été, pour la civilisation chinoise, une période de création, de vitalité, de prestige, d'expansion. Les lettres et les arts brillèrent d'un éclat exceptionnel. La vie de cour, surtout au temps de Hiuan-tsong et de sa favorite Yang Kouei-fei, célébrée par les poètes, connut une délicatesse de mœurs et des raffinements esthétiques de l'ordre le plus élevé. L'administration acquit définitivement cette majestueuse ordonnance qu'elle devait conserver jusqu'à nos jours. Une vaste codification fut entreprise. Mais, surtout, l'impérialisme chinois en Asie atteignit son apogée. Plus encore que sous les Han, les contacts se multiplièrent avec l'extérieur.

Les trois plus grands souverains de la dynastie sont T'ai-tsong (627-649), Kao-tsong (650-683) et Hiuan-tsong (713-755), plus connu sous le nom de Ming-houang. Durant vingt ans, la veuve de Kao-tsong, Wou Heou, usurpa le pouvoir. Sa cruauté et ses crimes sont restés légendaires, mais, comme de nos jours Ts'eu-hi, elle sut gouverner, à l'intérieur et à l'extérieur, avec une virile énergie. Au cours de ces règnes, la domination chinoise fut étendue, par une série de guerres victorieuses, jusqu'à la Transoxiane et aux confins indo-iraniens, en passant par les royaumes turcs de l'Asie centrale, qui durent se soumettre. L'empire T'ang touchait à l'empire arabe. Une partie du Tibet passa sous la suzeraineté chinoise. On vit, en 747, un général de Hiuan-tsong franchir les passes du Pamir avec une armée de 10 000 hommes et occuper Gilgit et le Baltistan. Une partie de la Corée fut annexée.

Les cent cinquante dernières années de la dynastie virent la débâcle. La Chine perdit peu à peu toutes ^{p.43} ses conquêtes. Des guerres civiles éclatèrent. Un aventurier, Tchou Wen, déposa le dernier des T'ang, en 907.

Les « Cinq Dynasties » (907-960). — En l'espace d'un demi-siècle, cinq dynasties se succédèrent au milieu des troubles intérieurs et des attaques venues du dehors : dynasties Heou-Leang (907-923), Heou-T'ang (923-936), Heou-Tsin (936-947), Heou-Han (947-951), Heou-Tcheou (951-960) ¹. Leur capitale fut généralement à K'ai-fong, dans le Ho-nan. Au cours de cette période, l'Annam et la Corée se rendirent indépendants. L'époque des « Cinq Dynasties » ne mériterait de laisser aucun souvenir si l'on ne pouvait y faire remonter l'apparition de l'imprimerie.

Les Song (960-1280). — L'anarchie qui suivit la chute des T'ang permit d'abord à un peuple d'origine mongole, les K'i-tan, d'occuper les marches septentrionales de l'empire. Pékin (alors appelé Yen-tcheou) devint une de leurs capitales (dynasties Leao, 907-1168). Le reste de la Chine — en dehors

¹ *Heou* signifie postérieur, les noms de toutes ces dynasties ayant été déjà portés par des dynasties, antérieures.

des dynasties qui se succédaient à K'ai-fong — se partageait entre une dizaine de dynasties provinciales indépendantes. Mais en 960, le mandat du Ciel réapparut aux mains de Tchao K'ouang-yin, qui fonda la dynastie Song et refit l'unité chinoise. C'est l'empereur T'ai-tsou (960-976). Son règne et celui de son successeur, T'ai-tsong (977-997) furent occupés par des guerres contre les K'i-tan et un clan tangut qui avait établi au Kan-sou un nouvel État barbare, le royaume de Si-Hia, avec capitale à Ning-Hia. Mais sous Houei-tsong (1101-1125), d'autres barbares, les Jou-tchen, qui vivaient^{p.44} en Mandchourie, au nord des K'i-tan rapidement sinisés, envahirent le territoire de ces derniers et y installèrent une dynastie, celle des Kin (1115-1260), tandis qu'un prince K'i-tan, refusant d'accepter le joug des vainqueurs, s'en allait fonder pour son compte un empire turc en Asie centrale, l'empire Kara K'i-tan. Les Kin ne tardèrent pas à franchir le Houang-ho et à assiéger K'ai-fong, la capitale des Song. Après quinze années de luttes, ceux-ci, qui avaient d'abord transporté leur capitale à Nankin, durent s'installer à Lin-ngan (Hang-tcheou), dans le Tchö-kiang. A partir de 1141, il y eut de nouveau une Chine du Sud, où se maintenait la dynastie nationale des Song, et une Chine du Nord, au pouvoir de dynasties tartares.

A l'intérieur de son domaine réduit, la dynastie des Song connut de longs règnes relativement pacifiques qui permirent à la littérature, à la philosophie et aux arts (peinture et céramique) de prospérer d'une manière éclatante. Marco Polo nous a laissé, deux siècles plus tard, une description émerveillée de « Quinsay » (du chinois *King che*, capitale) = Hang-tcheou. Les règnes de Chen-tsong (1068-1085) et de Tchö-tsong (1086-1100) furent remplis par la lutte des idées conservatrices avec les conceptions socialistes du ministre Wang Ngan-che. Ces conceptions, mises en pratique pendant quelques années, trouvèrent d'irréductibles opposants dans la personne de l'historien Sseu-ma Kouang et du poète Sou Che, successivement appelés au pouvoir. Cette brève période de réformes doit être ainsi rattachée à ce mouvement de révision des valeurs de la civilisation traditionnelle qui reparaît aux diverses époques de l'histoire et dont nous avons sous les yeux un exemple.

La dynastie mongole des Yuan (1280-1368). — En 1155 ou 1156 était né, dans un clan mongol, Temu-jin. A l'âge de cinquante ans, il avait réussi, par des guerres impitoyables, à réunir sous son autorité tous les peuples turco-mongols de la Mongolie et du Turkestan. En 1206, il était proclamé « souverain universel » de ces peuples : Gengis-khan. C'est sous ce titre qu'il est passé à la postérité comme un des plus grands fondateurs d'empires que le monde ait connus. Son œuvre gigantesque n'a pas à être rappelée ici. Disons seulement qu'après avoir unifié la Mongolie, il entreprit la conquête de la Chine, et, aidé de ses lieutenants, anéantit d'abord le royaume des Si-Hia et la dynastie des Kin. Après sa mort (12 août 1227), l'un de ses quatre fils, Ogodai, continua de résider à la capitale fondée par Gengis-khan à Karakoram et prit pour ministre un Chinois, Ye-liu Tch'ou-ts'ai, qui joua un grand rôle

dans l'évolution de l'empire militaire des Mongols vers un empire administratif à la manière chinoise. Ogodai acheva la conquête du royaume Kin, qui s'était maintenu dans le Ho-nan. Puis, à partir de 1234, commencèrent les opérations qui devaient amener, au bout d'une lutte de cinquante ans, la chute des Song. Celle-ci fut l'œuvre d'un petit-fils de Gengis-khan, Kubilai. En 1280, il monta sur le trône du Fils du Ciel, établit sa dynastie sous le titre de Yuan et fixa sa capitale à Pékin. Pour la première fois dans l'histoire, la Chine entière tombait au pouvoir d'un conquérant étranger.

Les premiers temps de la dynastie Yuan sont une des époques merveilleuses de l'histoire de la Chine et du monde. « Possesseur de la Chine, suzerain théorique du Turkestan et de la Russie mongole, suzerain effectif de l'Iran, Kubilai, selon la remarque de Marco Polo, fut vraiment « le grant Sires », « le plus puissant homme de gens et de terres et de trésors qui oncques p.⁴⁶ fust au monde, du temps de Adam jusques aujourd'hui » ¹. En fait, il mit tout son orgueil à être un grand empereur chinois, et il y excella. Il fut peu heureux dans ses essais d'expansion territoriale d'un empire qui s'étendait de la mer Noire au Pacifique et de la Mongolie du Nord aux lisières de l'Annam. Ses expéditions en Corée réussirent, mais celles qu'il dirigea contre le Japon, en Indochine, en Birmanie, à Java, même, furent des échecs ou des demi-échecs. En revanche, à l'intérieur de son immense territoire, il fit régner l'ordre et la loi. Les institutions des Song furent maintenues et perfectionnées. En matière de commerce et de communications, la largeur de vues de Kubilai (nom dynastique : Che-tsou) et de ses ministres assura à la Chine une prospérité sans précédent. Sa politique de tolérance religieuse permit le développement du bouddhisme et des religions chrétiennes : nestorianisme et catholicisme. A sa cour résidèrent les Polo, les envoyés du Pape, Jean de Monte-Corvino, Odoric de Pordenone, Guillaume de Prato. Voyageurs étrangers de toute nationalité venaient à la Chine par les routes de l'Asie centrale, et, au Sud, par les voies maritimes. Grande et noble époque, où « l'esprit international » fleurit dans ce qu'il a de plus fécond et de plus sain ².

Mais le mandat du Ciel allait une fois de plus se retirer de la dynastie régnante. Les derniers Yuan furent des souverains incapables. Des révoltes éclatèrent dans la Chine du Sud. Un chef militaire, Tchou Yuan-tchang, fit reconnaître son autorité. Il entreprit ensuite de reconquérir sur les Mongols les provinces p.⁴⁷ du Nord. En 1368, il s'empara de Pékin, tandis que le dernier des Yuan s'enfuyait vers le Gobi. Il se fit alors proclamer empereur et fonda la

¹ R. GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*, II, p. 458.

² Ce sont les descriptions enthousiastes des « Indes » », c'est-à-dire de la Chine, qui firent naître plus tard en Europe le désir d'atteindre ce pays par la route maritime de l'Ouest. C'est en essayant de le faire que Christophe Colomb aborda en Amérique.

dynastie Ming. Sa capitale fut à Nankin. Pékin, dépossédé de son rang, fut appelé — comme aujourd'hui — Pei-p'ing, la « Pacification du Nord »¹.

La dynastie chinoise des Ming (1368-1644). — Les premiers empereurs, Hong-wou (1368-1398), Yong-lo (1403-1425), s'appliquèrent à restaurer dans tous les domaines les traditions nationales. La Chine redevint strictement confucéenne, repliée sur elle-même, hostile aux influences étrangères. La littérature et la philosophie présentent peu d'œuvres originales. La peinture s'achemine vers l'académisme. Seule, la céramique connaît une période de splendeur. — Yong-lo, souverain guerrier et énergique, rétablit l'hégémonie chinoise en Asie. Il remit la capitale à Pékin et ruina en Mongolie le pouvoir des derniers héritiers de Gengis-khan. Il annexa le royaume d'Annam, qui fut partagé en provinces chinoises, mais redevint indépendant sous le règne de Siuan-tö. Le règne de Wan-li (1573-1620), le plus fastueux de la dynastie, vit la première guerre sino-japonaise, à propos de la Corée (1592-1607). Celle-ci resta un royaume indépendant, mais théoriquement vassal de la Chine. Wan-li eut également à lutter contre les nouveaux maîtres de la Mongolie, les Oirat. Au début du XVII^e siècle, il accueillit le P. Ricci et les premiers Jésuites. Entre 1549 et 1557, les Portugais s'étaient établis à Macao, et cette occupation est le premier anneau de la longue chaîne qui rivera un jour la Chine aux « traités inégaux ». C'est ^{p.48} enfin sous les Ming que prit place la réforme du bouddhisme tibétain et l'établissement du lamaïsme. — Vers la fin du règne de Wan-li, la Chine entra en lutte avec les Mandchous. Ceux-ci avaient déjà menacé Pékin à plusieurs reprises lorsque des révoltes dans les provinces vinrent affaiblir les forces de l'Empire. Un aventurier, Li Tseu-tch'eng, après avoir assis son autorité sur le Ho-nan et le Chan-si, arracha la capitale des mains de l'empereur Tch'ong-tcheng (1628-1644) qui, de désespoir, se suicida. Le chef de l'armée qui luttait contre les Mandchous aux abords de la Grande Muraille, Wou San-kouei, fit la paix avec ses ennemis et leur demanda de l'aider à venger la mort de l'empereur Ming. Mais une fois à Pékin, les Mandchous refusèrent de s'en retourner et proclamèrent empereur leur propre chef, Chouen-tche. Une nouvelle dynastie étrangère venait de monter sur le Trône du Dragon.

La dynastie mandchoue des Ts'ing (1644-1911). — Il est commode de distinguer deux périodes, la première se terminant avec l'abdication de K'ien-long, la seconde comprenant tout le XIX^e siècle, c'est-à-dire celui qui vit la Chine s'affaïsser sous la pression étrangère.

¹ King signifie capitale. Pei-king (Pékin), c'est la capitale du Nord ; Nan-king (Nankin), la capitale du Sud. Pékin, qui a changé maintes fois de nom au cours de l'histoire, s'est appelé Nankin sous les Leao, en 938.

a. — Les premières années de la dynastie furent employées à consolider sa conquête, du Nord au Sud. Canton fut occupé dès 1650, mais il fallut de longs efforts pour venir à bout de la résistance de Wou San-kouei au Sud-Ouest et du pirate Koxinga (Kouo-sing-ye), qui fonda même un éphémère royaume à Formose. Une fois maîtres de la Chine, les Mandchous, comme jadis les Mongols, voulurent faire figure de grands souverains chinois. En fait, ils continuèrent les traditions millénaires, conservèrent l'administration chinoise en doublant, surtout dans les postes militaires, ^{p.49} les fonctionnaires chinois par des Mandchous. Le seul signe de vassalité qu'ils imposèrent à leurs sujets chinois fut le port de la natte à l'instar des Mandchous eux-mêmes.

Le XVIII^e siècle fut illustré par les règnes de K'ang-hi (1669-1722) et de K'ien-long (1736-1796). Sous ces princes, la Chine retrouva la splendeur et le prestige qu'elle avait connus au temps des T'ang et des Yuan. Une vie de cour fastueuse et raffinée, l'art de la céramique poussé à la plus extrême perfection technique, une production littéraire peu originale mais remarquable par d'immenses travaux d'érudition et de compilation. A l'égard des missionnaires, le règne de K'ang-hi fut marqué par la « Querelle des Rites » qui aboutit, durant la brève souveraineté de Yong-tcheng (1723-1735), à une persécution dictée par des raisons politiques. Sous K'ang-hi et K'ien-long, les Jésuites acquirent une grande influence à la Cour et occupèrent même des postes de confiance.

A l'extérieur, les deux souverains firent une politique impérialiste, et l'expansion chinoise atteignit à nouveau son zénith. Les campagnes de K'ang-hi contre les Éleuthes, c'est-à-dire les tribus mongoles, sont restées célèbres. Le même prince imposa au Tibet, où l'Église lamaïque soutenait les Éleuthes, un dalaï-lama muni de l'investiture chinoise. Yong-tcheng, puis K'ien-long, achevèrent la conquête du royaume éleuthes. K'ien-long annexa l'Ili et la Kachgarie, réalisant ainsi l'œuvre séculaire poursuivie depuis les Han. Il renforça la suzeraineté sur le Tibet, grâce à une habile politique de contrôle administratif et de balance entre les hautes autorités religieuses. Il obligea le Népal à accepter cette même suzeraineté, à la suite d'une extraordinaire campagne au cours de laquelle une armée chinoise traversa l'Himalaya. Il contraignit enfin le ^{p.50} roi de Birmanie à se reconnaître tributaire. Lorsque K'ien-long abdiqua, après un règne de soixante années, il laissait la Chine à l'apogée de sa puissance.

b. — Dans le courant de l'été de 1793, K'ien-long accueillait la première mission envoyée à la Chine par l'Angleterre (mission Macartney). Son successeur, Kia-k'ing (1797-1826), reçut, en 1816, la mission Amherst. C'étaient là les premières tentatives faites par l'Occident pour s'ouvrir l'immense marché chinois. Elles échouèrent. Pour de nombreuses raisons, dont plus d'une était justifiée, la dynastie mandchoue désirait fermer la Chine aux étrangers. Le conflit entre ces politiques opposées ne pouvait se dénouer que par la force. Le 29 août 1842, à l'issue d'une guerre dont le prétexte était indéfendable (guerre de l'Opium), la Chine était contrainte par l'Angleterre à

signer le traité de Nankin, le premier d'une longue série par laquelle les Puissances étrangères allaient s'assurer en Chine une position exceptionnelle. Sous les règnes suivants (Tao-kouang, 1821-1850 ; Hien-fong, 1851-1861 ; T'ong-tche, 1862-1874), l'interprétation et l'application des premiers traités donnèrent lieu à de nombreux conflits, entre autres à une campagne collective (1858-1860) de la Russie, des États-Unis, de l'Angleterre et de la France (sac du Palais d'Été). Durant cette période, la dynastie fut sérieusement mise en péril par la rébellion dite des T'ai-p'ing. Elle dura quinze années (1851-1865), fit des millions de victimes, ravagea plusieurs provinces et ne fut matée que grâce à l'appui donné aux Ts'ing par des forces étrangères (exploits du général Gordon). Faute de cette intervention, il est probable que la dynastie aurait sombré suivant le processus habituel. L'aide extérieure, en prolongeant son existence d'un demi-siècle, a eu de vastes conséquences.

^{p.51} A la mort de T'ong-tche, des intrigues de cour aboutirent à placer sur le Trône le jeune empereur Kouang-siu (1875-1907) et à confier la régence à sa tante, l'impératrice douairière Ts'eu-hi. Celle-ci devait en fait gouverner la Chine pendant plus de trente ans, avec une cruauté, une absence de scrupules, mais aussi une énergie et une activité qui en font une des grandes figures de l'histoire contemporaine. — Son règne fut fertile en événements. Dès la première année, le meurtre de l'interprète britannique Margary fut le signal d'une aggravation des traités sino-étrangers (convention de Tche-fou, 18 septembre 1876). La dynastie eut ensuite à soutenir deux guerres extérieures. L'une, avec la France, lui coûta l'Indochine (1885). L'autre, avec le Japon, lui fit perdre son protectorat sur la Corée (1895). Mais, surtout, le traité de Shimonoseki (17 avril 1895), qui mit fin à ce conflit, consacra la puissance matérielle naissante du Japon, lui donna en Chine la situation privilégiée des « Puissances à traités », lui permit de prendre définitivement pied sur le continent asiatique et d'amorcer ainsi la politique impérialiste dont nous voyons aujourd'hui le développement, fit enfin apparaître la faiblesse organique de la Chine, déchuée de son prestige millénaire. Alors s'ouvrit l'ère de la « curée ». Pendant les cinq années qui suivirent, l'asservissement politique, territorial, financier de la Chine aux étrangers fut consommé.

En 1898, se dessinèrent les premiers signes de réaction. Un plan de réformes fut sanctionné par Kouang-siu. Mais il se heurta à l'opposition de Ts'eu-hi qui, à partir de cette date, éloigna complètement son neveu des affaires, faisant de lui un souverain fantôme et un souffre-douleur. En même temps, l'activité des sociétés secrètes devenait intense. Visiblement, le mandat du Ciel se retirait de la dynastie. Ts'eu-hi ^{p.52} parvint à la prolonger en détournant la révolte intérieure contre les étrangers. Ce fut l'insurrection dite des Boxers ¹, le siège des Légations, la fuite du gouvernement à Jehol, puis les

¹ Nom donné par les étrangers à la société secrète qui fut à l'origine de l'insurrection et qui s'appelait *Yi ho ts'iuan*, litt. : « les poings de la justice et de l'union ».

conditions dictées par les armées alliées et, enfin, le protocole du 7 septembre 1901, qui consacrait l'écrasement de la Chine par les Puissances.

L'un des signataires chinois du protocole, le vice-roi Li Hong-tchang, homme d'État de grande envergure, conscient de la menace japonaise contre la Chine, avait, depuis plusieurs années, joué la carte russe en vue de faire équilibre au Japon. Sa diplomatie avait abouti à faire accorder par la Chine à la Russie le droit de construire un chemin de fer traversant la Mandchourie du N.O. au S.E. et reliant à la région du Baïkal la province maritime russe et Vladivostok (chemin de fer de l'Est chinois). Apparemment habile, cette tactique devait se révéler désastreuse. Après la signature du protocole des Boxers, la Russie, qui avait amené des troupes importantes en Mandchourie au moment de l'insurrection, avait promis de les retirer graduellement. Mais ce retrait, effectué avec une évidente mauvaise volonté et des retards croissants, alarma le Japon, à qui sa victoire de 1895 sur la Chine avait permis d'entrevoir la réalisation de sa politique d'expansion continentale. La guerre qui suivit, gagnée de justesse par le Japon, consacra le triomphe de celui-ci (traité de Portsmouth, U.S.A., 22 décembre 1905) et eut un grand retentissement en Asie : pour la première fois, la race jaune l'emportait par la force sur la race blanche. La Chine était restée neutre, mais, en fait, c'est elle qui devait faire tous les frais de cette lutte.

^{p.53} A l'intérieur, Ts'eu-hi avait compris, bon gré mal gré, la leçon de l'affaire des Boxers. Une nouvelle ère de réformes s'ouvrit après 1901. Rien de définitif n'avait été réalisé lorsque, le 15 novembre 1908, l'impératrice mourut, précédée de quelques heures dans la mort par Kouang-siu. Par suite d'intrigues, un neveu de ce dernier, le prince P'ou Yi, âgé de deux ans, fut placé sur le Trône (nom de règne : Siuan-t'ong). Son règne, sous la régence de son père, le prince Tch'ouen, devait être fort bref¹. La révolution était déjà en marche, avec ses causes traditionnelles : fonctionnaires prévaricateurs, misère du peuple, désordres, pression étrangère. L'impopularité de certaines réformes (atteinte portée à l'autonomie provinciale par l'institution d'un contrôle central des chemins de fer) fit le jeu de ceux qui aspiraient à renverser la dynastie. Le 10 octobre 1911, l'armée se révolta à Wou-tch'ang. Les provinces du Sud se détachèrent du Gouvernement central. Sun Yat-sen établit un gouvernement républicain à Nankin. La Cour appela à son aide Yuan Che-k'ai, habile politicien et réorganisateur de l'armée, ce qui lui donnait une situation prépondérante. Deux mois se passèrent, durant lesquels le mouvement révolutionnaire s'étendit tandis que Yuan Che-k'ai et Sun Yat-sen négociaient. Le 12 février 1912, les Ts'ing abdiquaient, Yuan était porté à la

¹ En 1932, les Japonais ont appelé à la régence du Man-tcheou-kouo l'ex-empereur Siuan-t'ong. Ultérieurement, celui-ci a été couronné empereur avec le titre de règne de Kang-tö. La reconstitution d'une nouvelle dynastie mandchoue qui, à l'instigation du Japon, reprendrait le gouvernement de la Chine, est une hypothèse qui ne doit pas être écartée à priori.

présidence de la République. L'Empire chinois, fondé vingt-deux siècles plus tôt par Ts'in Che houang-ti, disparaissait avec la XXIV^e dynastie.

@

CHAPITRE IV

LA CIVILISATION CHINOISE

I. — Les origines

@

^{p.59} Des théories contradictoires ont été avancées sur ces origines. Les uns ont prétendu les trouver en Égypte, les autres ont soutenu la thèse d'une origine sumérienne. Pour d'autres encore, la race chinoise serait venue du Sud. Certaines de ces hypothèses, justifiées parfois d'une manière fantaisiste, font état d'une prétendue similitude entre les caractères chinois d'une part, les hiéroglyphes ou les signes cunéiformes d'autre part. Elles sont généralement abandonnées de nos jours.

Plus sérieux sont les arguments tendant à prouver que les Chinois, branche des populations nomades de l'Asie septentrionale ou centrale, seraient arrivés dans la vallée du Fleuve Jaune, y seraient devenus sédentaires et s'y seraient civilisés. Les causes de cette migration sont diversement interprétées. On a supposé un dessèchement progressif de l'Asie centrale (bassin du Tarim) dû lui-même à la fusion de la calotte glaciaire nord-asiatique. Le Balkash et le Lob-nor, jadis vastes mers, se seraient lentement évaporés, les grands déserts se seraient formés. C'est en fuyant ces régions ^{p.60} devenues impropres au nomadisme que les Chinois seraient partis à la recherche de terres plus hospitalières. Des légendes rapportées dans le *Chan hai king* présentent des traits qui révéleraient l'origine étrangère, occidentale, des Chinois.

La plupart des Classiques attribuent à la civilisation une origine indigène. Si légendaires que soient les faits dont ils font état, et sans même faire appel aux techniques sociologiques de la sinologie, les données qu'ils nous transmettent ne sont pas nécessairement contredites par les résultats des plus récentes découvertes proto-chinoises, non plus que par les inductions tirées de la linguistique.

En ce qui concerne les découvertes, on rappellera les travaux, publiés en 1924, des PP. Licent et Teilhard de Chardin, sur les stations paléolithiques de la région des Ordos. Ces stations sont antérieures à la formation du lœss qui recouvre une grande partie des plaines de la Chine septentrionale. Un hiatus de plusieurs millénaires séparerait donc ce paléolithique antérieur au dépôt du lœss, du néolithique chinois, postérieur au lœss. J.-G. Andersson, de 1921 à 1924, a exploré au Kan-sou et au Ho-nan jusqu'à six étages géologiques dont les dates s'échelonnaient entre 3 500 et 1 500. La civilisation avancée révélée par ces fouilles serait déjà chinoise par certains aspects. Les

magnifiques vases de terre cuite tripodes de Yang-chao semblent annoncer les tripodes de bronze des premières dynasties. La parenté qu'on peut relever entre ces vases et ceux que l'on rencontre vers la même époque dans toute l'Asie antérieure a permis de supposer l'existence, au III^e millénaire, d'une « civilisation eurasiatique commune de la poterie peinte », allant de l'Égée et de l'Ukraine à la Chaldée, à l'Indus, au Turkestan et à la Chine, mais sans que la province néolithique ^{p.61} chinoise doive pour cela être considérée comme une dépendance sans originalité des provinces occidentales ¹.

Quant à la langue, on est aujourd'hui à peu près d'accord pour la rattacher à la famille sino-tibétaine. C'est la raison pour laquelle on ne peut plus soutenir sérieusement les hypothèses faisant venir les Chinois de la Kachgarie, ou du Turkestan russe, ou encore moins celles qui plaçaient leurs origines en Mésopotamie, en Chaldée ou en Égypte.

D'après certains sociologues, le peuplement primitif de la Chine aurait été l'œuvre de deux races : l'une, indigène, d'agriculteurs, l'autre, de conquérants nomades venus de l'Asie centrale. Ainsi s'expliquerait l'existence dans la Chine ancienne des deux classes, paysanne et noble, aux usages respectifs desquelles ont été empruntées les institutions que présente la civilisation classique.

Compte tenu des recherches ci-dessus résumées, on peut accepter en gros la thèse voyant dans les Chinois une branche des populations nomades de l'Asie septentrionale, qui se serait fixée sur les bords du Fleuve Jaune. A l'aube des temps historiques, le domaine de la civilisation apparaît localisé d'une part, dans la plaine basse, entre le plateau du Chan-si et la mer, d'autre part, dans la petite plaine où les rivières Wei et Lo se jettent dans le fleuve. Autour de ces îlots vivaient les Barbares, dont les uns étaient peut-être d'origine différente des Chinois, tribus locales ou émigrées, et les autres des peuplades chinoises restées en retard dans leurs montagnes, leurs marais ou leurs forêts à l'écart du mouvement civilisateur qui entraînait les gens des plaines ². En tout état de cause, si les données proprement historiques que nous possédons ^{p.62} ne nous permettent pas de remonter très haut dans le passé, il semble bien que les origines de la civilisation chinoise soient très anciennes et peut-être antérieures au III^e millénaire.

II. — Le peuple

@

Caractères physiques. — Le problème examiné dans la section précédente s'est trouvé récemment compliqué par la découverte aux environs de Pékin de crânes et d'ossements appartenant à un type d'homme pré-

¹ R. GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*, I, p. 78.

² H. MASPERO, *La Chine antique*, p. 11.

historique que l'on tendrait à ranger parmi les plus anciens types connus. Mais sans étudier ici ce point particulier, il suffit d'indiquer que dès l'époque néolithique les habitants de la Chine du Nord ne différaient pas beaucoup, anthropologiquement, de leurs descendants actuels. Si l'on considère la race chinoise proprement dite, c'est-à-dire celle qui vit dans les « Dix-huit provinces », il s'en faut qu'elle soit homogène. On la classe généralement parmi les races mongoloïdes. Mais on a observé un grand nombre d'individus du type négroïde, d'autres de type aryen ou de type sémite. On rencontre même des Chinois qui ont la peau presque blanche et les yeux bleus. Les hommes du Nord sont souvent de haute stature, tandis que, vers le Sud, ils sont de taille moyenne ou petite. Sans entrer ici dans une discussion anthropologique, on peut indiquer les caractères généraux d'une race qui comporte en réalité de très nombreuses variétés, dont beaucoup doivent être rattachées aux invasions étrangères. Ces caractères sont une taille moyenne, une peau jaunâtre, des yeux noirs et légèrement bridés, des pommettes assez fortes, une grande bouche, les cheveux noirs, la barbe et la moustache peu abondantes. Au point de vue esthétique, si les Chinois pris en masse sont peu conformes aux canons occidentaux, on ^{p.63} rencontre souvent des hommes aux traits fins (dans le Sud), ou à la noble prestance (dans le Nord). Dans presque toutes les classes de la population, les jeunes femmes sont fréquemment jolies, au sens européen du mot. Les filles de Sou-tcheou ont une réputation méritée de beauté. A Chang-haï, dans la haute société chinoise, on rencontre des femmes en qui une élégance raffinée, une rare distinction, une vaste culture nationale et étrangère, s'allient à la beauté la plus parfaite. Il existe encore des races dites « barbares », par exemple, dans les régions montagneuses du Sseu-tch'ouan et du Yun-nan, les Lolos et les Miao-tseu. Enfin, les populations des territoires extérieurs, Mandchourie, Mongolie, Sin-kiang, Tibet, présentent des types originaux et une grande variété de croisements. Il est donc possible de conclure que l'unité ethnique de la Chine est infiniment moins marquée que son unité de culture.

Caractères moraux. — La variété des types physiques chez les Chinois, l'ancienneté de la race, l'ampleur et la durée des phénomènes de leur histoire, les traits de leur civilisation, essentiellement paysanne, ceux de leur organisation sociale et politique, sont autant de raisons qui expliquent la complexité des caractères qui constituent leur « être moral ». Complexité telle qu'elle aboutit à des constatations paradoxales. Un même individu accuse à la fois une mentalité de primitif et des traits du plus subtil raffinement. Chez un autre, des qualités éminentes cohabiteront, apparemment sans heurts, avec des défauts sordides qui sont précisément la négation de ces qualités. C'est par cet aspect — mais non pour cette seule raison — que les Chinois ont, aux yeux des Occidentaux, la réputation d'être « énigmatiques ». La description ci-après, ^{p.64} correspondant à une moyenne, comporte un nombre indéterminé d'exceptions.

Le Chinois est généralement intelligent, et nombreux sont les gens qui font preuve de vastes capacités intellectuelles. Les facultés de sa mémoire sont fort développées. Il a d'ailleurs plutôt l'esprit de finesse que l'esprit géométrique, et l'intuition est chez lui supérieure à la logique. Son imagination, souvent vive, le porte vers les modes d'expression artistique et littéraire, dans lesquels il a excellé de tous temps. Il est friand de poésie, de constructions abstraites, de formules livresques et stéréotypées, de systèmes et de plans, de nourritures creuses. Il croit volontiers qu'une chose existe, ou est à demi réalisée, par le seul fait qu'il lui a donné une expression verbale ou écrite. Il n'a pas l'esprit scientifique. Cela tient en partie à l'infériorité d'une logique dont la caractéristique est l'indifférence aux principes de causalité et de contradiction. Le prestige du concret est tout, le goût de la généralisation, du classement, de l'évaluation objective est absent. Mais le Chinois possède de remarquables talents d'observation. Comme toutes les races paysannes, il tempère son goût pour les rêveries par un réalisme parfois déconcertant. Ces imaginatifs savent être positifs jusqu'au terre à terre et attestent en général un jugement sain et un solide bon sens. Comme les paysans aussi, ils sont rusés, âpres au gain, facilement usuriers. Ils sont du reste moins attachés à l'argent pour lui-même que pour les joies matérielles qu'il leur procure. Leur aptitude au labeur est prodigieuse. Dans les villes comme dans les campagnes, une population grouillante s'affaire d'une manière ininterrompue. Sauf pendant quelques jours au commencement de l'année, le Chinois ignore les jours de repos ou de fêtes. La nuit même n'interrompt guère son ^{p.65} activité, qu'il s'agisse d'affaires ou de plaisirs. Cela tient sans doute à la propriété qu'il possède de pouvoir s'endormir n'importe où, à n'importe quel moment, dans n'importe quelle position, et de se contenter de peu de sommeil. Doué d'une étonnante vitalité, peu nerveux, très peu sensible à la douleur, d'une très grande fécondité, les Chinois présentent de fréquents exemples de longévité. Ils savent se montrer très courageux, tout en tenant fort à la vie. Ces antimilitaristes ont une histoire belliqueuse et remplie de hauts faits militaires. Leurs mœurs sont d'une grande simplicité et ils se nourrissent avec une frugalité surprenante. Leurs facultés d'adaptation, d'assimilation et surtout de récupération sont au-dessus de la moyenne. Ils ont l'amour de la nature et, sensuels, savent, à l'occasion, jouir de la vie d'une manière toute épicurienne. D'une politesse légendaire, ils sont vite en bonne humeur, ont le sens du comique développé, sont « faciles à vivre », ont le goût des relations sociales, des divertissements, la passion et le sens du théâtre, pratiquent à merveille les devoirs de l'hospitalité et sont, avec les Français, le seul peuple au monde qui ait fait de la cuisine un art. Leur persévérance, leur patience, leur ingéniosité sont proverbiales. Si l'on ajoute à cela que les Chinois sont d'un naturel doux et pacifique, généralement bons, aimant la vie de famille, honorant leurs parents et leurs ancêtres, respectant les maîtres et les vieillards, qu'ils savent se conformer naturellement à l'ordre établi et à la coutume au point d'avoir édifié sur cette attitude une formule de civilisation qui, faisant moins

qu'aucune autre, appel à la contrainte, a traversé les siècles, on aura comme un « premier état » de leurs caractéristiques.

Mais j'ai eu soin de dire que les qualités et les défauts les plus contradictoires se rencontraient à doses égales ^{p.66} chez les Chinois. Un même individu se révélera tout à la fois plein d'intelligence et affligé d'apathie intellectuelle. L'homme d'une grande bonté envers les siens ne manifestera aucune émotion en face des souffrances des autres. Celui-là qui prend mille précautions pour le confort de son oiseau favori torturera son chien ou son âne et assistera impassible au supplice d'un criminel en riant des souffrances physiques et morales qui lui sont infligées. La piété filiale et le culte des morts ont maintes fois un caractère formaliste et conventionnel. Les belles-filles sont les souffre-douleurs des belles-mères. La traditionnelle probité commerciale n'empêche pas, à l'occasion, de se servir de faux poids. La patience devient aisément une indifférence dangereuse. L'amour de la famille, l'esprit de clan, s'ils développent le sens de la solidarité, engendrent le népotisme, le parasitisme, la corruption des fonctionnaires. On a encore signalé chez les Chinois tout à la fois leur absence de nerfs et leur impressionnabilité. On a noté leur indifférence aux notions de temps et d'exactitude, leur talent à comprendre de travers, leur « flexible-inflexibilité », l'importance excessive qu'ils attachent à la « face », leur recherche des attitudes théâtrales. On leur a reproché leur dilettantisme, leur admiration pour les mauvais coups réussis, leur habileté à s'exprimer d'une manière détournée, leur goût pour l'argutie, la controverse, la discussion stérile, leur mépris du confort et de l'hygiène, voire de la propreté, leur absence d'esprit public, de sens national et de véritable patriotisme (contre-partie du développement excessif de l'esprit de famille et de clan), leur culte maladif du passé, leur attachement aux forces de conservation, à la routine, leur ignorance des formes profondes de la vie religieuse. On a souligné leur goût immodéré pour ^{p.67} la spéculation et le jeu sous toutes ses formes. On les accuse enfin de xénophobie.

On pourrait tirer une troisième ou une quatrième épreuve de ce portrait moral des Chinois que l'on verrait apparaître de nouveaux traits et un supplément de contradictions. En vérité, ce vieux peuple est trop complexe pour qu'il soit possible de faire une synthèse de ses caractéristiques. A nous, Occidentaux, la Chine se présente comme une autre planète. Nous sommes séparés de ses habitants par notre sens chrétien de l'évolution, nos procédés de raisonnement, nos conceptions de la loi et du gouvernement, et c'est pourquoi tant de malentendus surgissent entre Chinois et étrangers, surtout quand ni les uns ni les autres ne consentent à se faire les concessions nécessaires, et à s'abstenir de parti-pris. Aussi sommes-nous en peine de les juger. Deux traits pourtant doivent être soulignés. L'un est la supériorité, chez eux, de l'intelligence sur le caractère. L'autre est la richesse et l'« universalité » de la qualité humaine en chaque individu, même le plus humble. C'est pour ce dernier trait que ceux qui connaissent les Chinois voient en eux la « grande race » de l'Asie.

III. — La langue ¹

@

D'après l'opinion généralement reçue, le chinois fait partie de la famille linguistique sino-tibétaine, divisée, soit en deux groupes principaux : sino-thaï et tibéto-birman (Maspero), soit en trois groupes : chinois, tibéto-birman, thaï (Przyluski). Son importance est attestée par ce fait qu'elle est parlée par plus d'un quart de l'humanité et que sa fortune, en tant que ^{p.68} langue de civilisation, a été prodigieuse. Non seulement elle a maintenu l'unité chinoise au cours des siècles, mais elle a joué en Asie orientale un rôle comparable à celui du grec et du latin en Europe. Le chinois est employé comme langue littéraire en Annam, en Corée et dans l'Empire japonais. En Chine même, il a servi et sert encore de véhicule à une immense littérature.

La langue parlée. — Lorsque l'on entend parler un Chinois, on est frappé par le retour constamment répété de monosyllabes aux sonorités peu variées ². De fait, le dialecte de Pékin, l'un des plus pauvres, ne contient guère plus de 420 sons différents. Un petit dictionnaire, ne donnant que les termes les plus courants, renferme environ 4 200 mots, soit une moyenne d'un son unique pour dix mots. En réalité, sur ces 4 200 caractères, on en compte seulement deux ayant le son *jouer*, mais 69 se prononçant *yi*, 59 *che*, 29 *kou*, etc. Dans les grands dictionnaires, contenant de 10 000 à 40 000 caractères, un même son peut ainsi se trouver attribué à plusieurs centaines de caractères ayant tous un sens — ou plusieurs sens — différents. Comme en chinois, à la différence de ce qui se produit pour les langues indo-européennes, il n'existe pas d'affixes, les divers mots de même son ne peuvent être distingués que par deux procédés. L'un consiste dans l'aspiration, plus ou moins marquée selon les dialectes, et qui permet, par exemple, de différencier *tcheng* et *tch'eng*, *tche* et *tch'e*, *tsing* et *ts'ing*, etc. Ce procédé ne convient qu'à certains sons. De plus, l'aspiration n'est pas également perceptible dans tous les dialectes et chez tous les individus. Aussi la langue chinoise connaît-elle un autre procédé de différenciation des ^{p.69} sons qui est celui des tons. Un même son peut être aigu ou grave, égal, montant ou descendant, etc. Ce système, comparable à l'accent tonique de certaines langues, n'est à son tour efficace que si le nombre des tons est suffisant pour éviter les confusions. Efficacité variable encore suivant les dialectes. Dans le langage de Pékin qui, en tant que celui de la capitale et de la Cour, est resté, pendant plusieurs siècles, le modèle du

¹ V., parmi les travaux de vulgarisation scientifique, les remarquables études de M. B. KARLGREN, *Sound and Symbol in Chinese*, London, 1923, et de M. H. MASPERO, *La langue chinoise*, dans *Confér. de l'institut de linguistique de l'Univ. de Paris*, 1934.

² La transcription des sons chinois soulève des problèmes délicats : v. B. KARLGREN, *The Romanization of Chinese*, London, 1928.

monde élégant et des fonctionnaires, il existe ainsi pour un même son jusqu'à quatre tons différents, bien que de nombreux caractères ne possèdent pas cette gamme, certains mêmes n'ayant qu'un son. Le mot *ma*, par exemple, signifie, au 2^e ton, chanvre, au 3^e ton, cheval, au 4^e ton, injurier, maudire. Le son *tchou*, selon qu'il est prononcé au 1^{er}, 2^e, 3^e ou 4^e ton, veut dire : porc, bambou, maître, habiter. Les très nombreux dialectes parlés dans la Chine semblent de plus en plus riches en tons à mesure qu'on avance vers le Sud. Phénomène d'autant plus appréciable — on en a tiré d'intéressantes conséquences pour l'histoire de la civilisation — que c'est dans ces régions méridionales que se trouvent précisément les plus nombreuses variétés de dialectes. Dans le Kouang-tong et le Fou-kien, par exemple, les habitants de villages distants seulement de quelques kilomètres parlent des langages différents, sont parfois incapables de se comprendre de village à village. Certains de ces dialectes méridionaux ont jusqu'à douze tons pour un même son. Celui de Canton en comporte neuf. Mais le procédé de la différenciation par tons demeure encore d'une efficacité limitée, surtout lorsque les tons ne sont séparés que par des nuances à peine sensibles, ce qui est le cas dans les dialectes à tons nombreux. On est donc obligé de recourir à d'autres moyens tirés, non plus de simples artifices de prononciation, ^{p.70} mais de la structure même de la langue parlée.

— Le chinois est une langue monosyllabique. Tant qu'il n'a eu besoin que d'un nombre restreint de mots pour exprimer un petit nombre d'objets, ou des faits ou des idées simples, la différenciation par tons d'un son unique a suffi aux individus pour leur permettre de se comprendre. La création de nouveaux mots, due à la complexité croissante de la civilisation, a multiplié le nombre des termes homophones dans une telle proportion qu'il a fallu chercher d'autres procédés de différenciation. Les matériaux de la langue chinoise se sont trouvés ainsi entièrement refondus et le langage parlé a subi une profonde modification au cours des siècles. Si l'on parcourt un dictionnaire sino-européen, on est frappé de constater qu'un même monosyllabe entre dans la composition d'un grand nombre de mots formés eux-mêmes de deux, trois ou quatre monosyllabes. Le monosyllabe initial donne aux mots dans la composition desquels il entre un sens général rattachant tous ces mots à une notion commune. Par exemple, parmi les nombreux monosyllabes qui se prononcent *yi* au 4^e ton, il en est un qui signifie idée, pensée, motif. Si l'on entendait isolément ce son *yi*, il serait impossible à distinguer des quarante ou cinquante autres caractères qui se prononcent également *yi* au 4^e ton. On prendra donc un autre monosyllabe ayant aussi le sens de pensée, d'idée, mais un son différent, et on l'associera au premier. Un caractère *sseu*, au 1^{er} ton, a précisément ce sens. Le mot composé *yi-sseu* signifiera donc idée, pensée, et, dans la conversation, ne pourra être confondu avec soit *yi*, soit *sseu*, employés seuls ou dans d'autres associations. Au surplus, le même *yi* s'emploie avec d'autres caractères qui, pris isolément, ont des significations étrangères à celle d'idée ou de pensée mais qui, associés avec *yi*, ^{p.71} permettent de donner à ce dernier caractère toutes les nuances nécessaires. Par exemple, *kien*, au 4^e ton, a le sens de voir ; *yi-kien* a le sens de point de vue, opinion (idée-voir) ; *hiang* a

le sens de direction, d'orientation ; *yi-hiang* signifiera intention, inclination (idée-direction). C'est ainsi que le chinois, langue monosyllabique, comprend aujourd'hui des milliers de « mots » composés, et se transforme de cette manière en une langue polysyllabique. — A s'en tenir à la langue parlée, le système qui vient d'être exposé offre donc des avantages évidents par rapport à celui de la différenciation par les sons. Il n'est du reste pas le seul, mais je ne puis entrer ici dans plus de détails.

La langue écrite. — Les inconvénients dus à l'existence d'un grand nombre de dialectes sont largement compensés par l'extraordinaire unité de la langue écrite. En prononçant un même caractère, un même mot simple ou composé, un Chinois de Pékin, un autre de Chang-haï, un autre de Canton feront entendre des sons différents. Ces différences seront souvent telles qu'elles feraient croire un auditeur à l'existence de langues aussi dissemblables que le français, l'anglais ou l'allemand ; de même, en voyant un cheval, un Français dirait cheval, un Anglais *horse*, un Allemand *Pferd*. Mais le caractère représentant le cheval sera immédiatement intelligible à nos trois Chinois, qui sont incapables de se comprendre. Il le sera aussi bien à un Coréen, à un Japonais, à un lettré annamite. L'on voit ainsi des originaires de provinces différentes tracer sur le sable ou esquisser sur la paume de la main les traits du caractère qu'ils prononcent différemment. Les gens cultivés, cependant, et les fonctionnaires comprennent presque tous le dialecte de Pékin, appelé *kouan-houa* ou langage officiel. On ^{p.72} n'insistera jamais trop sur ce caractère universel de la langue écrite. Notons d'abord que c'est une langue littéraire, c'est-à-dire réservée à l'expression de la littérature et à ce titre très différente de la langue parlée. Celle-ci peut s'écrire, sans doute, et s'écrit effectivement. C'est le *po-houa*, « langage blanc », vulgaire, dans lequel ont été rédigés d'innombrables romans et pièces de théâtre, genres regardés comme littérairement inférieurs. Mais la poésie, la littérature historique, philosophique, religieuse, administrative, en bref tous les genres élevés, n'ont jamais comporté comme mode d'expression que la langue littéraire, c'est-à-dire classique. Or, cette langue est une création plus ou moins artificielle de lettrés, datant de l'époque où ceux-ci ont commencé de reconstituer ou de forger les œuvres de l'École confucéenne. C'est-à-dire qu'elle dure depuis dix ou douze siècles et qu'en dépit de son évolution stylistique, elle a gardé une extraordinaire unité. Tout Chinois cultivé l'apprend dès son plus jeune âge, et il est ainsi en mesure de lire sans difficulté douze siècles de la littérature de son pays. Tandis que chez les peuples où la langue écrite suit l'évolution du langage parlé, des œuvres vieilles seulement de trois ou quatre siècles sont inintelligibles à la masse. Il n'y a qu'un nombre restreint de Français capables de lire Villon ou Rabelais avec la même aisance qu'un texte contemporain. Le moindre lettré chinois lit sans difficulté des œuvres datées d'avant J.-C., et il écrit lui-même dans un style qui est à peu de chose près celui de ces œuvres. Comme le remarque M.

Karlgren, l'amour des Chinois pour l'ancienne culture de leur pays et l'étonnante connaissance qu'ils en possèdent sont largement dus à la nature particulière de leur langue littéraire.

On ignore comment se prononçaient les caractères ^{p.73} dans ces textes très anciens. Les remarquables travaux de Karlgren permettent seulement de déterminer la prononciation du chinois à partir du VI^e siècle de notre ère. Mais dans la langue dépouillée des Classiques, on peut supposer que les sons étaient suffisamment variés pour éviter un trop grand nombre d'homophones. Aujourd'hui, si un Chinois lit tout haut un texte classique devant une autre personne, celle-ci ne comprend pas, même si elle parle le même dialecte que le récitant. La langue littéraire, étant exclusivement écrite, n'a pas besoin de ces divers procédés que j'ai indiqués pour éviter les homophones dans la langue parlée. Les caractères se distinguent suffisamment par la disposition de leurs traits, ce qui permet à la langue d'être beaucoup plus constamment monosyllabique, à chaque caractère pris isolément d'avoir un sens plein, rendant inutile ou du moins plus rare l'emploi des mots composés. Pour se faire comprendre de ses auditeurs, le lecteur est obligé de paraphraser son texte en langage parlé.

L'origine des caractères n'est pas mieux connue historiquement que celle des Chinois eux-mêmes. A travers les récits légendaires qui inaugurent les annales de la Chine, on dégage une hypothèse faisant remonter l'invention des signes au milieu du troisième millénaire. En fait, des formes archaïques des caractères actuels ont été relevées sur des bronzes qui datent probablement de cette époque reculée. Et la découverte faite il y a quelques années dans le Ho-nan d'os et de fragments de carapaces de tortues portant des inscriptions gravées avec un stylet a permis d'affirmer avec beaucoup de vraisemblance l'existence d'une écriture définie dès le temps de la dynastie Chang-Yin, c'est-à-dire, selon la chronologie « courte », entre 1558 et 1051 av. J.-C. Cette écriture a subi ^{p.74} d'importantes modifications au cours des âges, par suite, entre autres raisons, des changements apportés à l'instrument utilisé pour tracer les signes. Sous leur forme actuelle, les caractères, tracés avec un pinceau, sont composés de traits qui s'écrivent selon un certain ordre, et dont le nombre varie de un à trente ou plus. Ils se divisent en trois classes : les « images », *siang*, qui schématisent le dessin de l'objet représenté, à la manière des hiéroglyphes égyptiens ; les « symboles », *tche-che*, donnant une représentation effective de l'idée par l'emploi d'un symbole matériel ; enfin les *hing-cheng*, ou caractères idéo-phonétiques. Les deux premières catégories renferment les caractères les plus anciens et les moins nombreux. La troisième, plus récente, contient la plus grande masse des caractères et peut théoriquement s'accroître, car la formation des signes de cette classe, utilisés pour exprimer des idées abstraites, repose sur un principe simple. Ce genre de caractères se compose en effet de deux parties, dont l'une est une « clé » qui, représentant elle-même le dessin d'un objet ou le symbole matériel d'une idée, confère au groupe des caractères dans lesquels elle entre en composition une

signification générale ; tandis que l'autre partie du caractère ainsi formé est un élément phonétique qui lui donne sa prononciation, ou du moins la prononciation attribuée à cet élément dans le dialecte dont se sert le lecteur. Par exemple, le bois est représenté par un dessin schématique, un *siang*, figurant un arbre. Ce dessin joue le rôle de clé, et entre dans la composition de la plupart des caractères exprimant une action ou une idée qui évoque, plus ou moins directement, l'image du bois ou de l'arbre : tels les caractères pour raboter, scier, bûcheron, etc. L'eau est de même représentée par un autre *siang* et joue le rôle de clé dans un grand nombre de caractères en ^{p.75} relation avec l'idée d'eau : naviguer, rivage, fleuve, bain, humidité, etc., soit environ un millier de caractères dans lesquels figure « la clé de l'eau ». C'est par un tel procédé qu'ont été composés la presque totalité des caractères, en fait à peu près les neuf dixièmes.

A diverses reprises, le nombre des clés a subi des modifications. L'un des premiers dictionnaires, celui de Hiu Chen, le *Chouo wen*, composé vers 100 ap. J.-C., en compte 540. Le *K'ang-hi tseu tien*, dictionnaire préparé par ordre et sous le contrôle de l'empereur K'ang-hi et terminé en 1716, contient 40 000 caractères rangés sous 214 clés ou radicaux. Ce dernier chiffre est resté depuis en usage et il est adopté par tous les dictionnaires sino-européens. Il existe du reste d'autres classifications des caractères, entre autres une classification phonique, par rimes, dont il serait trop compliqué d'exposer ici le mécanisme, et qui a été utilisée pour le plus volumineux des dictionnaires chinois, le *P'ei wen yun fou*, également composé sous K'ang-hi. Enfin, de nombreux dictionnaires chinois et sino-européens sont basés sur une classification par sons. Les Chinois sont passés maîtres depuis des siècles dans l'art de classer et d'analyser les caractères. Ils possédaient, dès le temps des Han, des philologues très savants. Sous toutes les dynasties, des travaux d'une prodigieuse érudition ont été produits dans ce domaine. Mais il faut noter que, sur les 40 000 caractères du *K'ang-hi tseu tien*, on n'en compte guère plus de 4 000 d'un usage courant. Si l'on ajoute à ce chiffre celui d'environ 2 000 affectés à des noms propres ou à des termes rares, on pourra en conclure que si la connaissance de la langue écrite ne dépendait que de celle des caractères, son étude ne représenterait pas un effort excessif. La question : Combien connaissez-vous de caractères ? » est celle que l'on ^{p.76} pose couramment à quiconque apprend le chinois. Elle n'a guère de signification. En effet, la plupart des caractères ont plusieurs sens différents, parfois très nombreux, de sorte que pour comprendre une phrase, il faut d'abord savoir le sens que peut y prendre un caractère déterminé. Or, cela dépend de l'auteur, du style et surtout du « genre » littéraire auxquels on a affaire. Un même caractère n'aura pas un sens uniforme suivant qu'on le rencontrera dans une poésie, dans une dissertation classique, chez tel ou tel philosophe, dans un édit impérial, dans un traité sur le bouddhisme. De plus, la structure des phrases, influencée profondément par la nature monosyllabique de la langue, est en chinois tout à fait différente de ce qu'elle est dans les langues indo-européennes. Il n'existe

ni déclinaisons, ni conjugaisons. Les caractères ne correspondent pas à des « parties du discours » formelles, mais peuvent jouer indifféremment le rôle d'un sujet, d'un verbe ou d'un attribut. Les inflexions nécessaires sont surtout fournies par l'emploi de termes jouant le rôle d'auxiliaires et servant à exprimer des temps, des genres, des relations. On a cependant supposé et partiellement démontré que le chinois était à l'origine une langue flexionnelle. Dans ces conditions, on peut se demander de quelle manière il est possible d'écrire clairement et de se faire comprendre en chinois ? La principale ressource est de placer les mots dans l'ordre grammatical le plus logique et le moins équivoque. Il existe pour ce faire un petit nombre de principes dont la possession est indispensable pour la construction d'une phrase. Mais d'autres difficultés subsistent, qu'on ne peut écarter que par la connaissance d'un grand nombre de règles, d'artifices, ou dont on ne peut se rendre maître que par une large culture générale chinoise. A titre d'exemples, je ^{p.77} rappellerai que les textes ne sont pas normalement ponctués. La ponctuation est remplacée par le rythme de la phrase, par des particules, des *hiu tseu*, « caractères vides ». Rien ne distingue les caractères des noms propres de ceux des noms communs. Enfin, le style littéraire est farci de citations, d'allusions, de métaphores, d'hyperboles, de jeux d'esprit, à un degré difficile à imaginer. Les lettrés ont à leur disposition un trésor monumental de citations classiques et d'allusions historiques et, lorsqu'ils en abusent, ce qui, du moins à une certaine époque, était regardé comme le comble de l'art, la traduction de quelques lignes exige des pages de commentaires. Il existe même de vastes répertoires d'allusions et de citations. Finalement, si l'on veut espérer vaincre tant de difficultés accumulées — parmi lesquelles la connaissance des caractères est, comme on le voit, secondaire, — il faut, non seulement des années d'études et de pratique, mais encore une faculté d'intuition, un sixième sens, une sorte de don de divination permettant de découvrir dans une phrase ce que l'analyse technique la plus complète et la plus précise laisse dans l'indéterminé. Et ceci est vrai pour les Chinois eux-mêmes.

On ne dira rien ici des langues aborigènes parlées en Chine, telles que celles des Yao, des Lolo, des Miao, des Hakka, non plus que des autres langues employées dans les territoires extérieurs. On rappellera seulement que le mongol est une langue alphabétique apparentée à l'arabe, que le mandchou possède un alphabet adapté de l'alphabet mongol, que le turc est parlé dans le Sin-kiang occidental, et que le tibétain est une adaptation du sanscrit. Mais dans tous ces pays, sur l'immense surface de la terre chinoise, le chinois littéraire demeure le mode d'expression universel de tous les hommes cultivés.

IV. — La société.

@

A. — La famille.

^{p.78} Depuis des siècles, la famille chinoise est du type patriarcal. Mais l'on admet aujourd'hui, d'une part, qu'il a existé un type primitif de famille utérine, d'autre part, que des différences profondes ont jadis séparé l'organisation familiale du peuple, des paysans, de celle des nobles, des seigneurs. En fait, la Chine féodale, entre le VIII^e et le III^e siècle av. J.-C., présente un type de famille noble formant transition entre la famille agnatique indivise et la famille proprement patriarcale. Mais la famille paysanne est elle-même une vaste communauté indivise dans laquelle le principe de la séparation des sexes — principe lié sans doute à une division du travail entre les groupes masculins et féminins — sert de fondement à de strictes coutumes d'exogamie. On s'est demandé si la dualité de l'organisation familiale était d'origine autochtone ou s'expliquait par une dualité de civilisations dont l'une, celle des nobles, aurait été apportée par un envahisseur. Des problèmes sont ainsi posés sur lesquels la sinologie sociologique projette aujourd'hui des lueurs nouvelles, mais qu'il ne saurait être question d'exposer ici. Juridiquement, la famille traditionnelle offre des règles dont les unes remontent à l'époque des communautés paysannes, et les autres s'expliquent par des usages féodaux ayant eux-mêmes conservé des traces des coutumes plébéiennes. C'est seulement en 1931, avec la promulgation des deux derniers livres du Code civil, qu'on a cessé de reconnaître la force contraignante de certaines institutions immémoriales, la succession au culte des ancêtres, par exemple, ou l'obligation, depuis longtemps tombée en désuétude et déjà ^{p.79} supprimée en 1910, de se marier dans une famille d'un nom différent du sien. Mais la reconnaissance des effets juridiques attachés à la situation du gendre vivant dans la famille de sa femme atteste la survivance dans les mœurs d'une institution directement issue de la maison paysanne, qui est chose féminine.

A la base du régime social figure le clan, *tsou*, composé d'un certain nombre de familles, *kia*. Le clan comprend tous les individus issus d'une même souche, *tsong*. Il a un nom, *sing*, et se réclame d'un ancêtre illustre, dieu ou héros. Les clans d'origine purement chinoise ont dû être fort peu nombreux et les noms, correspondants attribués à chacune des familles supposées incluses dans le clan, n'ont guère dépassé quatre cents ¹. Le clan possède à titre de copropriété divers biens parmi lesquels le *sseu t'ang* ou temple des ancêtres. On y conserve les registres généalogiques, *tsong p'ou* ou *tsou p'ou*, ainsi que les tablettes des défunts, rangées selon un ordre particulier, l'ordre *tchao mou*, d'après lequel le groupe agnatique est distribué par générations alternées. Cet ordre régit les vivants comme il a régi les morts.

¹ Le nom d'un Chinois se compose usuellement de trois caractères. Le premier est le nom de famille, *sing*; les deux autres forment le prénom, ou *ming*. L'attribution des prénoms aux enfants d'une même famille est faite d'après des règles fondées sur le sexe, la condition d'ainé, de cadet, etc. Mais tout Chinois reçoit des noms différents aux divers âges de la vie. Les appellations qui lui sont données pendant sa première enfance ne sont usitées que par ses père et mère. D'autres caractérisent son adolescence, son mariage, son entrée à l'école, l'accès à une fonction publique. On a ainsi, à côté du *sing* et du *ming*, des *tseu* et des *hao*. Les lettrés ont un nom de plume. Après la mort, il est souvent donné un nom posthume.

— Le clan a un chef : c'est le mâle le plus ancien du nom. Il est consulté pour tout ce qui intéresse la vie de la communauté et décide souverainement, avec l'assistance d'une sorte de conseil de famille des membres les plus âgés. Il est responsable de l'activité sociale du clan et des familles qui le composent. — La responsabilité collective de chaque groupe ^{p.80} est du reste un trait caractéristique du régime social et politique de la Chine. — Il aide moralement et matériellement les individus dans le besoin et qui, précisément parce qu'ils font partie du clan, ont le droit de compter sur cette assistance. Situation qui n'a pas laissé d'engendrer de fâcheuses habitudes de parasitisme et de népotisme contre lesquelles le gouvernement actuel cherche à réagir.

Les individus de même nom (*sing*) sont censés être tous de même souche (*tsong*). Mais la correspondance entre le *sing* et le *tsong* est loin d'être absolue. Les cas dans lesquels cette correspondance n'existe pas se sont multipliés au cours des âges. Il arrive aussi bien que deux personnes de nom différent se trouvent être de même souche. Finalement, il s'est constitué peu à peu des clans particuliers, régionaux ou locaux, qui parviennent à établir leur généalogie jusqu'à une génération plus ou moins lointaine (on ne remonte guère, pour les effets juridiques, au delà de la neuvième). Plusieurs clans centralisent parfois leurs registres généalogiques et parviennent ainsi à découvrir, par recoupement, un auteur commun. Les registres, rédigés avec une grande précision par le chef du clan, sont importants à plus d'un titre. Ils ont longtemps tenu lieu de l'état civil officiel ; ils contiennent des règles, jadis souveraines, sur le statut familial des membres du clan, notamment au point de vue des rapports de parenté ; l'indignité d'un individu est attestée par sa radiation du registre, fait qui le laisse sans appui, sans protection, parce qu'en Chine, l'individu isolé n'est plus rien.

A l'intérieur de chaque famille, dont le chef est soumis à l'autorité du chef de clan, fonctionne également le régime patriarcal. La parenté y obéit aux mêmes règles que dans le clan. La famille comprend tous les ^{p.81} individus vivant sous le même toit, chaque ménage habitant, avec ses enfants, un pavillon distinct. De larges familles occupent parfois des villages entiers, auxquels elles donnent leur nom. La principale obligation qui pèse sur les membres inférieurs de la famille est l'interdiction de partager le bien familial et d'avoir un établissement séparé tant que les parents sont encore vivants. Cette règle n'a été atténuée que dans ces dernières années par les tribunaux, avant de disparaître du Code en vigueur.

Le mariage demeure, bien entendu, la base essentielle et sacrée de toute famille. Avec la mort, il est l'acte le plus solennel. Le mariage obéit à des règles strictes, et d'abord, jusqu'à une époque récente, à celle de l'exogamie, qui exigeait que l'on ne prît pas femme dans son propre *tsong*, c'est-à-dire que l'on épousât une femme d'un nom différent, du moins quand la correspondance entre le *tsong* et le *sing* était établie. Traditionnellement, le mariage est arrangé par des entremetteurs. Ceux-ci, au nombre de leurs bons offices, ont celui de recueillir, pour les soumettre à un examen horoscopique,

les cartes établies par les deux familles et contenant, pour chacun des fiancés possibles, quatre groupes de deux caractères cycliques exprimant l'année, le mois, le jour et l'heure de la naissance. C'est la cérémonie dite de l'« échange des huit caractères ». Viennent ensuite les fiançailles, qui précèdent obligatoirement le mariage, souvent de plusieurs années. Ces institutions sont gouvernées par des règles strictes d'origine rituelle et conservées dans la série des codes dynastiques. La jeune fille est amenée dans la famille de son mari, qu'elle aidera à célébrer le culte de ses ancêtres. Elle sort juridiquement de sa propre famille dans laquelle, jusqu'à une époque très récente, elle n'avait même pas de droits de succession. Après la mort de ^{p.82} son mari, ou simplement de son fiancé, la jeune femme ou la jeune fille continue d'être rattachée exclusivement à sa nouvelle famille. C'est à elle qu'elle doit demander la permission de contracter de nouvelles fiançailles ou un nouveau mariage. On a souvent insisté sur la condition inférieure des filles dans la famille classique. Le fait est exact¹. Mais une fois mariée, et bien que soumise à l'autorité tyrannique de sa belle-mère, la jeune femme occupe une position nettement supérieure à celle, par exemple, d'une femme de harem. Si elle a un fils, elle est entourée de respect et d'attentions. La mère a, dans toutes les classes, un statut social et juridique élevé. Elle a rempli en effet sa fonction essentielle, qui est de donner à son mari un héritier mâle capable d'assurer à son tour la continuité du culte des ancêtres. Pour tout individu, en Chine, avoir une descendance est la manifestation la plus nette de la piété filiale, cette vertu honorée jusque dans ses traits les plus excessifs. Si, à un certain âge, la femme légitime n'a pas de fils, ce fait est suffisant — mais nullement nécessaire — pour autoriser le mari à prendre une ou plusieurs concubines. L'aîné des fils des concubines sera le successeur légitime au culte des ancêtres. Le statut de la concubine résulte d'un véritable contrat passé avec le chef de famille, sans que ce contrat soit en quoi que ce soit assimilable à un mariage véritable. Entre 1912 et 1925, la jurisprudence avait édifié une remarquable construction juridique destinée à consolider les effets de ce contrat, surtout en ce qui concernait la brusque rupture des relations et le renvoi injustifié, tandis que ces mêmes effets au point de vue purement familial étaient nettement circonscrits.

^{p.83} Une institution d'origine immémoriale est celle consistant à faire venir un gendre dans la famille du beau-père : c'est le mari-gendre, ou gendre appelé, *tchouei fou*, qui prend, en principe, le nom de la famille de sa femme. A l'inverse, il existe la pratique coutumière très répandue de faire venir très jeunes dans les familles les filles qui épouseront plus tard les garçons de ces familles.

On trouve à la fois, dans la Chine classique, la répudiation des femmes et le divorce par consentement mutuel. Les textes visant la répudiation étaient,

¹ L'infanticide est fréquent, bien que moins courant que l'avortement criminel en Europe. Quant à la vente des filles par leurs parents, elle a pour cause principale la misère.

jusqu'à une date toute récente, de très anciennes dispositions rituelles. Il y avait sept cas de répudiation, parmi lesquels le bavardage inconsidéré de l'épouse, sa jalousie, une maladie mauvaise, la négligence à s'acquitter de ses devoirs envers ses beaux-parents. Mais la femme pouvait éviter la répudiation si elle invoquait l'une des « trois exceptions », à savoir : elle avait porté durant trois ans, avec son mari, le deuil des parents de ce dernier ; — les deux époux, à l'origine humbles et pauvres, étaient devenus riches et considérés ; — la femme n'avait plus de famille pouvant la recueillir. — Pour une femme veuve, il était traditionnellement regardé comme un acte de haute vertu de ne pas se remarier. Il existait même des coutumes — elles se sont perpétuées jusqu'à nos jours — d'après lesquelles la jeune fille dont le fiancé était décédé avant le mariage contractait avec l'ombre du défunt une sorte de mariage spirituel. On élevait des monuments à ces femmes vertueuses et fidèles.

Les règles du registre généalogique déterminent le statut juridique des enfants, qu'ils soient nés de la femme légitime ou d'une concubine. La filiation adoptive est prise en considération, mais ses effets sont précisés par la loi, désireuse d'éviter que le fils adoptif, ^{p.84} appartenant à une autre souche, *tsong*, que l'adoptant, puisse « troubler le sang », *louan tsong*, par suite d'une institution illégale d'héritier. En pareil cas, il y a lieu au retour obligatoire de l'adopté dans sa famille paternelle, tandis que le retour n'est que facultatif si l'adoptant vient à avoir un fils du sang postérieurement à l'adoption. L'enfant adoptif possède des droits de succession aux biens, mais non au culte, de l'adoptant. Enfin, la loi impériale connaissait un cas particulier d'adoption, celui de l'enfant abandonné de moins de trois ans, recueilli et élevé par l'adoptant. Cet enfant prend alors le nom de son bienfaiteur. Il peut en recevoir des biens, mais, n'étant pas de même *tsong*, ne peut succéder à son culte. C'est un des cas dans lesquels, à l'identité de nom, *sing*, ne correspond pas l'identité de *tsong*.

Le droit successoral, à l'intérieur de ces puissantes unités sociales que sont le clan et la famille, est remarquable par le nombre et la précision de ses règles techniques, provenant des rituels et conservées dans la législation impériale. Jusqu'en 1931, ce droit reposait sur une distinction fondamentale entre la succession au culte et la succession au patrimoine. Pour assurer le maintien du culte, c'est-à-dire la continuité du *tsong*, il était nécessaire d'instituer comme héritier le fils aîné de la femme légitime, ou, à défaut, d'une concubine. L'héritier institué devait être du même *tsong* que l'instituant et choisi selon l'ordre légal, ce qui comporte deux conditions : l'alternance des générations (ordre *tchao mou*) et l'ordre « de proche à proche », conduisant à l'institution à titre d'héritier des fils des frères jusqu'aux parents du plus petit deuil. Il était permis exceptionnellement de déroger à l'ordre de proche à proche, jamais à l'ordre *tchao mou*. Un père dont le fils marié est décédé, et qui n'a pas d'autre fils, peut, ^{p.85} exceptionnellement, instituer un héritier au défunt en vue d'attendre la naissance d'un petit-fils. Jadis, on estimait que les branches cadettes d'une famille devaient se dépouiller de leurs héritiers au profit de la

branche aînée si celle-ci en manquait. Mais le législateur, afin de faciliter l'institution d'un héritier dans les familles n'ayant qu'un fils unique, avait organisé une forme de succession dite à deux branches. — La succession au culte était une question préjudicielle de la succession aux biens. En principe, le patrimoine du défunt est recueilli par le fils ou l'héritier légalement institué. La veuve en a l'administration provisoire. Cette solidarité des deux ordres de succession n'est pas absolue, et d'autres personnes — fils adoptif, gendre appelé — peuvent recevoir une quote-part de l'hérédité, étant entendu que la part la plus importante des biens est réservée à l'héritier du culte pour lui permettre de s'acquitter de son obligation. Les filles avaient ainsi certains droits successoraux éventuels et recueillaient même l'ensemble des biens du défunt lorsqu'il n'existait aucun héritier mâle susceptible de succéder au culte selon l'ordre légal. — Toutes ces règles étaient très strictes et la pratique des testaments, rendue inutile, fort peu répandue. Avec celles du mariage, elles avaient abouti à faire de la famille une institution harmonieuse et puissante. C'est à sa forte structure familiale que la Chine doit la durée de sa civilisation et le maintien de son unité sociale à travers les vicissitudes de son histoire politique.

@

B. — Le gouvernement

On sait que le prince sage, idéal de l'École confucéenne, atteste qu'il a reçu le mandat du Ciel par son aptitude à faire régner dans l'Empire une harmonie qui fait de l'État une vaste famille. Le devoir essentiel ^{p.86} du souverain est d'observer et de comprendre la parfaite régularité de l'Univers, et, par son exemple, d'amener ses sujets à vivre selon les lois d'un ordre social dérivé de l'ordre universel. Ce n'est qu'après la chute de l'Empire, en 1911, qu'on s'est occupé de droit constitutionnel. La constitution impériale n'était pas écrite. Le pouvoir du prince se justifie par son prestige et son habileté à rendre sensibles les principes d'ordre et de hiérarchie qui gouvernent l'Univers comme l'individu. Les règles de la succession au trône sont les mêmes que celles de la succession privée. Mais la notion d'un pouvoir héréditaire n'est pas une notion chinoise. Ce qui compte avant tout, ce sont les manifestations par lesquelles le Ciel montre qu'il confère, maintient ou retire son mandat. La survenance de prodiges, ou simplement de faits en contradiction avec l'ordre normal des choses, atteste que la faveur du Ciel s'éloigne de l'empereur, que la vertu dynastique est prête à s'éteindre. Le prince redevient alors un simple particulier que ne protège plus aucun interdit. On peut le tuer — c'est la théorie du régicide légitime de Mencius — et attendre que de l'anarchie subséquente surgisse un nouveau prince dont le prestige et le succès seront la preuve qu'à son tour il a reçu le mandat du Ciel.

Ainsi l'empereur de Chine ne saurait être comparé à aucun autre type de souverain. Surtout, il n'a rien du despote que font apparaître les monarchies orientales. L'idéal est qu'il demeure immobile, comme l'Étoile Polaire autour

de laquelle tournent les autres étoiles, dit l'École confucéenne, en assurant par son seul exemple, et avec un minimum de contraintes, le maintien de l'ordre social à l'image de celui de l'Univers. Un admirable texte du *Tai hio*, traité attribué au petit-fils de Confucius ou à l'un des disciples du Sage, contient^{p.87} la substance de la philosophie chinoise du gouvernement :

« Les anciens Rois qui désiraient faire resplendir le *T'ö* (l'Efficace) dans l'empire commençaient par bien gouverner leur domaine ; désirant bien gouverner leur domaine, ils commençaient par mettre de l'ordre dans leurs familles ; désirant mettre de l'ordre dans leurs familles, ils commençaient par se cultiver eux-mêmes ; désirant se cultiver eux-mêmes, ils commençaient par rendre conforme aux règles leur vouloir (leur cœur) ; désirant rendre leur vouloir conforme aux règles, ils commençaient par rendre sincères leurs sentiments ; désirant rendre sincères leurs sentiments, ils commençaient par pousser au plus haut degré leur sagesse.

— Pousser sa sagesse au plus haut degré, c'est scruter les êtres. Quand ils avaient scruté les êtres, leur sagesse était poussée au plus haut degré ; quand leur sagesse était poussée au plus haut degré, leurs sentiments étaient sincères ; quand leurs sentiments étaient sincères, leur vouloir était conforme aux règles ; quand leur vouloir était conforme aux règles, eux-mêmes étaient cultivés ; quand eux-mêmes étaient cultivés, leurs familles étaient en ordre ; quand leurs familles étaient en ordre, leur domaine était bien gouverné ; quand leur domaine était bien gouverné, l'empire jouissait de la Grande Paix.

— Depuis le Fils du Ciel jusqu'aux gens du peuple, tout le monde doit avoir pour principe : cultiver sa personne. »¹

On ne saurait surestimer la portée d'une telle doctrine, pas plus qu'on n'en pourrait contester la permanence. Le 6 janvier 1936, le général Chiang Kai-shek, président du Conseil exécutif, prononçait un discours qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'une exaltation du texte confucéen. Et sans doute l'orateur voit surtout dans le *Tai hio* le principe et la justification de ce mouvement de la « Vie Nouvelle » que j'indiquerai plus^{p.88} loin. Mais il en fait aussi la base d'une révolution psychologique et d'une reconstruction nationale qui ne sont en fait que la renaissance et la redécouverte de conceptions séculaires, déjà prônées par le président Sun Yat-sen, et dans lesquelles le général Chiang Kai-shek admire « des perles précieuses de sagesse qui ne se trouvent que dans la philosophie politique chinoise ». Les enseignements du *Tai hio*, dit-il encore, « représentent l'essence de cette philosophie. Leur ligne de raisonnement est à la fois logique et scientifique ». Il ajouta que, depuis plusieurs années, il s'était fait une règle de relire tout le volume au moins une

¹ [css : cf. *Tai hio*, chapitre X].

fois par an, convaincu qu'il était plus que jamais de la sagesse qui y est incluse. — Il est difficile de donner une illustration plus frappante de cette tendance des hommes qui gouvernent la Chine à se retourner vers les enseignements des Sages.

Le prince, considéré à la lettre comme le père d'une immense famille, celle de ses sujets, tient son mandat du Ciel, et c'est au Ciel qu'il rend ses comptes, au cours d'une cérémonie annuelle qui n'a disparu qu'après la chute de l'Empire. Il est avant tout une sorte de lien mystique entre le Ciel et la Terre. Il règne plus qu'il ne gouverne. L'exécution de ses ordres est assurée par cette énorme machinerie qu'est la bureaucratie officielle. Dans ce domaine, les Chinois ont été des créateurs de génie. Dans tous les pays, le formalisme et la paperasserie des administrations sont des thèmes de plaisanteries faciles. En Chine, la hiérarchie des fonctionnaires et les attributions des bureaux ont eu, de tout temps, le caractère grandiose, solennel et quasi sacré de phénomènes de la nature. Un rituel, le *Tcheou li*¹, décrit avec minutie les institutions administratives attribuées aux Tcheou. L'organisation qu'il retrace, imprégnée de symbolisme primitif et de philosophie^{p.89} politique confucéenne, s'est, dans ses grandes lignes, perpétuée jusqu'à nos jours. Sous des noms différents, un grand nombre d'organes et de fonctionnaires de la dernière dynastie exerçaient leurs attributions d'après les principes de ce rituel². A ne l'envisager que dans ses traits essentiels, l'administration impériale se présentait sous l'aspect suivant. A la capitale, sous l'autorité directe du souverain, se trouvait d'abord un Grand Conseil ou Conseil d'État ne comprenant qu'un petit nombre de membres. Il était en charge des plus importantes affaires de l'État. Mais en réalité, surtout dans les dernières années de la dynastie mandchoue, l'organe le plus actif était le *Nei ko*, Grand Secrétariat ou Chancellerie impériale, composé de six membres. Sous la toute puissante impératrice Ts'eu-Hi, le *Nei ko* était devenu un foyer d'intrigues et de corruption qui n'a pas peu contribué à la chute de la dynastie. Les audiences impériales avaient ordinairement lieu avant le lever du jour. A côté de ces deux plus hauts organismes du gouvernement, un grand nombre d'institutions : conseils, bureaux, ministères, etc., se partageaient l'administration centrale. Les plus importants étaient les Six Ministères — déjà décrits dans le rituel de Tcheou, où ils sont rattachés à un système cosmogonique — à savoir : le *Li pou* (ministère des Fonctionnaires, ou de l'intérieur), le *Hou pou*, en charge des finances, du recensement, des institutions civiles, le *Li pou*, ou ministère des Cérémonies, le *Ping pou* (ministère de la Guerre), le *Hing pou*, ministère des Châtiments, le *Kong pou*, ministère des Travaux publics. Les attributions du ministère des Fonctionnaires et celles du ministère des Cérémonies avaient une^{p.90} importance particulière. Le premier était l'organe

¹ [css : cf. *Le Tcheou li ou Rites des Tcheou*, trad. Éd. Biot]

² On peut comparer l'organisation du *Tcheou li* avec celle qui est décrite dans l'ouvrage publié en 1912 par A. BELTCHENKO et E. E. MORAN, sous le titre : *Present Day Political Organization of China*, trad. de H. S. BRUNNERT et V. V. HAGELSTROM.

régulateur de la bureaucratie qui administrait l'Empire. Depuis des siècles, les fonctionnaires sont recrutés à l'aide d'un système d'examens très compliqué et qui, en dépit de ses défauts, reste une création remarquable du génie chinois. En bien comme en mal, ce système a joué un grand rôle dans l'histoire sociale et politique de la Chine. Ces examens, exclusivement littéraires, de plus en plus difficiles à mesure que l'on désirait s'élever dans la hiérarchie, faisaient de chaque fonctionnaire un perpétuel candidat depuis sa jeunesse jusqu'à un âge fort avancé¹. C'était d'après les résultats de ces examens que le ministère proposait à l'empereur les nominations, promotions, rétrogradations, révocations, honneurs, titres, décorations, etc., événements capitaux qui jalonnaient l'existence de toute l'élite, c'est-à-dire des lettrés². Système démocratique, car il permettait l'accès des hautes fonctions de l'État aux plus pauvres d'entre les citoyens. Il a du reste été conservé, avec de profonds remaniements, comme base de l'organisation politique actuelle. — Quant au ministère des Cérémonies, on se tromperait à n'y voir qu'une sorte de bureau du protocole. C'était en fait un organisme d'inspiration confucéenne. Les cérémonies, les rites, par leur accomplissement correct, créent et traduisent la parfaite harmonie entre l'ordre universel et l'ordre social. Le caractère *li*, imparfaitement rendu par les termes « rites » ou « cérémonies », p.91 possède un vaste contenu éthique. D'où la nécessité d'un ministère spécial pour la préservation des modes d'expression par lesquels se manifestent les relations sociales de nature publique et privée. — Une division du ministère des Cérémonies, le *Yue pou*, bureau de la Musique, veillait à la conservation des principes de la musique officielle, regardée, dans la théorie confucéenne, comme propre à assurer le fonctionnement harmonieux de la société.

Dans cette bureaucratie, il n'y avait point de place pour un ministère des Affaires étrangères. L'humanité était considérée par les Chinois comme formant une vaste unité politique et de culture. Pour les « Barbares », incapables de comprendre l'ordre universel, il existait un organisme chargé de leurs relations avec la Chine, le *Li fan yuan*, devenu la Commission des affaires mongoles et tibétaines. Ce n'est que le 31 janvier 1861 que, sous la pression des Puissances européennes, la Chine consentit à reconnaître qu'il pouvait exister des gouvernements étrangers admis d'une manière permanente à traiter avec l'Empire sur un pied d'égalité, conformément aux règles du droit international. Ainsi fut créé le *Tsong li ko kouo che wou ya*

¹ Les règlements sur les examens prévoyaient le cas de candidats ayant dépassé 80, 95 et 100 ans. Il s'agit de candidats pourvus du grade de bachelier, *kiu jen*, à la suite de l'examen provincial et qui se présentent sans succès, pendant de longues années, à des examens supérieurs. S'ils ont fait de bonnes compositions, ils obtiennent de l'empereur, bien que n'ayant pas été reçus un diplôme de consolation. Voilà de quoi faire rêver notre étudiant de 40^e année !

² Les Européens donnent traditionnellement aux fonctionnaires chinois l'appellation générique de « mandarins ». Ce terme, d'origine portugaise, n'a pas d'équivalent chinois.

men, devenu plus tard le *Wai wou pou*, puis le *Wai kiao pou*, ou ministère des Affaires étrangères.

Une institution remarquable de l'ancienne organisation politique — du reste conservée dans le régime actuel — était le bureau des Censeurs, dont les origines remontent au III^e siècle avant J.-C. Son rôle était de critiquer le gouvernement, d'en signaler les erreurs et les fautes, de faire même à l'empereur des remontrances sur sa conduite, de contrôler les fonctionnaires, de dénoncer la corruption et les abus. Le bureau des Censeurs, *T'ou tcha yuan*, le ministère des Châtiments *Hing pou*, et la Cour suprême de justice, *Ta li sseu*, formaient ensemble les « Trois Hautes Cours », *San fa sseu*, juridiction d'appel suprême pour tous les procès criminels dans lesquels la peine capitale était encourue. Une organisation analogue se retrouvait dans les provinces, les plus vastes des divisions administratives du territoire chinois, dans les préfectures et les districts (*hien*). Du vice-roi ou du gouverneur, jusqu'au simple chef de village, tous les fonctionnaires étaient regardés comme exerçant dans leur sphère l'autorité patriarcale que l'empereur manifestait à la tête de l'État. Tous, formés à la discipline confucéenne, étaient censés gouverner leurs administrés par leur exemple. Chacun d'eux était responsable envers son supérieur des fonctionnaires placés sous ses ordres. Une grande autonomie était du reste laissée à ces institutions provinciales et locales. Dans l'ordre économique, notamment, le gouvernement central n'intervenait que dans une mesure modeste. Il faut observer que cette décentralisation, conjuguée avec l'initiative de nombreuses institutions semi-officielles ou privées, au premier rang desquelles se placent les chambres de commerce, a toujours eu en Chine des avantages marqués. C'est sur elle que le gouvernement actuel s'appuie pour réaliser la reconstruction du pays.

En dépit de son excellence, l'organisation administrative de la Chine impériale présentait de graves défauts. L'un des plus notoires était la corruption¹. Les traitements des fonctionnaires étaient très faibles. Chacun d'eux était contraint de faire vivre, non seulement sa famille — la vaste famille chinoise, où les parents les plus lointains comptent sur le parent riche pour les aider — mais encore toute une clientèle ^{p.93} d'auxiliaires, de secrétaires, d'aspirants fonctionnaires. Il était de plus obligé de payer des sommes substantielles — euphémiquement présentées comme des « cadeaux de courtoisie » — à tous ceux qui l'avaient aidé à obtenir son poste. Bien des gens parvenaient à de hautes charges, qui avaient su éviter la longue voie des examens. La recommandation et le pot-de-vin étaient élevés à la hauteur d'institutions. Pour faire face à ces lourdes dépenses, les fonctionnaires n'avaient d'autres ressources que de pressurer leurs administrés. Ces procédés étaient si ancrés dans les mœurs que lorsqu'un fonctionnaire quittait son poste, le plus bel éloge qui pouvait lui être décerné était celui de n'avoir commis que

¹ V. LI CHANG, *Mœurs des mandarins sous la dynastie mandchoue*. Paris, 1935.

les exactions raisonnables et pour ainsi dire rituelles. On lui élevait alors un arc de triomphe.

@

C. — La condition économique.

L'agriculture. — La société comprend quatre classes : les lettrés, les agriculteurs, les artisans, les marchands. Mais, dès ses origines, la civilisation chinoise apparaît comme spécifiquement agricole. Aujourd'hui encore, on estime qu'au moins 75 % de la population se livre à l'agriculture. L'empereur, au printemps, traçait solennellement le premier sillon de l'année, cérémonie que tous les chefs de provinces et de districts répétaient en son nom dans leurs subdivisions respectives. On a maintes fois vanté l'habileté, l'ingéniosité, la patience des paysans chinois. Dans les régions fertiles, l'agriculture devient du jardinage. L'irrigation est largement pratiquée. En dépit des méthodes archaïques, la terre donne souvent plusieurs récoltes annuelles. Grâce à l'extrême densité de la population, le travail est surtout fait à la main ou à l'aide d'instruments primitifs. L'engrais humain est abondamment employé. L'activité des paysans est réglée d'une manière rituelle. ^{p.94} Ils continuent de faire ce que leurs ancêtres ont toujours fait. Le calendrier, base de toute vie agricole, était l'une des grandes préoccupations de l'État. On a relevé son extraordinaire précision, due à l'expérience acquise à la suite d'observations séculaires. Dans un pays dont la philosophie sociale et politique comporte un conformisme humain à l'ordre de l'Univers, l'existence des paysans est faite plus qu'ailleurs d'une rigoureuse obéissance aux ordres de la nature. La passivité, trait de civilisation agricole, fait que le paysan chinois accepte avec stoïcisme les fléaux que lui envoie le Ciel — signes évidents d'un mauvais gouvernement. Mais son pouvoir de récupération et sa vitalité lui permettent, après les dévastations causées par la sécheresse ou l'inondation, de remettre les choses en état avec une surprenante rapidité. Dans son imprévoyance, le paysan a, depuis des siècles, abattu les forêts, se privant ainsi d'un moyen de protection contre les inondations. Beaucoup de terrain est perdu du fait des tombes qui parsèment la campagne, et aussi des pistes et des chemins, souvent tracés au gré des passants.

En ce qui concerne l'amodiation des terres, la Chine a pratiqué bien des régimes. Le plus anciennement décrit — son authenticité est d'ailleurs mise en question — est le système du *tsing t'ien*, correspondant à une division des terres en carrés de neuf parties égales, la partie centrale appartenant à l'État. Ce régime aurait été aboli au IV^e siècle av. J.-C. et remplacé par un système comportant une division simplement faite à l'aide de routes et de canaux, sans réserve au profit du souverain. A plusieurs reprises, des réformateurs ont instauré des régimes agraires qui ont permis à la Chine de faire toutes les expériences économiques concevables, depuis le libéralisme absolu jusqu'au socialisme d'État. Si l'on fait abstraction ^{p.95} de ces mouvements, parfois profonds et durables, le système normal est resté celui du fermage. Sans

doute, la propriété individuelle a toujours existé en Chine. Mais il est difficile de parler de propriété individuelle dans un pays dont le régime social est fondé sur la prééminence des clans et des familles. Le propriétaire est soit un particulier — fonctionnaire, marchand, industriel — résidant à la ville, soit une collectivité : clan, monastère, association philanthropique, guilde. Le domaine, souvent très vaste, est donné à bail à tout un peuple de petits fermiers. La rente est payée en argent ou en nature. Elle atteint un taux parfois incroyable. On connaît des cas dans lesquels le propriétaire se réservait jusqu'à 72% des profits¹. Si l'on songe que, sur une surface de terrain souvent fort exiguë vit une famille nombreuse², on aura une idée de la condition misérable de la majorité des paysans. Cet état de choses se prolonge depuis des siècles et engendre les conséquences sociales les plus funestes, dont la principale est le banditisme. Poussé par la misère, le paysan en est réduit à vendre ses filles et à se joindre à une troupe d'êtres aussi dénués que lui. Grossie de sans-travail et de déserteurs, cette horde^{p.96} de gens naturellement paisibles et honnêtes devient une armée vivant de pillage et semant la terreur. A toutes les époques, la Chine a connu cette plaie. Et néanmoins, depuis des siècles, des familles innombrables vivent ainsi dans leur village d'origine, sur un lot de terre composé de parcelles minuscules souvent éparpillées aux quatre coins du pays, sans cesse divisées et réduites à travers les générations successives par le jeu de la succession au culte des ancêtres.

L'artisanat. — L'industrie, au sens moderne, était pratiquement inconnue dans la Chine ancienne. Il existait, en revanche, un artisanat très actif et développé dans tout le pays et surtout dans les villes. Là, les artisans, comme on le voit encore de nos jours, se groupaient selon leur spécialité dans certains quartiers ou dans certaines rues. Avec un outillage souvent rudimentaire, ils produisaient, non seulement les objets courants nécessaires à l'existence, mais encore de véritables œuvres d'art. Il ne saurait être question d'énumérer ici ces productions de l'artisanat chinois. Mais leur variété atteste qu'en dépit de la pauvreté des masses, il a toujours existé en Chine une catégorie de gens

¹ Le Code foncier du 30 juin 1930 est considéré comme ayant réalisé un grand progrès en interdisant (art. 177) tout fermage supérieur à 37, 5 % du produit net total de la récolte.

² Une enquête récente a établi que les parcelles de terre affermées dépassent à peine un cinquième d'hectare en moyenne et que chaque famille chargée de cultiver ces lots minuscules se compose en moyenne de 5, 7 personnes. Dans le Nord de la Chine, où les paysans sont le plus pauvres, on a calculé que la somme dont dispose annuellement chaque individu pour la nourriture, le combustible, le logement, le vêtement et autres besoins irréductibles de l'existence, s'exprime par un chiffre équivalant à environ 75 francs français. Il est vrai qu'il y a quelques mois, un étranger appartenant à une œuvre de secours aux victimes de la famine et des inondations dans le Kiang-sou pouvait écrire : « Actuellement, un billet de cinq dollars (moins de 25 francs français) permettrait à une famille ruinée de retourner dans son pays, d'y bâtir une petite cabane, d'acheter ou d'emprunter quelques boisseaux de grain pour ensemer son petit terrain ; et cela, pour des centaines de familles, signifierait une récolte à la fin de juin ».

aisés ou riches susceptibles de faire vivre les industriels de toutes les régions du pays. Toute grande ville renferme en abondance des représentants de corps de métiers dont les productions remplissent d'innombrables boutiques : barbiers, cordonniers, teinturiers, fourreurs, chapeliers, photographes, libraires, fabricants d'étoffes, de meubles, d'articles pour funérailles, bijoutiers, orfèvres, graveurs, fabricants de tapis, droguistes, la liste pourrait être indéfiniment allongée. Au visiteur occidental, beaucoup de villes chinoises offrent une saisissante image de ce qu'ont dû être les industries de l'Europe avant l'apparition du machinisme.

^{p.97} L'artisanat était et est encore organisé sous la forme corporative. Des guildes, souvent puissantes, réunissaient les petits artisans, travaillant en famille ou en association non capitaliste. Enfin, si la Chine ancienne n'a jamais connu la grande industrie, elle a su dès une haute antiquité l'art d'exploiter, par des moyens primitifs, de nombreuses mines de houille, de sel, de minerais divers. La construction des jonques était une entreprise florissante dans les provinces du Sud-Est.

Le commerce. — L'éloignement de la Chine et son isolement géographique l'ont tenue longtemps à l'écart du commerce international. Si actif que le trafic ait pu y être à certaines époques, les « Routes de la Soie » à travers l'Asie centrale et les voies maritimes entre l'Arabie et la Chine méridionale n'ont servi qu'à un échange de marchandises de luxe, d'une importance minime eu égard à l'étendue de l'empire et au chiffre de sa population. En revanche, le pays a connu de tout temps un intense commerce intérieur. Dans les villes et aussi à la campagne, le nombre des petits commerçants, la variété des commerces, sont aussi remarquables que l'abondance des artisans et la diversité des métiers. L'habileté commerciale du Chinois est proverbiale. Innombrables sont ceux qui, partis de la plus humble condition, ont su réaliser de grosses fortunes dans des entreprises commerciales, chez eux ou à l'étranger. En dépit du mépris des lettrés, qui affectaient de les reléguer au bas de l'échelle sociale, juste avant les soldats, les marchands ont toujours été, avec les agriculteurs, un facteur essentiel de la civilisation chinoise.

Cette intense activité commerciale s'exerçait, comme de nos jours encore, par le moyen de guildes. On ne ^{p.98} saurait trop insister sur le rôle qu'ont joué de tous temps ces organisations. Le Chinois isolé n'a jamais été qu'une exception. Par tempérament et par nécessité, il lui faut toujours intégrer son activité, qui est grande, dans les cadres d'une unité sociale déterminée : famille, clan, associations, guildes, sociétés secrètes ¹.

¹ La place fait défaut pour insister sur le rôle immense des sociétés secrètes en Chine, rôle social et politique surtout. On estime qu'aujourd'hui encore une grande partie de la population mâle susceptible d'exercer une influence dans un domaine déterminé est enrôlée dans ce

Pour s'en tenir aux guildes, elles sont l'une des plus remarquables manifestations du génie des Chinois pour l'association et la coopération. Car c'est un trait paradoxal de ce peuple qu'il concilie aisément un individualisme dégénérant maintes fois en dissensions et en anarchie, surtout dans le domaine politique, avec un goût de l'action collective qui lui permet souvent d'obtenir des résultats remarquables¹. Les guildes en offrent un parfait exemple. Il n'est guère d'activité sociale qui n'ait recours à cette forme de groupement. Non seulement les artisans et les marchands ont les leurs, mais aussi les bateliers, les pêcheurs, les barbiers, les charpentiers, les cuisiniers, les acteurs, les domestiques, les conteurs. Même les aveugles, les mendiants, les voleurs, ont leurs associations professionnelles, si l'on peut dire. Beaucoup d'entre elles sont purement locales, mais un grand nombre ont une activité régionale et plusieurs ont des ramifications sur tout le territoire. Elles ont leurs règles, très strictes et rarement méconnues. Elles perçoivent des cotisations et des amendes, reçoivent souvent des dons substantiels. Dans l'industrie, leur rôle rappelle celui des corporations françaises sous l'ancien régime. Les guildes commerciales ont une organisation plus complexe et leur activité est comparable à celle qu'ont exercée des institutions similaires dans les Républiques italiennes. Dans la Chine impériale, les chambres de commerce se sont maintes fois substituées au gouvernement dans les attributions qui revenaient normalement à celui-ci. Elles fixaient les prix, unifiaient les transactions, levaient des impôts, des péages, construisaient des routes, des petits canaux, organisaient des foires et des marchés, entretenaient des institutions de bienfaisance. En matière de communications, de monnaie, de banque, d'effets de commerce, les guildes ont eu un rôle constructeur certain. Souvent riches et puissantes, elles ont tenu une place essentielle dans la vie provinciale et municipale. Même leur action s'est fait plus d'une fois sentir sur la politique extérieure du pays, par exemple dans l'organisation du boycottage des marchandises étrangères.

genre de sociétés, d'origine fort ancienne. Un grand nombre sont fondées pour des fins religieuses ou de bienfaisance. D'autres sont de véritables coopératives agricoles ou commerciales. Quelques-unes sont célèbres par leur activité politique qui a mis plus d'une fois en péril le gouvernement. Elles ont souvent dégénéré en de vastes entreprises de banditisme. Les plus fameuses, à des titres divers, ont été celles des Sourcils Rouges, des Bonnets Jaunes, l'association dite Ko lao houei, la Triade (*San ho houei*), les associations du Lys Blanc et du Nuage Blanc, celle des Boxers, etc. — V. B. FAVRE, *Les sociétés secrètes en Chine*, Paris, 1933.

¹ Innombrables sont en Chine les groupements de toute nature. Les fermiers organisent des syndicats d'arrosage, des associations pour la protection des récoltes, pour la défense contre les inondations. Les originaires d'une même province se groupent partout en associations de bienfaisance qui secourent les pauvres, servent des pensions aux veuves, facilitent l'instruction des enfants, rapatrient les vivants et les morts, organisent des fêtes et des pèlerinages. Des formes rudimentaires, mais souvent très efficaces, d'assurance sont pratiquées par d'autres associations dans tous les domaines : vie, incendie, vol, constitution de dots, crédit, épargne. Des abris, des écoles, des hôpitaux, des soupes populaires sont créés par des associations qui sont souvent bouddhiques.

En dehors de l'action des guildes, le commerce traditionnel offre quelques traits demeurés intacts. Les affaires se font normalement par des intermédiaires. Tout service rendu, quel qu'il soit, implique une rémunération sous forme de commission. Cet usage est tellement répandu dans toutes les classes de la société ^{p.100} qu'il déconcerte les Occidentaux. Si un marchand veut offrir sa marchandise à domicile, il devra, en entrant, payer une petite somme aux domestiques et, en sortant, leur remettre une commission sur le prix qu'il a touché. Personne n'aurait l'idée de s'insurger là contre. Enfin, dans le commerce de détail, la fixation du prix résulte d'une longue discussion quasi rituelle entre vendeur et acheteur. Il serait incorrect, de part et d'autre, d'indiquer un chiffre ferme dont le refus par l'une des parties ferait perdre la face à l'autre. En Chine, tout doit se régler par voie de compromis, de concessions mutuelles. Pour laisser une marge suffisante à ces concessions, l'acheteur offre un prix qu'il sait manifestement trop faible et le vendeur émet un chiffre qu'il sait manifestement trop élevé. Au bout d'un temps raisonnable et de débats qui font partie du code du savoir-vivre, l'accord se fait sur un chiffre intermédiaire, celui-là même que vendeur et acheteur avaient envisagé dès le début de la transaction, mais qu'il eût été incorrect de dévoiler brutalement et sans ménager la « face » de chacun. Mais promesse faite est normalement promesse tenue. Sous cet aspect, l'honnêteté commerciale des Chinois de la vieille école leur a mérité les justes éloges des négociants étrangers en rapports avec eux.

V. — La vie religieuse et la pensée philosophique

@

« La philosophie chinoise a toujours été tellement conditionnée par le développement religieux des différentes périodes que l'histoire de la pensée chinoise ne peut être proprement comprise sans être étudiée en même temps que celle des religions chinoises. » Ainsi s'exprime M. Hu Shih (Hou Che) dans une étude sur la religion et la philosophie dans l'histoire de ^{p.101} Chine ¹. Cette vue est exacte, et c'est seulement pour la facilité d'exposition que nous séparons ici l'examen de la pensée philosophique de celui de la vie religieuse. Dans les conceptions de Confucius ou de Mō tseu, aussi bien que dans celles des philosophes taoïstes, on peut voir le prolongement de ces courants proprement religieux qui se forment dès les temps historiques de la civilisation. Jusqu'à l'arrivée du bouddhisme, c'est une pensée spécifiquement chinoise qui s'épanouit à travers la variété des écoles. Et tous les éléments destinés à alimenter pour les âges à venir les spéculations des lettrés apparaissent entre le Ve et le IIIe siècle av. J.-C. L'âge d'or de la philosophie chinoise se trouve ainsi coïncider avec la période la plus éclatante de la philosophie grecque. La propagation du bouddhisme, très active à partir du début du IVe siècle ap.

¹ *Symposium on Chinese Culture*, ed. by Sophia H. Chen Zen, Shanghai, 1931, chap. II, p. 31.

J.-C., marque une seconde période de l'évolution philosophico-religieuse. Durant huit siècles, le bouddhisme absorbe l'activité d'un grand nombre de penseurs, tandis que les tenants des conceptions purement nationales s'efforcent de les préserver. En fait, des emprunts mutuels altèrent les traits primitifs des systèmes indigènes et des systèmes importés. Une troisième période, commençant au début du XII^e siècle, est caractérisée par une renaissance des idées chinoises, parmi lesquelles s'élaborent les éléments d'un néo-confucianisme qui a persisté jusqu'à nos jours.

@

A. — La vie religieuse.

On affirme communément qu'il existe en Chine trois religions : le confucéisme, le bouddhisme et le taoïsme. On pourrait aussi bien nommer le christianisme et l'Islam. Mais il faudrait d'abord s'entendre ^{p.102} sur le sens que l'on donne au mot « religion ». Dans le cas de la Chine, la controverse est assez vaine.

Aspects de la vie religieuse. — Il n'est pas besoin d'avoir vécu longtemps dans ce pays pour noter l'absence d'une vie religieuse profonde. Qu'observe-t-on dans la plupart des familles ? Avant tout, des formes variées de superstition. Pas de méditation, ni de prières. Pas d'assistance régulière à des offices. Les manifestations extérieures comportent, dans la maison, quelques images de divinités hétéroclites, une sorte d'autel supportant les tablettes des ancêtres, un récipient où s'accumule la cendre des bâtonnets d'encens. Dans certaines circonstances, surtout quand il y a un mort, on fait venir les desservants du temple le plus proche, souvent même ceux de plusieurs temples appartenant à des religions différentes. A des époques fixées, la famille va visiter les tombes, ou se rend à des pèlerinages qui sont aussi des lieux de fêtes et de marchés. Si l'on demandait à cette famille à quelle confession elle appartient, cette question lui paraîtrait incompréhensible. Un autre trait de la vie religieuse des Chinois est une tolérance parfaite, sinon une indifférence, envers les divers cultes. Au plus grand nombre, l'idée qu'il peut y avoir des « guerres de religion » semblerait inconcevable ou ridicule. Ce n'est pas pour leurs croyances que les missionnaires ont été persécutés. C'est pour leur qualité d'étrangers, importateurs de coutumes regardées comme « barbares » par la communauté, soupçonnés de vouloir détruire la civilisation traditionnelle, ou encore de préparer les voies aux soldats et aux marchands étrangers. Mais tolérance et éclectisme sont les traits marquants de la vie religieuse des Chinois.

Cette vie religieuse est relativement pauvre en ^{p.107} éléments mythologiques et métaphysiques. On croit bien qu'il y a des dieux, des génies, des esprits, que les morts possèdent une forme de survie, mais, pour la majorité, ces croyances sont infiniment vagues. Le Chinois moyen ne saurait

imaginer un dogme tel que celui de la transsubstantiation. Un dogme, cela suppose une confession définie, une croyance ferme, c'est-à-dire des éléments peu compatibles avec la mentalité chinoise. « Ni dogme, ni clergé ne président à la vie religieuse des Chinois. Elle consiste en une foule de menues pratiques — ce sont des pratiques religieuses, car elles sont obligatoires : mais il est bien difficile de savoir quel degré d'efficacité chacun prête à chacune d'elles — et en une masse de croyances confuses — ce sont des croyances religieuses, car elles sont d'ordre collectif : mais il est bien difficile de dire quelle foi chacune d'elles inspire à chacun ¹. » — Dépourvue de dogmes, la vie spirituelle des Chinois comporte surtout des rites, des pratiques qu'on répète mécaniquement comme on se conforme à des rites de politesse. Il y a des formes pour les actes religieux comme pour les actes de la vie laïque. La seule chose qui compte est de suivre ces formes, dont le respect conditionne l'efficacité. Car si l'on se livre à une pratique de caractère religieux, c'est pour en obtenir un résultat. Non pas un résultat dans une autre vie, comme le recherchent les religions de l'Inde ou de la Méditerranée. Mais un résultat immédiat, un profit, pourrait-on dire, car un acte religieux, c'est aussi une opération commerciale. Le but principal des honneurs rendus aux morts, c'est d'assurer la tranquillité de leurs descendants. Ainsi, le rite est tout, et non la croyance, dans la vie religieuse des Chinois. Des rites bien ordonnés, des cérémonies somptueuses recueillent l'appréciation des ^{p.108} connaisseurs. Ce n'est nullement manquer de déférence envers les missionnaires catholiques que d'avancer que les pompes extérieures du culte sont un important élément de succès de leur prosélytisme en Chine. Mais si l'on considère la mentalité des Chinois, il n'y a pas lieu de croire que sous leurs pratiques rituelles se cache un sentiment très profond. Ils sont avant tout sceptiques et areligieux. On se tromperait fort, en revanche, en voyant en eux des athées. Pour nier Dieu, ou les dieux, il faut une force de conviction qui fait généralement défaut à ce peuple de dilettantes. Au surplus, la Chine ne possède-t-elle pas un immense panthéon de dieux et de démons, édifié par les spéculations des théologiens et des philosophes de toutes les époques ? En regard de la grandiose unité de leur civilisation, la vie religieuse des Chinois est faite d'un nombre prodigieux d'éléments disparates empruntés à toutes les croyances, à toutes les pratiques, à toutes les formes de la superstition. Telle est du moins la vie religieuse de la masse, au sein de laquelle les individus attachés par conviction profonde à une confession nettement définie et autonome ne constituent qu'une faible minorité.

La religion primitive. — Le confucéisme. — Dès les temps primitifs, la vie religieuse des Chinois est celle d'un peuple de paysans. Les cérémonies et les fêtes se déroulent d'après un cycle agraire et saisonnier. La plus ancienne peut-être de toutes les croyances chinoises, la plus profonde aussi, en tout cas

¹ M. GRANET, *La religion des Chinois*, p. 185. [css : édition/rechercher 'Ni dogme']

celle qui a joué — et joue encore — un rôle capital dans la vie spirituelle, sociale et politique de la Chine, c'est la conception d'un ordre universel embrassant à la fois l'homme et la nature. C'est surtout la notion d'une solidarité constante entre l'individu et l'univers, d'une ^{p.109} interaction continue de l'ordre universel et de l'ordre social. C'est à cette conception qu'on peut rattacher l'importance du calendrier traditionnel qui fixe les jours fastes et néfastes, permet de savoir à quels moments on doit rester chez soi, à quels moments on peut voyager, entrer à l'école, prendre un bain, conclure une transaction commerciale, manger les légumes ou les fruits de saison. Pour observer la solidarité nécessaire entre l'homme et la nature, la géomancie, *fong chouei*¹, qui traduit un constant souci d'orientation spatiale, n'a pas moins d'importance que le calendrier. De même, pour connaître le destin de chaque individu, le préserver du mauvais sort, il faut recourir à la divination et à l'examen de son horoscope. Le plus célèbre livre de l'École confucéenne, le *Yi king*, est un traité de divination. Celle-ci se fit d'abord à l'aide d'écailles de tortues qu'on flambait ou qu'on touchait avec un fer chaud. Les fissures produites par la chaleur étaient interprétées par des spécialistes². On se servait aussi d'une plante, l'achillée, dont on soumettait des brins à un nombre défini de coupes. Plus tard on utilisera un système compliqué de diagrammes, tel que celui qui nous a été précisément conservé dans le *Yi king*. Enfin, les songes, les prodiges, feront également l'objet d'interprétations.

A la croyance en la solidarité de l'homme et de la nature, peut être également rattachée l'obligation sacrée qui s'impose à tout Chinois de se faire enterrer dans le pays natal, de reprendre ainsi contact avec la ^{p.110} terre des ancêtres, notion complémentaire qui fait du reste apparaître un autre ordre de croyances et de pratiques. Les cérémonies et les fêtes agraires des anciens Chinois se déroulaient dans les Lieux Saints. La communion sexuelle en était à l'origine le rite principal. La notion de l'opposition des sexes dans l'ordre humain, comme dans l'ordre naturel, les principes d'action concurrente et antithétique dont cette notion est la base, principes fondamentaux de l'organisation chinoise, se traduisent par les catégories du *yin*, élément féminin, et du *yang*, élément masculin. Dans ces Lieux Saints, s'élaborèrent peu à peu diverses croyances religieuses et divers cultes. La Terre était représentée comme une mère. La substance familiale était regardée comme éternelle à l'égal de la Terre. « Une mort ne la diminuait point, ni une naissance ne l'augmentait : mais tout membre du groupe passait, par la naissance ou la mort, à une forme différente d'existence »³. Le culte des

¹ Ces deux caractères signifient *vent* et *eau*. Ce sont là deux éléments essentiels de la détermination des sites. Mais la géomancie chinoise tient compte d'un grand nombre d'influences et de données matérielles et spirituelles.

² La tortue était regardée comme un résumé du macrocosme, sa carapace bombée et ronde figurant la voûte céleste, sa plaque ventrale, plate et carrée, figurant le plateau terrestre, et son corps, entre les deux, figurant l'humanité. La plupart des stèles reposent sur un soubassement représentant une tortue.

³ GRANET, *La religion des Chinois*, p. 28. [css : édition/rechercher 'membre du groupe']

ancêtres — demeuré probablement l'élément le plus permanent et le plus caractéristique de la vie religieuse des Chinois — dérive de cette conception. Autour de ces croyances fondamentales, s'ordonnèrent les inventions de la mythologie populaire et du folklore, auxquels devaient s'incorporer plus tard les apports des légendes taoïstes, bouddhistes et autres. L'ensemble de ces éléments a donné à la Chine son panthéon de dieux, de démons, d'esprits, de génies innombrables. Pendant la période féodale, les éléments primitifs de la religion paysanne se transformèrent et se précisèrent. Avec la fondation de l'Empire, tous ces éléments se fondirent en une sorte de religion officielle ou d'État, dont les principes se dégagèrent lentement du travail des ritualistes et des lettrés, c'est-à-dire de l'École confucéenne. C'est à cette école que l'on p.111 doit d'avoir formulé, pour les siècles à venir, la thèse de la solidarité de l'homme avec l'univers, si magnifiquement exprimée dans le texte du *Tai hio*, cité plus haut. Sur la base de cette thèse, les spéculations métaphysiques des lettrés touchant le *yin* et le *yang*, ainsi que les catégories secondaires des cinq Éléments, aboutirent à réduire « la vie religieuse à un ensemble de pratiques symboliques qui, dans leur esprit, étaient destinées à régler les rapports sociaux d'une façon conforme aux exigences communes de la tradition et de la raison »¹. Ces pratiques, ce sont celles que sanctionnent les rites, la musique, les châtiments, les lois. Envisagé sous son aspect proprement religieux, le confucéisme comporte une série de cultes administratifs dont les fonctionnaires, à tous les degrés, sont les prêtres. L'empereur seul a le droit de sacrifier au Ciel, au « Seigneur d'en haut », *Chang-ti*, duquel il tient son mandat. Durant des siècles, ces sacrifices eurent pour théâtre les cinq montagnes sacrées, dont la plus illustre était le T'ai chan, dans la province de Chan-tong. Le célèbre temple de Pékin, le *T'ien t'an*, a vu se dérouler les dernières cérémonies annuelles en l'honneur du Ciel sous le régime républicain. On sacrifiait aussi à la Terre, aux génies des montagnes et des fleuves, aux dieux protecteurs des villes et des moissons, à Confucius et à ses disciples, au dieu de la littérature et à celui de la guerre². Chaque famille p.112 avait ses dieux domestiques. Le dieu du fourneau est resté populaire et son image se rencontre dans toute demeure paysanne. Mais, pour l'État comme pour les particuliers, le culte des ancêtres était la grande affaire. Ce culte apparaît dès les origines dans la famille paysanne. Plus tard, dans la famille noble, pendant la période féodale, il subira des transformations de caractère

¹ GRANET, *op. cit.*, p. 119. [css : édition/rechercher 'pratiques symboliques']

² En fait, il s'agissait ici d'honneurs officiels rendus au général Kouan Yu, qui s'était illustré pendant la période des « Trois Royaumes ». Des temples dédiés à Kouan Yu (ou Kouan ti) se rencontrent sur tout le territoire. Quant aux sacrifices en l'honneur de Confucius, ce serait une erreur profonde d'y voir un « culte », au sens courant du terme. En réalité, le « culte de Confucius », bien que comportant des temples, un rituel, des sacrifices, est exactement de même nature et offre les mêmes caractères que les cérémonies d'anniversaire en l'honneur d'un grand homme ou l'hommage rendu au « Soldat Inconnu ». On voit par cette remarque combien est erronée l'opinion courante qui fait du confucéisme une religion fondée sur l'« adoration » de Confucius.

politique. Sans insister sur ces points, notons qu'il a pris et garde encore une place telle qu'on peut y voir comme le fond de la religion chinoise. Les pratiques de ce culte sont minutieusement réglées par les rituels. Une vaste littérature est consacrée aux funérailles et aux obligations du deuil. C'est la durée de ces obligations qui, dès les plus anciens codes dynastiques et jusqu'en 1931, a servi de base à la classification de la parenté. Les devoirs essentiels qui forment l'armature de la vie sociale dérivent du culte des ancêtres. C'est pour eux qu'est édictée la plus stricte piété filiale. C'est pour continuer le culte qu'on est tenu de se marier, d'avoir des fils, de préserver son intégrité physique. Il est difficile d'exagérer la force contraignante de ces obligations¹. Mais il serait erroné de voir dans le culte des ancêtres une sorte d'idolâtrie. Les Jésuites avaient bien observé qu'il ne s'agissait là^{p.113} que d'une commémoration, comportant des pratiques conciliables avec celles de la religion. Bien que leur thèse ait été condamnée à Rome, probablement pour le plus grand dommage de l'influence chrétienne en Chine, — c'est la Querelle des Rites, — elle demeure, pour tout observateur objectif, conforme à la réalité.

Telle est dans son essence cette « religion confucéenne » sur laquelle on peut dire que Confucius et son école ont imprimé une marque indélébile. « L'honnête homme » chinois, écrit justement M. Granet², se forma par l'enseignement du Maître. Il apprit de lui que le véritable esprit religieux consiste à accomplir, selon les règles séculaires de sa nation, son devoir de citoyen et à développer en soi un sentiment désintéressé de l'Ordre Universel ; il acquit la sagesse qui fait se détourner des pratiques et théories mystiques, de la magie et de la prière, des doctrines de puissance ou de salut personnel... » Confucius demeure lui-même honoré, non pas comme un dieu, mais comme une sorte de saint, patron de cette religion spécifiquement nationale, dont on peut dire qu'elle ne renferme à peu près rien des éléments normaux qui définissent une religion et qui est, en somme, révérence parler, une religion agnostique.

¹ Quelques exemples. — Un soldat qui déserte le champ de bataille est loué par les lettrés pour la raison qu'étant fils unique il se doit de préserver son existence pour nourrir son vieux père et continuer le culte ancestral. — M. GRANET (*op. cit.*, p. 196) rapporte le cas d'un Chinois qui, apprenant que toute sa famille a été massacrée loin de lui, se félicite tout d'abord de n'avoir point été présent et d'avoir échappé au malheur. Ce n'est nullement dans un sentiment égoïste, mais parce que, songeant de suite à sa race, il est heureux qu'un espoir ait été conservé à celle-ci. — A Pékin, en 1924, un Chinois, dans l'incendie de sa maison, laisse périr sa petite fille dans les flammes, parce qu'il a d'abord pris soin de sortir le cercueil de sa mère, dont on célébrait les funérailles au moment où le sinistre a éclaté. Témoin du fait, je fis part de ma surprise un peu indignée à des amis chinois. Ils me répondirent que leur compatriote n'avait fait que son strict devoir et que, s'il s'y était dérobé, les principes moraux et législatifs traditionnels eussent exigé sa condamnation à une peine sévère, la mort même, sous l'Empire.

² GRANET, *op. cit.*, p. 139 [css : édition/rechercher 'véritable esprit']

Le taoïsme. — Le taoïsme se présente comme un courant très ancien de la pensée chinoise, dérivé du même fond d'où sont sorties les conceptions confucéennes, mais en opposition avec celles-ci dès la période féodale. Les écrits taoïstes les plus anciens se rattachent surtout à la littérature philosophique. L'aspect religieux de la doctrine apparaît plutôt dans une immense collection d'écrits groupés sous la rubrique de néo-taoïsme. La religion du Tao (le mot a le sens général ^{p.114} de : Voie), dont les éléments proviennent des anciennes écoles de divination (le fondateur légendaire en serait Houang ti, l'Empereur Jaune, que la chronologie place vers 2 700 av. J.-C.), admet elle aussi la thèse de la participation de l'homme à l'Ordre Universel. Elle fait de cet Ordre une réalité concrète considérée sous l'aspect d'une « puissance de réalisation ». Cette réalité est une harmonie de contraires qu'on ne peut définir, mais dont on peut prendre conscience, soit par dialectique, soit par contemplation. Les adeptes du taoïsme sont à la fois de redoutables polémistes, menant la lutte contre les idées reçues — celles des lettrés confucéens — et des mystiques. Mysticisme mêlé de méditation et de pratiques magiques. « Ce sont ces pratiques qui, avec l'extase, formaient le fond de la religion des sectes taoïstes » ¹. Une métaphysique qui fait apparaître un monisme naturaliste, une morale préconisant la discipline ascétique, une logique vigoureuse, autant de traits par lesquels le taoïsme se distingue du confucéisme. Il se répandit en Chine sous l'aspect de mouvements sectaires qui prirent parfois un caractère politique ². L'activité de ces sectes contribua à enrichir d'éléments nouveaux le fonds primitif de la doctrine. Les pratiques magiques se multiplièrent. Le panthéon taoïste se peupla de milliers de divinités nouvelles ³. Un clergé s'organisa, d'une ^{p.115} manière assez peu rigoureuse, du reste, avec des monastères d'hommes et de femmes. Des temples se construisirent en grand nombre, une liturgie complexe s'édifia. Les empereurs, responsables de l'ordre universel, eurent recours aux prêtres taoïstes pour propitier les innombrables divinités représentant les puissances de la nature. Le taoïsme fit presque figure de religion officielle.

Mélange de hautes spéculations et de sorcellerie — les Chinois sont férus d'occultisme — le taoïsme subit, dès le IV^e siècle, l'influence du bouddhisme. Il se moralisa, établit une classification des bonnes et des mauvaises actions. Plus tard, sans doute « par contagion de l'idée bouddhique d'une rétribution

¹ GRANET, *op. cit.*, p. 150 [css : édition/rechercher 'Ce sont ces'].

² La société secrète des Bonnets Jaunes était une secte taoïste dont l'activité contribua à causer la ruine de la deuxième dynastie Han. — Au début du III^e siècle, une secte taoïste du Sseu-tch'ouan joua un rôle important dans l'organisation de la hiérarchie, rattachée à un degré suprême correspondant à une véritable fonction papale.

³ Le Panthéon taoïste comprend, à côté d'innombrables hypostases de l'Unité Suprême et de triades mystiques, une foule de Bienheureux qui, par le mérite de leur accord avec la Vertu Première, sont montés aux Cieux dans une apothéose, sur des dragons ou des grues, ou qui se sont évanouis aux abords d'une montagne ou d'un gouffre » (GRANET, *op. cit.*, p. 154 [css : édition/rechercher 'Panthéon taoïste']). Ces légendes ont fourni quantité de motifs à l'art chinois.

posthume des actions humaines »¹, il élaborait un code des péchés, institua des enfers. Mais, si l'on ajoute encore à ces emprunts ceux que le taoïsme a fait au bouddhisme dans l'ordre de la métaphysique et de la présentation de la doctrine, on doit reconnaître qu'il n'a jamais obtenu les mêmes succès que le bouddhisme en ce qui concerne l'organisation de son clergé et son rôle comme religion officielle.

Le bouddhisme. — A la différence du confucéisme et du taoïsme, le bouddhisme est, en Chine, une religion étrangère. Ses premières apparitions sont contemporaines des premières années de l'ère chrétienne, soit environ cinq siècles après la mort du Bouddha, mais l'évangélisation de la Chine par les moines bouddhistes ne se fit réellement sentir que vers le milieu du II^e siècle. La plupart des premiers missionnaires sont des Iraniens. Le bouddhisme, a-t-on noté, pénétra en Chine sous une forme presque aussi iranienne qu'indienne, « d'où le développement qu'y prit le culte semi-iranien des ^{p.116} bodhisattvas, notamment l'amidisme dont l'influence fut si grande sur la philosophie mahâyâniste chinoise et l'art bouddhique de l'Extrême-Orient »². Mais la grande expansion du bouddhisme fut favorisée par l'arrivée au trône chinois de dynasties tartares, notamment celle des T'o-pa, entre le III^e et le V^e siècles. Sous les Wei, puis sous les T'ang, des moines indiens s'introduisent en Chine tandis que des pèlerins chinois, tels que Fa-hien en 399, Hiuan-tsang en 629, Yi-tsing en 671, se rendent aux Indes et, en même temps que des relations de voyages, rapportent quantité d'ouvrages qui, traduits, aideront à une large diffusion de la religion nouvelle. Une immense littérature bouddhique en langue chinoise se constituera ainsi, qui forme une part importante de la littérature générale. A partir de cette époque, le bouddhisme connaît en Chine une prospérité éclatante. Le pays se couvre de temples et de monastères. Des souverains adhèrent publiquement à la religion étrangère. Une secte surtout devient populaire, la secte *tch'an*, celle qui propage le mysticisme mahâyâniste³, et dont la doctrine se rapprochait de l'extase taoïste, inspirant, comme celle-ci, les peintres et les poètes. Au VI^e siècle se forme le bouddhisme tibétain, qui s'assimile des croyances indigènes et fera l'objet, au XI^e et surtout au XV^e siècle, de réformes profondes d'où est sorti le lamaïsme, aujourd'hui religion de la majorité des Tibétains et des Mongols. Notons encore la faveur marquée dont le bouddhisme sera l'objet de la part de Kubilai-khan et de ses successeurs, aux XIII^e et XIV^e siècles.

Au peuple, les bouddhistes chinois enseignent, sous la forme d'apologues, la doctrine du *karman*, ^{p.117} c'est-à-dire celle des transmigrations successives de l'âme et de ses réincarnations dans des séries de formes humaines,

¹ GRANET, *op. cit.*, p. 157 [css : édition/rechercher 'idée bouddhique'].

² R. GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*, I, p. 246.

³ C'est le *dhyâna* indien, transcrit en chinois *tch'an-na*, et par abréviation *tch'an*, en japonais *Zen*.

animales ou divines. La loi de cette transmigration est une loi morale, chaque nouvelle vie étant faite de la somme des actions bonnes ou mauvaises accomplies dans les existences antérieures. Pour obtenir une réincarnation heureuse, il faut pratiquer les vertus bouddhiques, dont la plus haute est la charité. Ceux qui veulent s'élever jusqu'à la sagesse totale doivent renoncer au monde, entrer dans les ordres. Ils s'engageront ainsi sur la route qui doit les conduire à l'état de bodhisattva. Celui-là est un homme qui, après avoir, pendant des vies innombrables, amassé beaucoup de mérites, a fait vœu de devenir bouddha, c'est-à-dire de recevoir l'illumination, d'acquiescer la sainteté suprême qui lui permettra de faire son salut et celui du monde, en s'évadant enfin du cycle des renaissances perpétuelles. Câkyamuni avait été le premier bouddha, fondateur de la religion. Mais d'autres existent déjà en puissance, qui se révéleront au cours de périodes cosmiques ultérieures, tels Maitreya, Amitâbha dont le culte, l'amidisme, est devenu, en Chine et au Japon, une religion nouvelle ¹, Avalokiteçvara, qui, en Chine, s'est féminisé pour devenir la célèbre et gracieuse image de Kouan-yin, douée de la puissance de consolation, de délivrance, de purification, d'intercession. Ainsi s'est créé ce panthéon bouddhique aux divinités innombrables, dans les traits desquelles se retrouvent, p.118 « avec les traditions de l'art du Gandhara, un lointain reflet de la beauté grecque » ², panthéon qui s'est juxtaposé au panthéon taoïste pour peupler de dieux la Chine confucéenne et agnostique.

Le « positivisme superstitieux ». — Ce n'est pas que les lettrés n'aient cherché à réagir contre cette religion étrangère, susceptible de compromettre la civilisation traditionnelle. Han Yu (768-824) est resté célèbre par ses diatribes enflammées. A certaines époques, les bouddhistes firent l'objet de véritables persécutions. En fait, la puissance de la civilisation était telle que, si forte qu'ait pu être l'empreinte laissée par le bouddhisme, les assises posées par l'École confucéenne n'ont pas été entamées. Sous les Song, au XII^e siècle, s'élabora un système composite de caractère rationaliste, tenant compte des pratiques religieuses taoïstes et bouddhiques dont il élimine le mysticisme, aboutissant enfin à une sorte de subjectivisme moral, plus ou moins accommodé au traditionalisme et fortement imprégné de tendances évolutionnistes. C'est ce « pragmatisme syncrétique », selon l'expression de M. Granet, qui constitue depuis des siècles le fond de la vie religieuse des

¹ L'amidisme, qui est un véritable culte, impliquant l'adoration — et non pas une simple commémoration, comme la « religion » de Confucius — est une des manifestations de cette transformation du bouddhisme connue sous le nom de Mahâyâna, c'est-à-dire le « Grand Véhicule » du salut, par opposition au « Petit Véhicule », ou Hinayâna. L'une des différences entre les deux formes est que les adeptes du « Petit Véhicule », fidèles au positivisme et à l'agnosticisme de Câkyamuni, ne considèrent celui-ci que comme un homme supérieur, un « surhomme », tandis que les mahâyânistes tendent à le diviniser, bien que la notion d'Absolu et d'Être pur ne soit jamais apparue dans le bouddhisme.

² GRANET, *op. cit.*, p. 176. [css : édition/rechercher 'beauté grecque'].

Chinois. « Aucun des nouveaux religieux n'affecta gravement les vieilles croyances de la Chine. Ils eurent surtout pour effet d'accroître, avec le nombre des dieux, l'indifférence en matière de dogme. Les Chinois adoptèrent définitivement une espèce de positivisme superstitieux qui accepte toutes les formules religieuses, dans la mesure où elles se montrent efficaces, qui les utilise toutes un peu, pour essayer, — car après tout, elles peuvent à un moment donné, dans un cas particulier, et pour tel individu, être bonnes à p.119 quelque chose — mais qui ne s'attache, au fond, qu'à respecter les traditions » ¹.

@

B. — La pensée philosophique.

Les origines. — On sait que presque toutes les conceptions qui ont alimenté la spéculation philosophique en Chine jusqu'à nos jours ont fait leur apparition entre le Ve et le IIIe siècle av. J.-C. Les temps qui ont suivi n'ont guère vu surgir de doctrines nouvelles. Il y a eu surtout des déviations, des renouvellements, des combinaisons de différents systèmes. La période envisagée vit la fin du régime féodal, la création des hégémonies, les « Royaumes Combattants », l'établissement de l'empire unifié. Aucune époque ne fut plus favorable à l'éclosion des idées, des systèmes, des plans. Chaque prince voulait avoir auprès de lui un conseiller, « détenteur de recettes », mainteneur de son prestige. Des écoles et des sectes se formèrent, les unes fixes, les autres itinérantes. Par la force des circonstances, elles ne se préoccupaient guère de métaphysique, mais surtout d'éthique et de politique. La philosophie p.120 chinoise est d'abord une science du gouvernement et de la vie sociale.

Sur les hommes, nos renseignements sont loin d'être également précis. La vie de plusieurs d'entre eux est à demi légendaire. D'autres n'ont peut-être

¹ GRANET, *op. cit.*, p. 179 [css : édition/rechercher 'Aucun des']. On trouve, dans un Recueil législatif chinois, le *Tchong houa min kouo fa houei houei pieu*, 1934, 4^e partie, p. 807, une liste d'un grand nombre de temples qui est un véritable inventaire des croyances chinoises. On ne peut rien dire ici du Mazdéisme, du Manichéisme, du Nestorianisme, qui s'introduisirent en Chine sous les T'ang et n'ont qu'un intérêt historique. L'Islam pénétra en Chine peu après le Nestorianisme à la faveur des relations commerciales entre l'Arabie et les ports du Sud de la Chine, aux VIIe-VIIIe siècles. Les disciples de Mahomet, aujourd'hui au nombre de quinze à vingt millions, principalement dans le Sin-kiang, au Kan-sou, dans le Chen-si et le Yun-nan, se sont signalés dans l'histoire par de terribles rébellions, surtout au XIXe siècle. Il n'est pas sûr qu'ils pratiquent la pure doctrine coranique, mais ils se distinguent de la masse chinoise presque au même degré que s'ils constituaient une nationalité à part. Il existe des mosquées fréquentées dans plusieurs provinces. Signalons enfin la petite colonie israélite de K'ai-fong, capitale du Ho-nan, forte de quelques centaines de membres et dont l'origine est attribuée, sans preuves décisives, aux grandes persécutions de Babylone qui précédèrent de peu l'ère chrétienne. Visitée à plusieurs reprises par des missionnaires chrétiens, la colonie est aujourd'hui dans une situation misérable, ayant perdu jusqu'au souvenir de sa langue, de ses livres sacrés et de ses traditions.

jamais existé. Quant aux œuvres, leur valeur d'utilisation a été indiquée au chap. I : *La sinologie. — Ses méthodes.*

Les systèmes naissent rarement de toutes pièces du cerveau d'un penseur unique. Pour la Chine, il existe un fonds commun dont la période d'incubation est inconnue, mais dont les premières manifestations apparaissent avec le mouvement littéraire qui s'esquisse vers les derniers temps de l'empire des Tcheou occidentaux, à la cour des rois Siuan et Yeou, entre 827 et 771 av. J.-C. A cette époque appartiennent vraisemblablement les plus anciens textes de poésie et de prose venus jusqu'à nous, à travers les remaniements d'usage. M. Maspero a mis en lumière l'activité des compositeurs d'odes religieuses et de chants populaires, celle des scribes du palais et des devins officiels ¹. Les efforts conjugués de générations de ces fonctionnaires s'exercèrent d'une manière scientifique sur des acquisitions probablement très anciennes de la pensée chinoise. La notion de l'ordre universel, de l'ordre humain et de leur interaction respective, peut-être intuitivement perçue par les ancêtres de la race, fit l'objet d'une élaboration systématique. Un chapitre du *Chou king*, généralement daté du VIII^e siècle, le chapitre *Hong fan*, la « Grande Règle », contient déjà les bases de la conception du gouvernement, avec les relations entre les vertus, les éléments, les activités, les correspondances numériques, la concordance entre le monde sensible et le monde moral.

^{p.121} Quatre courants principaux peuvent être reconnus dans la philosophie chinoise, représentés respectivement par Confucius, le taoïsme, Mō tseu, les Légistes.

Confucius (551-479) ². — Une partie de sa vie est faite d'anecdotes d'authenticité douteuse. On sait qu'il naquit dans l'État de Lou, au Chan-tong actuel, et qu'il devint le conseiller de son souverain. Ayant résigné ses fonctions dans des circonstances mal connues, il s'en alla offrir ses conseils à différents princes. Sur la fin de son existence, il rentra à Lou et y organisa un véritable enseignement, réunissant, dit-on, jusqu'à 72 disciples. Son portrait moral véritable ne nous est pas connu. On ne peut lui attribuer aucun écrit. On sait seulement que lui ou son école étudièrent d'une manière approfondie les recueils de poésies, d'annales, de divination, etc., premières productions de l'activité intellectuelle chinoise : *Che king*, *Chou king*, *Yi king*. La chronique officielle du pays de Lou, le *Tch'ouen ts'ieou*, aurait été également utilisée par Confucius pour édifier sa philosophie politique. Ses enseignements oraux se retrouvent dans une compilation sortie de son école, relativement tardive, mais

¹ *La Chine antique*, pp. 432-453.

² Les dates sont, traditionnelles. Sur leur valeur, v. MASPERO, *op. cit.*, n. 1, p. 455. — Le nom du philosophe était Kong K'ieou, son surnom Tchong-ni. Il reçut, selon l'usage, les titres de maître, *tseu*, de sage, *fou tseu*, etc. L'appellation : *Kong fou tseu*, latinisée par les Jésuites, est devenue Confucius. La famille du Sage existe toujours, et son chef possède divers privilèges et prérogatives.

représentant pour nous l'état le plus archaïque de la doctrine confucéenne : le *Louen yu*, ou « Entretiens ».

Il a dit lui-même qu'il n'inventait rien, mais se bornait à transmettre les enseignements de l'antiquité, de cet « âge d'or » des chroniqueurs, celui où vivaient les grands souverains : Fou-hi, Chen-nong, Houang-ti, Yao, Chouen, et les fondateurs de dynasties^{p.122} royales, Yu le Grand, Tcheou-kong, les rois Wen et Wou. Confucius prêchait aux princes l'imitation constante de ces sages. Sa théorie du bon gouvernement a été résumée plus haut. La vertu du souverain lui vient du « mandat céleste » qu'il a reçu. C'est par cette vertu qu'il gouverne. Les lois ne servent à rien si le prince n'a pas la vertu. Pour conduire les hommes, il n'a qu'à découvrir la loi naturelle que le Ciel a mise en son cœur. Il est ainsi conforme au type de l'« Homme supérieur », *Kiun tseu*, celui qui se forme par l'étude de la littérature, des écrits de l'antiquité, poésie et histoire, celui qui se conduit conformément aux « rites », c'est-à-dire aux règles disciplinées des comportements humains, qui a le sentiment des relations sociales et de la justice (*jen yi*), de l'harmonie résultant de la musique, celui enfin qui sait donner aux choses leur appellation correcte (*tcheng ming*)¹.

Telle est, résumée à grands traits, la doctrine confucéenne telle que l'enseignait l'école, environ un siècle après la mort du maître : un système de gouvernement rendant les lois inutiles, fondé sur la vertu du prince, et conforme aux exemples de l'antiquité ; une morale sociale, civique, pourrait-on dire, faite pour une élite. Peu ou point de métaphysique. Confucius n'était peut-être pas agnostique, mais il enseignait qu'on ne sait rien des dieux et que mieux vaut n'en point parler. Sa philosophie est toute positive, plus exactement, humaniste².

Après la mort de Confucius, l'école ne fut d'abord^{p.123} que l'une quelconque des nombreuses sectes qui luttaient entre elles à coups d'arguments et proposaient leurs recettes aux princes. Toutefois, les lettrés confucéens devaient déjà former une caste puissante à la fin de la période des « Royaumes Combattants », puisqu'ils furent si violemment persécutés par Ts'in Che houang-ti et ses conseillers. Des tendances nouvelles, que je ne puis que signaler, avaient contribué à la lente victoire de « l'orthodoxie confucéenne ».

¹ C'est la théorie dite de la « rectification des noms », d'origine confucéenne, mais développée surtout par Siun tseu et par une école de logiciens dite école des Noms, *Ming hia*, dont le personnage le plus représentatif est Yin Wen tseu (fin du IV^e siècle). Elle constitue l'armature de la logique traditionnelle et, comme telle, a eu une grande influence sur certains aspects de la culture chinoise.

² M. GRANET, *La pensée chinoise*, p. 386 et s. — Parmi les philosophes occidentaux, Auguste Comte est un de ceux que les Chinois tiennent le plus en honneur.

Mencius ¹ est l'un des plus brillants défenseurs des idées de Confucius, dont il était le compatriote. Il croyait à la bonté native des hommes et prêchait le gouvernement par la bienveillance.

Siun tseu (Siun K'ouang, Siun-k'ing), mort vers 328-325, emprunta une partie de leurs thèses aux écoles taoïste et légiste et les combina avec le confucéisme pour préconiser le gouvernement par les « rites ». Il compléta la théorie de la « rectification des noms » (*tcheng ming*). Il a exercé la plus grande influence sur la formation de l'orthodoxie confucéenne et par suite l'évolution ultérieure de la civilisation et des institutions. Sous les Han, Tong Tchong-chou (entre 175 et 105 av. J.-C.) développa la conception du gouvernement par la bienveillance. Il la perfectionna en exaltant l'importance des précédents historiques et de leur interprétation. « Cette théorie a eu une conséquence grave. Elle a empêché, en Chine, tout progrès de l'esprit historique. Elle a conduit à concevoir l'histoire comme un *aménagement du passé* estimé efficace pour *l'organisation du présent* » ². C'est sous les Han que l'École confucéenne, après le triomphe passager des Légistes, prit un caractère officiel. Le confucéisme ^{p.124} devint religion d'État et Confucius le « Maître de Dix mille générations ». A peu d'exceptions près ³, tous les lettrés, au cours des âges, seront confucéens, prendront comme idéal le *Kiun tseu*, l'Homme supérieur. La morale et la religion qu'ils enseigneront au peuple seront d'inspiration confucéenne. Sous les Song, après la longue éclipse due à l'expansion du bouddhisme, le rationalisme philosophique renaîtra sous l'aspect d'un néo-confucianisme qui n'est qu'un retour aux plus anciennes spéculations de la pensée chinoise. Tchou-hi (1129-1200) fixera le canon confucéen dans des commentaires qui demeureront obligatoires pour les examens. Sous les Ming, Wang Yang-ming (1472-1528) soutiendra brillamment une interprétation hétérodoxe. Ce sont ces diverses présentations du confucéisme qui ont nourri la pensée chinoise durant les siècles suivants, engendré les écoles confucéennes japonaises, inspiré, à des degrés divers et avec bien des nuances, de grands lettrés et politiciens des temps modernes : K'ang Yeou-wei, Leang K'i-tch'ao, Hou Che, etc. Mais si Confucius, en qui l'on ne peut voir, ni un « fondateur de religion » au sens étroit de l'expression, ni, encore moins, un législateur, a joué ainsi un rôle aussi prodigieux dans l'orientation de la civilisation chinoise, c'est peut-être, comme il le croyait lui-même, qu'il n'a fait que traduire à jamais des aspirations, des croyances, des notions, qui existaient déjà, à l'aube des âges, dans l'âme des hommes de sa race. Il a été, pour tout dire, la conscience d'un peuple. C'est par là qu'il demeure si grand.

¹ Forme latinisée de Meng tseu. Les dates traditionnelles — sous les réserves d'usage — sont 372-289.

² M. GRANET, *op. cit.*, p. 468, souligné dans le texte.

³ La plus éclatante est celle de Wang Tch'ong (27 ap. J.-C.-100 env.), qui écrivit des essais critiques (*Louen heng*) sur toutes les écoles.

La philosophie taoïste. — Il est arbitraire de séparer l'aspect magique et religieux du taoïsme, indiqué plus haut, de son aspect philosophique, bien que ce ^{p.125} soit surtout comme doctrine philosophique qu'il ait été formulé anciennement. A vrai dire, nous ne savons rien sur cette histoire ancienne du taoïsme, rien sur la vie des principaux écrivains taoïstes, fort peu de chose sur l'histoire des ouvrages qu'on leur attribue. Le livre le plus célèbre de l'école, le *Tao tō king*, est mis sous le nom de Lao tseu, qu'on fait vivre vers la fin du Ve siècle av. J.-C., mais dont on n'est pas sûr qu'il ait jamais existé. La même remarque peut être faite à propos de l'ouvrage attribué à Lie tseu. En revanche, Tchouang tseu, regardé comme le plus vigoureux de tous les écrivains chinois, est un personnage authentique ¹. La doctrine taoïste est une doctrine mystique. C'est par le mysticisme, l'ascétisme, la méditation, que l'on acquiert la connaissance du *tao*, envisagé comme un premier principe, unité et identité absolues, placé à l'origine des choses. Le *tao* produit l'univers à l'aide du rythme *yin* et *yang*, qui est une des plus vieilles notions chinoises. La communion mystique avec le *tao* donne à l'initié un pouvoir magique sur les choses. Le monde sensible n'est qu'une illusion. A ces vues métaphysiques, l'école joignit une logique (la dialectique de Tchouang est redoutable), une psychologie (essai de définition du Moi), une philosophie politique. Celle-ci est importante, car elle s'opposera à la conception confucéenne. L'homme « saint » des taoïstes se modèle sur le *tao*, lequel est immobile. Le prince doit donc ne pas agir, *wou wei*, et laisser faire les choses, sinon il mettra le désordre partout. Il s'attache à ce que le peuple ne sache rien, ne désire rien. Par la pratique du non-agir, il n'est rien qui ne soit bien réglé ². La doctrine taoïste se présentait ainsi ^{p.126} comme un système complet et cohérent. Elle eut une très grande influence dans tous les milieux, réagissant même sur d'autres écoles éloignées ou adverses. La poésie chinoise, l'art surtout, lui doivent de nombreux motifs d'inspiration. Dès la fin du IV^e siècle av. J.-C., le poète K'iu Yuan décrira des voyages extatiques à la recherche du *tao*. Vers le milieu du même siècle, Yang Tchou soutiendra une thèse pessimiste et fataliste dérivée du taoïsme : la vie et la mort sont un mal, le sage les accepte avec une égale indifférence et prend, comme ils se présentent, les événements heureux et malheureux, en s'abandonnant à ses passions, qui lui viennent du destin. Un peu plus tard, un petit traité, le *Houai nan tseu*, résumera les conceptions taoïstes, qu'on retrouvera encore à la base des thèses de l'école des Lois. Enfin, les aspects magiques de la doctrine, sa propension à la sorcellerie, au spiritisme, à l'alchimie, facilitèrent, vers le II^e siècle de notre

¹ On donne les dates approximatives de 380-320. On le fait vivre encore dans la deuxième moitié du IV^e siècle et mourir au début du III^e.

² Une citation de Tchouang tseu empruntée à M. Maspero (*op. cit.*, pp. 506-507) est significative : « Aux temps de l'empereur Ho-sin, les hommes restaient dans leurs demeures sans savoir ce qu'ils faisaient, et se promenaient sans savoir où ils allaient. Quand, la bouche bien remplie, ils étaient contents, ils se tapaient sur le ventre pour l'exprimer. Telle était leur seule capacité. »

ère, la formation de ce néo-taoïsme qui allait s'organiser en religion et en Église.

Mö tseu. — Mö tseu ou Mö ti (env. 490-415) était probablement du pays de Lou, comme Confucius et Mencius, et mourut vers le début du IV^e siècle av. J.-C. Il reste sous son nom un volumineux recueil considéré comme contenant son enseignement authentique sous la forme de sermons. Il est tenu pour un penseur très original et un logicien vigoureux. En politique, il a exalté le principe d'autorité, représenté par le pouvoir absolu du Fils du Ciel, et combattu l'esprit de clan, principe d'anarchie. En métaphysique, il a enseigné^{p.127} la soumission à la volonté du Ciel. En morale, il a soutenu le devoir d'entr'aide et d'entente impartiales. Pour que les hommes, surtout les chefs, prennent conscience des exigences que leur impose ce devoir, ils doivent se contraindre au travail et à l'économie. D'où la condamnation du luxe, des cérémonies du deuil, des banquets, des spectacles, de la guerre qui ruine également vainqueur et vaincu. Son école, très florissante pendant près de deux siècles, disparut ensuite sans laisser de traces, bien qu'elle ait donné quelques éléments aux Légistes. On a vu en Mö tseu, arbitrairement, tantôt « un précurseur du socialisme », tantôt « une belle âme qui crut en Dieu »¹. Ce qui est certain, c'est que son influence est aujourd'hui sensible sur la « reconstruction morale » de la Chine nouvelle.

Les Légistes. — En marge des systèmes qui viennent d'être résumés, nombre d'écoles s'appliquaient, d'une façon plus pratique, à fournir des arguments aux grands hégémons qui succédèrent à la ruine des petits États féodaux. A Ts'i, sous le règne du roi Siuan (342-322), existait une espèce d'Académie où l'on pouvait rencontrer, par centaines, dit-on, les plus brillants représentants de ces écoles aux tendances les plus diverses. Les uns étaient des politiciens, qui allaient offrant leurs services aux princes. D'autres étaient des logiciens, dialecticiens ou sophistes. D'autres, enfin, furent le plus souvent des ministres qui dirigeaient la politique de leurs souverains respectifs et la légalisaient après coup. Il est impossible, dans un livre élémentaire, de donner des noms, d'isoler des doctrines. Il y eut à coup sûr, au temps des « Royaumes Combattants », une brillante floraison d'écoles non-confucéennes dont l'importance n'a attiré l'attention, en^{p.128} Chine et à l'étranger, qu'à une époque récente. Mais il faut insister sur ce que l'on a appelé l'école des Lois, *Fa kia*, parce que les hommes qu'on y rattache ont exercé une profonde influence sur le cours de l'histoire de la Chine ancienne et que la Chine moderne leur demande des leçons et des remèdes.

Parmi les ouvrages attribués aux Légistes, les uns sont vraisemblablement des « faux » mis sous le patronage d'hommes ou de héros célèbres, les autres

¹ V. la remarque de M. GRANET, *op. cit.*, p. 492.

soutiennent peut-être les idées effectivement mises en pratique par leurs auteurs supposés, d'autres paraissent offrir un certain caractère d'authenticité dans quelques-unes de leurs parties. On ne connaît assez bien que la vie du dernier d'entre les Légistes, Han Fei tseu ¹, et l'on a de vagues informations authentiques, ou simplement des anecdotes légendaires, sur quelques autres, tels que Teng Si, Tseu-tch'an, Kouan Tchong, Kong-souen Yang, etc. On ne peut pas dire que ces hommes aient une doctrine unitaire, car ils se situent dans le temps à des époques fort éloignées les uns des autres. Ce qui les rapproche, c'est qu'ils ont pratiqué des politiques comparables et que ceux qui ont écrit sous leur nom ont donné de leur attitude une formule systématique ². Enfin, leurs « principes » doivent beaucoup aux écoles philosophiques proprement dites, celles de Confucius, du *tao*, de Mō tseu, ^{p.129} ainsi, du reste, qu'à l'apport des politiciens et sophistes. Il m'est impossible d'entrer dans plus de détails.

A s'en tenir à la philosophie politique de l'école des Lois, elle est fondée sur la constatation que les hommes naissent naturellement mauvais, tandis que Confucius les croit naturellement bons. C'est perdre son temps que d'essayer de les gouverner par la vertu ou par l'exemple du prince. Du reste, le saint souverain, idéal de l'École confucéenne, ne se rencontre qu'exceptionnellement, tandis qu'il y a beaucoup de souverains médiocres. Il ne faut donc pas compter sur la force persuasive du « gouvernement par les hommes ». La détermination concrète des relations sociales ne doit pas être livrée à l'arbitraire du prince. Elle doit être réglée par des lois justes et sévères. Il faut récompenser le peuple quand il le mérite et le punir avec la plus extrême rigueur quand il commet des fautes. Les lettrés, qui ne cessent de ressasser au prince les exemples de l'antiquité, sont des bavards inutiles. Il faut vivre avec son temps et évoluer selon les circonstances.

De pareilles théories étaient étrangères à la mentalité chinoise. Elles étaient défendues — et mises en œuvre — par des hommes énergiques qui voulaient ainsi fortifier la puissance de l'État. Si elles avaient pu s'implanter et durer, elles conduisaient directement au résultat que la Chine recherche aujourd'hui, c'est-à-dire à transformer en nation ce qui n'était que civilisation. Les résultats immédiats furent immenses : triomphe du T'sin, unification de l'empire, destruction des ouvrages confucéens, persécution des lettrés, apparition de l'esprit juridique, premières codifications. Mais tout ceci n'eut

¹ Fei, de Han, fut, dit-on, avec Li Sseu, le ministre du futur Che Houang-ti, disciple de Siun tseu. Son souverain, le roi de Han, l'envoya en ambassade auprès du roi de Ts'in, qui le garda à sa cour. On prétend que Li Sseu le calomnia auprès du roi de Ts'in et détermina celui-ci à faire jeter en prison Han Fei, avec permission de se suicider (233 av. J.-C.). Le *Han Fei tseu* est un ouvrage très étendu dont une partie seulement est tenue pour authentique par certains sinologues. Le style en est d'une admirable éloquence.

² On peut s'en rendre compte en comparant le *Chang tseu*, ouvrage mis sous le nom de Kong-souen Yang, ministre du duc Hiao (361-336 de Ts'in, et le *Han Fei tseu* qui, théoriquement, est d'un siècle postérieur. — V. J. J. L. DUYVENDAK, *The Book of Lord Shang*, London, 1928.

qu'un temps. L'autorité des Légistes disparut avec la chute des Ts'in. Ils ne réussirent à « accréditer la notion de règle constante et la ^{p.130} conception de la Loi souveraine » ¹. Avec les Han, le confucéisme refleurit, les Classiques furent reconstitués, les lettrés furent de nouveau à l'honneur et, pendant vingt siècles, accablèrent de leur haine Ts'in Che houang-ti et ses conseillers. Aujourd'hui, bien des gens s'en vont répétant qu'il faut à la Chine « une cure de Han Fei tseu ».....

VI. — Littérature. — Arts. — Sciences

@

A. — Littérature.

Les catalogues chinois sont divisés traditionnellement en quatre séries : Classiques, Histoire, Philosophie, Littérature générale. Cette division est commode pour donner un aperçu d'une monumentale production littéraire qui s'étend sur vingt-cinq siècles.

Classiques. — Ce sont les ouvrages de l'École confucéenne. Plusieurs contiennent des pièces antérieures à Confucius, mais nous ne les connaissons que par les arrangements de l'École. De plus, la plupart des livres ont été reconstitués sous les Han. On attribue à un contemporain de l'usurpateur Wang Mang, le lettré Lieou Hin, un véritable travail de fabrication inspiré de la volonté d'aménagement orthodoxe de l'histoire. La liste des Classiques a varié selon les époques. Quelques-uns ont un caractère quasi sacré et constituent, pour les lettrés, la source de toute connaissance : ce sont les *King*, au nombre de cinq : *Yi king* ou livre des mutations (livre de divination), *Chou king*, ou livre d'histoire, *Che king*, ou livre de poésie (contient d'anciennes odes religieuses, des chants d'amour, des ^{p.131} chansons populaires, etc., recueillis et aménagés, pour des fins d'enseignement moral, par l'École confucéenne), le *Li ki*, qui est un rituel, et le *Tch'ouen ts'ieou*, chronique de l'État de Lou, pour les années 722 à 480, que, d'après la tradition, Confucius aurait récrit en vue de justifier sa philosophie politique. — Viennent ensuite les Quatre Livres, *Sseu chou*, contenant le *Louen yu* (entretiens de Confucius avec ses disciples), le *Tai hio* (la « Grande Étude »), le *Tchong yong* (l'« Invariable Milieu »), — ces deux ouvrages renferment une partie de l'enseignement confucéen, — le *Meng tseu*, ou livre de Mencius. — Il faut rattacher à ce genre de littérature certains commentaires, tels que les Appendices du *Yi king* ; les trois commentaires du *Tch'ouen ts'ieou* : le *Tso tchouan*, le plus célèbre de tous, le *Kong yang tchouan*, le *Kou-leang*

¹ M. GRANET, *op. cit.*, p. 471. — Sur la conception chinoise du droit, v. Jean ESCARRA, *Le droit chinois*, Pékin et Paris 1936, 1^{re} partie, et surtout p. 40 et s., contenant la traduction de fragments du *Han Fei tseu*.

tchouan ; — les rituels *Tcheou li* et *Yi li* ; — un petit traité sur la piété filiale, le *Hiao king*, des ouvrages confucéens sur la musique, la lexicographie (dictionnaire *Eul ya*), etc. — Tous ces ouvrages ont engendré, au cours des âges, une monumentale littérature de critique et d'exégèse. Des écoles d'interprètes se sont formées, sous les Han, sous les Song, qui comptent dans leurs rangs quantité d'illustres lettrés. La réimpression des Classiques, avec une constante addition de commentaires nouveaux, demeure une des branches importantes de l'industrie des grandes maisons d'édition. Les Japonais ne témoignent guère moins d'activité dans ce domaine. Les Classiques ont été traduits plusieurs fois dans les principales langues étrangères.

Histoire. — C'est le genre littéraire le plus en honneur en Chine. Sseu-ma Ts'ien des Han (env. 145-86) ouvre la tradition avec le *Che ki*, « Mémoires historiques », dont une partie a été traduite par Chavannes. Cet ^{p.132} ouvrage couvre l'histoire chinoise des origines au I^{er} siècle av. J.-C. Son plan servira de modèle aux historiens de l'avenir. Chaque dynastie fera rédiger, par une commission de lettrés, l'histoire de la dynastie précédente. Ainsi s'est constituée la collection des « Vingt-quatre histoires », qui n'a probablement pas d'équivalent dans le monde. Elle comprend des centaines de volumes et renferme, pour chaque période dynastique, un inventaire complet non seulement des événements, mais des connaissances, de la littérature, des arts, etc. — En dehors de ces histoires officielles, des historiens privés continueront le genre imaginé par Sseu-ma Ts'ien. L'un des plus notoires est, sous les Song, Sseu-ma Kouang (1019-1086), auteur du *Tseu tche t'ong kien*, « Miroir historique », couvrant une période allant du Ve siècle av. J.-C. jusque vers la fin du Xe siècle ap. J.-C.

Philosophie. — D'innombrables éditions et collections d'auteurs philosophiques, avec commentaires, ont été faites à diverses époques. Celle dite des « Cent philosophes » est classique.

Littérature générale. — Les Chinois ont écrit à perte de vue sur toutes les branches du savoir humain. Il est impossible de mentionner des noms d'auteurs ou des titres d'ouvrages qui ne pourraient être que choisis arbitrairement parmi des milliers. Je me borne à décrire quelques genres, à raison de leur importance.

a. — La poésie a produit des œuvres dont certaines appartiennent à la littérature universelle. Vers la fin du IV^e siècle av. J.-C., Yuan, de K'iu (K'iu Yuan), dont on a mentionné les poèmes d'inspiration taoïste (v. le *Yuan yeou*), créa un genre nouveau, le *fou*, qui est resté une des formes littéraires la plus en vogue à toutes ^{p.133} les époques et jusqu'à nos jours. Son œuvre la plus célèbre

est le *Li sao*, longue poésie élégiaque en vers d'un rythme très libre ¹. Sous les Han, le genre créé par K'iu Yuan fut illustré par Sseu-ma Siang-jou. La seconde grande époque de la poésie est celle des T'ang. Les noms de Wang Po, Tch'en Tseu-ugang, Song Tche-wen, Po Kiu-yi, Lieou Tsong-yuan, etc., sont surtout familiers aux spécialistes. Mais ceux de Li T'ai-po, ou Li Po et de Tou Fou, sont connus du grand public grâce aux traductions ². Tous deux vivaient à la cour de Hiuan-tsang et de la belle Yang Kouei-fei, qu'ils ont chantée d'une manière exquise. La poésie des T'ang relève de nombreuses sources d'inspiration. Elle est tour à tour héroïque, élégiaque, descriptive, religieuse, amoureuse, bacchique. Le bouddhisme lui a communiqué un accent nouveau, celui de la fuite du temps et des choses, de l'impermanence universelle.

L'époque Song connaît deux grands poètes, Ngeou-yang Sieou (1007-1072) et Sou Tong-p'o ou Sou Che (1036-1101), le rival de Wang Ngan-che en politique. Leurs œuvres relèvent de ce qu'on a appelé l'impressionnisme philosophique, parallèle à l'impressionnisme artistique qui se manifeste à la même époque. « Leurs plus beaux poèmes sont des transpositions de paysages » ³. Les dynasties suivantes, bien qu'ayant compté un grand nombre de poètes, ne présentent aucun nom ^{p.134} capable de s'égaliser à ceux des époques Song ou T'ang. D'agréables versificateurs reprennent à l'infini les thèmes connus et les mètres éprouvés.

b. — La littérature bouddhique constitue un monde à part. Elle comprend un très grand nombre de traductions chinoises de textes sanscrits. Des pèlerins comme Fa-hien, Hiuan-tsang, Yi-tsing, non seulement ont laissé de précieux récits de leurs voyages aux Indes, mais encore ont rapporté quantité d'ouvrages bouddhiques dont la traduction a exigé un style et un vocabulaire spéciaux.

c. — A diverses époques, des empereurs lettrés ont aimé faire l'inventaire des principaux ouvrages existants et les rassembler dans de gigantesques encyclopédies, dont plusieurs font actuellement l'objet de réimpressions. Les traités, mémoires, commentaires, etc., ainsi réunis se comptent par milliers. Parmi les encyclopédies les plus célèbres, citons, sous les Song, le *T'ai p'ing yu lan*, le *Wen hien t'ong k'ao*, sous les Ming, le *Yong lo ta tien*, détruit dans un incendie lors de la révolte des Boxers, sous les Ts'ing, le *T'ou chou tsi tch'eng*.

¹ La poésie chinoise comporte à la fois rythme et rimes. Sa technique est compliquée du fait des correspondances obligatoires entre le sens et le son de certains caractères à travers l'ensemble d'une pièce. Il existe plusieurs sortes de styles, de mètres, de coupes, etc.

² La poésie chinoise est pratiquement intraduisible. Il ne faut pas oublier que le choix des caractères tend à produire une évocation visuelle qu'il est impossible de transposer dans une langue alphabétique. Cette évocation visuelle — qui explique, à partir d'une certaine époque, les rapports de l'écriture et de la peinture en Chine — est, pour le poète, un des ressorts de l'émotion.

³ GROUSSET, *op. cit.*, I, p. 400.

d. — La lexicographie a été illustrée par des œuvres très importantes, depuis le *Chouo wen* de Hiu Chen, des Han, jusqu'aux grands recueils établis sous K'ang-hi. La critique textuelle a produit également des ouvrages fort nombreux. Il faut enfin mentionner les collections d'ouvrages anciens réimprimés, *ts'ong chou*, qui forment une section à part dans les catalogues.

e. — Tous les genres qui viennent d'être décrits ne comprennent, comme les séries de Classiques, de philosophie, d'histoire, que des œuvres rédigées en langue classique, c'est-à-dire dans la langue plus ou moins artificielle des lettrés. On sait que cette langue ne permet guère à un auteur de manifester sa personnalité. ^{p.135} L'abus des citations, des redites, de la « marqueterie », donne à toutes les œuvres un caractère d'uniformité et de monotonie. La distinction des styles et des époques est malaisée. Mais la littérature chinoise comprend encore au moins deux genres que les lettrés ont toujours méprisés mais qui sont, pour l'étude de la société, de grande importance : il s'agit du drame et du roman. L'un et l'autre firent leur apparition sous la dynastie mongole des Yuan. Pour le théâtre qui, sans doute, était connu en Chine bien avant cette dynastie, les pièces écrites sous les Yuan ont la valeur de classiques. Tel est le cas du *Si siang ki*, le drame le plus célèbre de l'époque. Ces pièces forment encore aujourd'hui le vaste répertoire des scènes chinoises, répertoire que les dynasties subséquentes n'ont presque pas enrichi. — Le roman est également né sous les Yuan. La tradition s'en est continuée jusqu'à l'époque moderne. Il offre de nombreuses variétés : romans d'amour et d'intrigues, souvent fort licencieux, — romans d'aventures et de voyages, romans historiques, romans religieux et édifiants, romans d'imagination qui sont de véritables contes de fées. — Parmi les plus célèbres (plusieurs ont été traduits), citons le *San kouo tche yen yi*, roman historique bâti sur l'épopée des Trois Royaumes, le *Chouei hou tch'ouan* ; le *Si yeou ki* ; le *Feng chen tchouan* ; le *Lie kouo tch'ouan*, écrit sous les Ming, et dont l'action se place sous la féodalité ; le *Hong lou meng*, roman fameux de la fin du XVII^e siècle et dont l'édition courante comporte 24 volumes, 120 chapitres et environ 4 000 pages. L'auteur — inconnu comme la plupart des auteurs de drames et de romans — a mis en action près de 400 personnages.

Le grand intérêt de ces œuvres, c'est d'abord qu'elles nous renseignent sur la vie réelle et les mœurs des Chinois beaucoup mieux que la littérature classique, ^{p.136} purement conventionnelle. Toutes les classes de la population sont prises là sur le vif, dans leurs occupations quotidiennes, avec leurs réactions humaines, leurs attitudes naturelles, leurs gestes accomplis dans un décor familial. De plus, drames et romans sont écrits, non pas en chinois littéraire, mais en langue parlée, en *po houa*. Tandis que le style littéraire, accessible aux seuls lettrés, représente un aspect en quelque sorte figé de la langue, le style des romans, plein de vie, acceptant les expressions populaires, est compris par tout le monde. De nos jours encore, ces romans fameux sont lus par des millions de Chinois et les illettrés ne se lassent pas, dans les moindres villages, d'en entendre réciter de longs passages par les conteurs.

« Ce furent les Classiques du peuple. Grâce à eux, une immense population a pu apprendre la sagesse pratique, la morale, les règles de conduite, la conversation, des bribes d'histoire, de religion, d'esprit et de superstition »¹.

@

B. — Arts.

Une étude même élémentaire devrait mentionner l'architecture et l'art des jardins, la sculpture, la peinture et la calligraphie, la musique, les étoffes, le travail du bronze, du jade, des pierres dures, des émaux, du verre, de l'ivoire, du bois, la céramique, etc. Jusqu'à une époque récente, les Chinois ont été très raffinés pour tout ce qui constitue le décor de la vie. Mais les arts majeurs ont été le bronze, la sculpture, la peinture, la céramique.

En Chine plus que partout ailleurs, l'expression artistique a toujours été fortement intégrée dans l'ensemble des valeurs spirituelles de la race. Un vase rituel Tcheou, une sculpture Wei, une peinture T'ang, une céramique^{p.137} Song, sont le reflet des courants religieux, philosophiques, littéraires, de ces époques. Le bouddhisme a renouvelé l'art chinois tout entier. Le taoïsme lui a fourni d'inépuisables motifs de décoration. Si puissant est le caractère « unitaire » de la civilisation chinoise, qu'il est arbitraire d'isoler ses divers modes d'expression, qu'il s'agisse d'un poème, d'une peinture, d'un vase ou d'un traité de morale. La valeur symbolique des œuvres est interchangeable. Pour ne citer qu'un exemple, le travail du jade est à la fois une « somme » artistique et philosophique.

Un autre trait remarquable est la permanence des formes et des thèmes décoratifs. A la vérité, lorsqu'un art déterminé a atteint un degré de perfection reconnu, des générations d'artistes, loin de vouloir innover, mettent leur point d'honneur à copier les modèles. Des traités de peinture enseignent minutieusement la façon de peindre « à la manière de... ». En art, comme en littérature, les Chinois sont indifférents au plagiat. D'où une monotonie inévitable et, assez rapidement, la dégénérescence des modes d'expression devenus stéréotypés. Les grandes formes d'art ont atteint leur apogée par vagues successives : le bronze sous les Tcheou, la sculpture sous les T'ang, la peinture sous les Song, la céramique sous les Ming et les Ts'ing. Là encore, il y a des rythmes qui ne diffèrent pas du rythme général de l'histoire.

Bronze. — A l'exception des poteries datant de la civilisation néolithique de Yang-chao, les plus anciennes œuvres d'art chinois connues à ce jour sont les bronzes rituels des dynasties Chang et Tcheou (XVI^e-III^e s. av. J.-C.). Les formes, puissantes et d'une ampleur d'exécution sans égale, sont commandées par les cérémonies religieuses de l'époque. L'austère majesté de^{p.138} ces œuvres laisse une impression profonde. C'est là probablement ce que l'art

¹ HU SHIH (Hou Che), *The literary Renaissance*, in *Symposium on Chinese Culture*, p. 134.

purement chinois a produit de plus grand et de plus achevé. L'ornementation s'inspire des conceptions primitives sur la divination, le *yin* et le *yang*, la valeur des symboles, des correspondances. On a souvent noté que formes et décoration exercent leur influence sur les modes d'expression artistique postérieurs. Passées les périodes archaïques, l'art du bronze a décliné rapidement. Tout en attestant souvent une grande perfection technique, les œuvres des dynasties récentes demeurent froides et sans vie. On ne peut guère faire exception que pour les statuettes Ming, qui ont de la finesse et du charme.

Sculpture. — La sculpture sur pierre apparaît sous les Han. Des missions archéologiques françaises (Lartigue, Segalen, Gilbert de Voisins) ont révélé les bas-reliefs des tombeaux de la vallée de la Wei et du Sseu-tch'ouan, datant d'environ un siècle av. J.-C.. Groupes d'animaux, scènes de chasse et de guerre, ornementation décorative, attestent déjà le sens artistique et la technique des anciens artisans. C'est aussi un art puissant et rude, spécifiquement chinois ¹.

Les premiers siècles de l'ère chrétienne ont vu, à travers l'Asie centrale, des échanges et des brassages intenses de cultures différentes. Le point de rencontre a été la Kachgarie ², ce pays « de langue indo-européenne, de religion bouddhique, et de civilisation indo-iranienne » ³. C'est par là que se sont avancés vers la Chine, d'abord l'art gréco-bactrien (miroirs de bronze p.139 avec décoration en relief, feuillages et animaux), puis l'art gréco-bouddhique, dont une formule, celle du Gandhara, a influencé la sculpture chinoise des Wei. De nombreuses missions (sir Aurel Stein, von Le Coq, Pelliot) ont révélé les somptuosités de cette floraison artistique de l'Asie centrale, région aujourd'hui si aride. Les chefs-d'œuvre de Khotan, de Turfan, de Touen-houang sont entrés dans nos musées. Sculpture et fresques montrent des combinaisons d'influences d'une étonnante variété, aussi bien dans l'art religieux que dans le profane (bouddhas et bodhisattvas drapés à la grecque, figures féminines, scènes de chasse et de guerre).

Sous les Wei, les Souei et les T'ang, les influences grecques, indiennes, iraniennes, iront en s'atténuant. Surgira alors la grande période d'une sculpture bouddhique chinoise épurée, spiritualisée, celle qui s'est épanouie dans les centres de Yun-kang et de Long-men (fin du VIIe siècle). A la même époque, fleurira également une sculpture « laïque », marquée par un retour au réalisme des Han (lions, chevaux polychromes, groupes militaires, statuettes

¹ On a toutefois établi des influences scytho-sarmates. V. GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*, I, p. 235 et s.

² C'est-à-dire ce qui correspond au Turkestan oriental. Pour éviter d'employer ce dernier nom en traitant d'une époque antérieure à l'arrivée des Turcs, on a proposé le terme de Serindia. C'est la région comprise entre Kachgar et Turfan, Khotan et le Lob-nor.

³ GROUSSET, *op. cit.*, p. 302.

féminines). Les bas-reliefs du tombeau de l'empereur T'ai-tsong, avec leurs guerriers tartares et leurs chevaux mongols, des pièces telles que les chevaux cabrés de la collection Eumorfopoulos, ou les danseuses en terre cuite de la collection Koechlin — véritables « Tanagras » — égalent les plus belles productions de l'art grec ou de l'art gothique.

Après cela, la « vague » de la sculpture est épuisée en Chine. La décadence est déjà complète sous les Leang (début du Xe siècle). Les groupes trop célèbres des tombeaux des Ming, empâtés, mous, sans style, ne soutiennent pas la comparaison avec l'art des Wei et des T'ang.

^{p.140} **Peinture.** — C'est aussi sous les T'ang que « les diverses influences, indigènes ou étrangères, qui devaient constituer la peinture classique, semblent s'être définitivement associées » ¹. Mais la peinture a en Chine une histoire certainement plus ancienne, bien qu'il ne soit pas possible d'en déterminer les étapes avec précision ². Les grottes de Touen-houang nous ont fait connaître la peinture hagiographique sino-bouddhique et les premiers portraits, sévères fonctionnaires « confucéens », princesses charmantes offrant déjà la grâce des silhouettes féminines qui enchanteront l'art des Song. Une autre école sera spécialisée dans la peinture réaliste : chevaux, scènes militaires, oiseaux et fleurs. Dès cette époque, la perspective caractéristique de la peinture chinoise est établie : perspective cavalière, inspirée des anciens bas-reliefs, et superposant les plans verticalement, à la manière des cartes géographiques.

Sous les Song, c'est surtout l'art du paysage qui se développe. On a mis en lumière l'influence profonde qu'ont eue, sur les paysagistes chinois, les correspondances entre le sentiment de la nature proprement dit et les conceptions religieuses et philosophiques de l'univers. Mystiques confucéenne, taoïste et bouddhique amenèrent l'artiste à voir les choses « non comme des objets concrets, mais comme des symboles flottants, derrière lesquels s'évoquait cette immensité insaisissable et subtile dans la contemplation de laquelle s'épuisait la pensée du sage » ³. Cette formule parfaite explique pourquoi l'art chinois, surtout la peinture, est si étroitement lié aux autres modes d'expression ^{p.141} de la pensée. Il y a — à partir des Song — une symbolique du paysage en vertu de laquelle chaque mouvement de terrain, chaque forme de montagne, chaque sinuosité des eaux, chaque fleur, chaque arbre, possèdent leur signification idéale. Les théoriciens de la peinture sont intarissables sur ce sujet. La technique mise en œuvre répondit à ces préoccupations. Ce fut le triomphe de la peinture monochrome à l'encre

¹ GROUSSET, *op. cit.*, p. 342.

² Le British Museum possède une peinture qui, si elle est originale, daterait de la deuxième moitié du IV^e siècle. M. Ts'ai Yuan-peï, citant sans les discuter des textes confucéens, mentionne des peintures sous les Ts'in et même sous les Tcheou (*Symposium on Chinese Culture*, p. 62).

³ PETRUCCI, cité par GROUSSET, *loc. cit.*, p. 383.

de Chine, du lavis, de la perspective aérienne traduite par des dégradés de teintes légères, le tout aboutissant à une sorte « d'impressionnisme intellectuel » qui n'a d'équivalent dans aucun pays. C'est ainsi qu'il faut comprendre la peinture chinoise. Enfin, les mêmes raisons expliquent l'étroite parenté de la peinture et de la calligraphie, les caractères ayant, eux aussi, cette vertu symbolique et évocatrice que la peinture ne fait qu'accentuer. Mais cette parenté n'est strictement vraie qu'à partir du moment où furent systématisées les notions cosmogoniques, religieuses, philosophiques, dont écriture et peinture devenaient des symboles parallèles. Ce n'est que sous les Song que cette systématisation fut complète.

Les grands maîtres Song dont il nous reste des œuvres — les attributions sont incertaines — sont l'empereur Houei-tsong (1101-1125), Ma Yuan, de l'époque de Hang-tcheou, son fils Ma Lin, Hia Kouei, Leang K'ai, Mou K'i.

La peinture des Yuan continue celle des Song. Mais l'influence mongole se traduit également par des œuvres plus simplifiées, d'une certaine austérité religieuse et militaire, plus riches de couleur. Les guerriers et les chevaux de Tchao Mong-fou (1254-1322), ses scènes de chasse et d'histoire, sont les plus hauts chefs-d'œuvre de l'époque.

Tout en imitant leurs prédécesseurs dans la ^{p.142} reproduction des paysages et des scènes religieuses ou guerrières, les artistes Ming sont de délicieux peintres de fleurs et d'oiseaux. Ils ont laissé d'exquises figures de jeunes femmes et des portraits funéraires d'une puissante facture. — Sous les Ts'ing, la peinture devient académique ¹.

Céramique. — Les plus anciens spécimens connus, ceux de Yang-chao, datent du III^e millénaire av. J.-C. On ne possède presque rien des époques Yin et Tcheou et les premières pièces représentées en nombre sont celles trouvées dans les tombes Han : poteries émaillées, statuettes, reproductions de maisons et de chariots. Sous les T'ang, la technique est déjà très avancée ; une sorte de porcelaine fait son apparition. Les émaux sont de couleurs variées. Les Song reviennent à un art dépouillé. Plusieurs centres de production existaient qui avaient chacun leur spécialité. Ting-tcheou, au Tche-li, fabriquait d'admirables pièces monochromes à l'émail blanc, Long-ts'uan, au Tchö-kiang, les « céladons », Kien-yang, au Fou-kien, les bols à thé dits « fourrure de lièvre », etc. Cette production se continue sous les Yuan. Mais il était réservé à la dynastie Ming, puis aux Ts'ing, de donner à la céramique l'apogée de son classicisme. Pendant trois siècles, la manufacture de

¹ En 1701 avait paru la célèbre encyclopédie de la peinture, *Kiai tseu yuan houa tchouan*, « Les enseignements de la peinture du jardin grand comme un grain de moutarde », trad. en français par M. PETRUCCI. — A rapprocher du même genre pour l'architecture, le *Ying tsao fa tche*, publié en 1160 par Li Ming-tchong, et dont une réimpression magnifique a été faite en 1925 par une maison provinciale d'édition. V. l'étude de M. P. DEMIÉVILLE, *Bull. Éc. franç. Extr.-Or.*, XXV, 1925, p. 213-264.

Kin-tö-tchen, au Kiang-si, produisit une prodigieuse quantité de pièces magnifiques qui ont assuré à la Chine une primauté universelle dans cette forme d'art. La variété des modes d'exécution, des formes, ^{p.143} des décors, des couleurs a conduit à établir des classifications qui ont fait l'objet de très nombreuses études en Chine et en Europe. La virtuosité technique atteinte sous les Ming ne sera dépassée que sous K'ang-hi et K'ien-long. C'est alors la grande époque des monochromes (sang de bœuf, peau de pêche, bleus), des craquelés, des flambés, des porcelaines à décor peint blanc et bleu, des pièces à fond noir, de la « famille verte » (K'ang-hi), de la « famille rose » (K'ien-long), des pièces décorées d'après des modèles venus d'Europe. Après cette floraison éblouissante, l'art de la céramique, celui qui aura eu en Chine sa plus longue durée, tombe en décadence. On continue bien de répéter, avec plus ou moins d'habileté, les modèles des règnes antérieurs, mais ce sont des pièces faites en série, aux formes lourdes, aux émaux criards. Même un amateur peu éclairé peut distinguer un vase Tao-kouang d'un vase K'ien-long. De nos jours, on ne produit plus que de la céramique grossière. La dernière « vague » de l'art chinois a expiré vers le milieu du XIX^e siècle.

@

C. — Sciences.

L'inventaire des connaissances scientifiques des Chinois (mathématiques, géométrie, astronomie) antérieurement au premier essor de la science grecque a été fait avec beaucoup de soin ¹. Pour les époques plus proches, et surtout pour les siècles de l'ère chrétienne, la valeur exacte de la contribution de la Chine aux sciences mathématiques, physiques, chimiques, naturelles, ne pourrait être appréciée que par des spécialistes de la science et de la sinologie. Les travaux sont fort rares en ce domaine. D'une manière générale, il ^{p.144} semble que cette contribution soit mince et, en tous cas, sans comparaison avec les résultats acquis en Occident. On a déjà noté que les Chinois n'ont pas l'esprit scientifique. Ils sont gênés par leur langue et leurs méthodes de raisonnement, prisonniers de leur culte du passé, réfractaires au progrès matériel. Leur activité a toujours été surtout littéraire et artistique. Ils n'ont excellé que dans les sciences morales et sociales. Néanmoins, ils ont produit des travaux remarquables, souvent d'une grande précision, dans la géographie ², l'archéologie, l'épigraphie. On cite d'eux de fort bons ouvrages de mathématiques. Surtout, ils sont de parfaits observateurs. Leurs livres de médecine et de botanique en témoignent. Grâce à quoi, et aussi par la vertu de leur ingéniosité naturelle et de leur habileté manuelle, ils sont parvenus, sans dépasser le stade de l'empirisme, à obtenir des résultats surprenants dans les

¹ Abel REY, *La science orientale avant les Grecs*, Paris, 1930, pp. 333-406. Il semble que les Chinois aient connu longtemps avant Pythagore les propriétés du triangle rectangle.

² La cartographie a atteint de bonne heure une haute perfection. V. H. BERNARD, S. J., *Les étapes de la cartographie scientifique pour la Chine et les pays voisins*, in *Monumenta serica*, I, 1935, pp. 428-477.

techniques. Après tout, ils ont creusé des canaux, bâti des palais, lancé des navires, porté le coulage du bronze et la cuisson de la céramique à un haut degré de perfection, soigné certaines maladies avec une efficacité certaine (acupuncture). Mais tout cela n'est pas la « science », au sens absolu du terme.

On leur a attribué des inventions retentissantes : boussole, poudre à canon, papier, imprimerie. Pour les deux dernières, au moins, la preuve est acquise.

Les Chinois sont d'ailleurs perméables aux connaissances scientifiques. Au XVII^e siècle, ils ont subi l'attrait des sciences occidentales que leur révélaient les Jésuites. De nos jours, ceux qui s'adonnent aux sciences pures ou appliquées en acquièrent rapidement la maîtrise (mathématiques et médecine).

@

Carte générale de la Chine [partie occidentale].

Provinces avec leurs capitales ; villes principales ; principales lignes de chemin de fer

Carte générale de la Chine [partie orientale].

Provinces avec leurs capitales ; villes principales ; principales lignes de chemin de fer

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

@

BUSHELL (Stephen W.). — *Chinese Art*, 2 vol., London, 1921. *China Year Book (The)*. — H. G. W. Woodhead, ed., Shanghai, depuis 1912.

CORDIER (H.). — *Bibliotheca Sinica*, 2^e éd., 2 vol., Paris, 1904 ; add. et corr., 1908 ; suppl., 1922-1924.

CORDIER (H.). — *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers*, 4 vol., Paris, 1920-1921.

COULING (S.). — *The Encyclopaedia Sinica*, Shanghai, 1917.

CRESSEY (George B.). — *The Geography of China*, Shanghai, 1928.

Decennial Reports on the Trade, Industries, etc., of the Ports open to Foreign Commerce, etc., 1922-1931, Shanghai, *The Maritime Customs*, 1933.

DUBOSQ (A.). — *L'unité de l'Asie*, Paris, 1936.

FORKE (A.). — *Geschichte der alten Chinesischen Philosophie*, Hamburg, 1927.

GRANET (M.). — *La civilisation chinoise*, Paris, 1929.

GRANET (M.). — *La pensée chinoise*, Paris, 1934.

GROOT (J. J. M. de). — *The religious System of China*, 4 vol., Leiden, 1892-1921.

GROUSSET (R.). — *Les civilisations de l'Orient. Tome III, la Chine*, Paris, 1930.

GROUSSET (R.). — *Histoire de l'Extrême-Orient*, 2 vol., Paris, 1929.

HU SHIH et LIN YU-TANG. — *China's Own Critics*, Peiping, 1931.

JOSEPH (P.). — *Foreign Diplomacy in China (1894-1900)*, London, 1928.

KING (F. H.). — *Farmers of Forty Centuries*, Madison, 1911.

LATOURETTE (K.S.). — *The Chinese, Their History and Culture*, 2 vol., New York, 1934.

LÉVY (R.). — *Extrême-Orient et Pacifique*, Paris, 1935.

LIANG CHI-CHAO. — *Chinese Political Thought*, London, 1930.

LIN YU-TANG. — *My Country and my People*, London, 1936 ; trad. fr. par S. et P. BOURGEOIS (*La Chine vue par un Chinois*), Paris, 1937.

MASPERO (H.). — *La Chine antique*, Paris, 1927.

MARCO POLO. — *Il Milione*, Florence, 1928.

- O'CONROY (T.). — *The Menace of Japan*, London, 1934.
- PELLIOT (P.). — *Les grottes de Touen-Houang*, Paris, 1920-1924.
- POLLARD (Robert T.). — *China's Foreign Relations (1917-1931)*, New York, 1933.
- Problems of the Pacific*. — *Institute of Pacific Relations*, 1927, 1929, 1931, 1933, 4 vol., Chicago, 1928-1934.
- REMER (C. F.). — *Foreign Investments in China*, New York, 1933.
- RIVIÈRE (H.). — *La céramique dans l'art d'Extrême-Orient*, 2 vol., Paris, 1923.
- SMITH (Arthur H.). — *Chinese Characteristics*, New York, 1894 ; trad. fr. par B. MAYRA et de FONLONGUE (*Mœurs curieuses des Chinois*), Paris, 1927.
- STEIN (Sir Aurel). — *On ancient Central-Asian Tracks*, London, 1933.
- SUEN WEN (Sun Yat-sen). — *Le triple Démisme*, tr. par Pascal M. d'ELIA, S. J., Chang-hai, 1930.
- T'ANG LEANG-LI. — *Reconstruction in China*, Shanghai, 1935.
- T'ANG LEANG-Li. — *The Inner History of the Chinese Revolution*, London, 1930.
- TSENG YU-HAO. — *Modern Chinese Legal and Political Philosophy*, Shanghai, 1930.
- WERNER (E. T. C.). — *Descriptive Sociology... Chinese*, London, 1910.
- WILHELM (R.). — *Die Chinesische Literatur*, Postdam, 1930.
- YOUNG (C. Walter). — *Japan's Jurisdiction and International Position in Manchuria*, 3 vol., Baltimore, 1931.
- ZEN (Sophia H. Chen). — *Symposium on Chinese Culture*, Shanghai, 1931.

Nom du document : esc_chineciv_pdf.doc
Dossier : C:\CSS\Chine\Escarra\Chine_civ
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : La Chine, passé et présent
Sujet : collection Chine
Auteur : Jean Escarra
Mots clés : Chine antique, Chine ancienne, Hia, Tcheou, Han,
T'ang, Song, Ming, Ts'ing, civilisation chinoise, ancient China, chinese
civilization
Commentaires : <http://classiques.uqac.ca/>
Date de création : 09/02/06 15:52
N° de révision : 2
Dernier enregist. le : 09/02/06 15:52
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d'édition : 5 Minutes
Dernière impression sur : 09/02/06 16:00
Tel qu'à la dernière impression
Nombre de pages : 88
Nombre de mots : 32 473 (approx.)
Nombre de caractères : 185 097 (approx.)